

Vormittagssitzung vom 25. Juni 1930.
Séance du matin du 25 juin 1930.

Vorsitz, — Présidence: M. Graber.

**2486. Ordensverbot. Aenderung des Art. 12
 der Bundesverfassung. Bericht zum Volks-
 begehren.**

*Interdiction des décorations. Revision de l'art. 12 de la Constitution.
 Rapport sur l'initiative populaire.*

Bericht des Bundesrats vom 30. August 1929 (Bundesblatt II 735). — Rapport du Conseil fédéral du 30 août 1929 (Feuille fédérale II, 735).

Beschluss des Ständerats vom 11. März 1930.
 Décision du Conseil des Etats du 11 mars 1930.

Antrag der Kommission.

Eintreten.

Proposition de la commission.

Passer à la discussion des articles.

Berichterstattung. — *Rapports généraux.*

Antrag der Kommission.

Bundesbeschluss

über

**das Volksbegehren um Revision der Artikel 12 der
 Bundesverfassung (Ordensverbot).**

Die Bundesversammlung der Schweizerischen Eidgenossenschaft, nach Einsicht des Volksbegehrens um Revision des Artikels 12 der Bundesverfassung (Ordensverbot), das wie folgt lautet:

1. Art. 12 der Bundesverfassung vom 29. Mai 1874 wird aufgehoben und durch folgende Bestimmung ersetzt:

Art. 12. Von Regierungen auswärtiger Staaten Pensionen oder Gehälter, Titel, Geschenke oder Orden und Ehrenzeichen anzunehmen, ist allen Schweizern untersagt. Die Uebertretung des Verbotes zieht den Verlust der politischen Rechte nach sich.

Der Bundesrat kann Schweizer mit ständigem Wohnsitz im Ausland von dem Verbote auf ihr Geschlecht ausnehmen.

Nicht unter das Verbot der Annahme von Pensionen und Gehältern fallen die Gegenleistungen auswärtiger Staaten aus Dienst — und Anstellungsverträgen.

2. In die Uebergangsbestimmungen zur Bundesverfassung vom 29. Mai 1874 wird folgende Bestimmung als besonderer Artikel aufgenommen:

Uebergangsbestimmung: Das Verbot des Art. 12 ist nicht rückwirkend. Sind jedoch Mitglieder der Bundesbehörden oder Bundesbeamte bereits im Besitze von Pensionen, Titeln oder Orden, so haben sie für ihre Amtsdauer den Verzicht auf den Genuß der Pensionen und das Tragen der Titel und Orden zu erklären. Auch dürfen im schweizerischen Heere weder Orden und fremdländische Ehrenzeichen getragen, noch von auswärtigen Regierungen verliehene Titel geltend gemacht werden.

nach Einsicht des Berichtes des Bundesrates vom 30. August 1929;

gestützt auf die Art. 121 ff. der Bundesverfassung sowie die Art. 8 ff. des Bundesgesetzes vom 27. Januar 1892 über das Verfahren bei Volksbegehren und Abstimmungen betreffend die Revision der Bundesverfassung,

beschließt:

Art. 1.

Das obgenannte Volksbegehren wird, falls das Initiativkomitee nicht gemäß der ihm von den Initianten erteilten Vollmacht beim Bundesrat innert nützlicher Frist auf die Initiative zugunsten des Entwurfes der Bundesversammlung verzichtet, der Abstimmung des Volkes und der Stände unterbreitet. Die Bundesversammlung beantragt in diesem Falle die Verwerfung des Volksbegehrens.

Art. 2.

Die Bundesversammlung beantragt dem Volk und den Ständen die Annahme ihres Gegenentwurfes in folgendem Wortlaute:

Art. 12 der Bundesverfassung vom 29. Mai 1874 erhält folgenden abgeänderten Wortlaut:

Die Mitglieder der Bundesbehörden, die eidgenössischen Zivil- oder Militärbeamten und die eidgenössischen Repräsentanten oder Kommissarien sowie die Mitglieder kantonaler Regierungen und gesetzgebender Behörden dürfen von auswärtigen Regierungen weder Pensionen oder Gehalte, noch Titel Geschenke oder Orden annehmen. Handeln sie dem Verbote zuwider, so hat dies das Ausscheiden aus ihrer Stellung zur Folge.

Wer im Besitze von Pensionen, Titeln oder Orden ist, ist zum Mitgliede der Bundesbehörden, zum eidgenössischen Zivil- oder Militärbeamten und zum eidgenössischen Repräsentanten oder Kommissar sowie zum Mitgliede einer kantonalen Regierung oder gesetzgebenden Behörde nur wählbar, wenn er vor Amtsantritt auf den künftigen Genuß der Pension oder das Tragen des Titels ausdrücklich verzichtet oder den Orden zurückgegeben hat.

Im schweizerischen Heere dürfen weder Orden getragen, noch von auswärtigen Regierungen verliehene Titel geltend gemacht werden.

Das Annehmen solcher Auszeichnungen ist allen Offizieren, Unteroffizieren und Soldaten untersagt.

Uebergangsbestimmung: Wer beim Inkrafttreten des abgeänderten Artikel 12 Mitglied einer Bundesbehörde, eidgenössischer Zivil- oder Militärbeamter, eidgenössischer Repräsentant oder Kommissar war und vorher erlaubterweise einen Orden oder Titel angenommen hatte, ist nur wiederwählbar, wenn er sich verpflichtet, für die kommenden Amtsdauern auf das Tragen der Titel und Orden zu verzichten.

Art. 3.

Der Bundesrat ist mit der Vollziehung dieses Beschlusses beauftragt.

Proposition de la commission.

Arrêté fédéral

sur

la demande d'initiative concernant la revision de l'article 12 de la constitution fédérale (interdiction des décorations).

L'ASSEMBLÉE FÉDÉRALE
DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE,

vu la demande d'initiative tendant à reviser l'article 12 de la constitution (interdiction des décorations), ainsi conçue:

« 1. L'article 12 de la constitution fédérale du 29 mai 1874 est abrogé et remplacé par les dispositions ci-après:

« Article 12. Il est interdit à tout Suisse d'accepter du gouvernement d'un Etat étranger des pensions ou traitements, des titres, présents, décorations ou insignes. La contravention à cette interdiction entraîne la perte des droits politiques.

« Le Conseil fédéral peut déclarer l'interdiction non applicable à des Suisses qui ont leur domicile permanent à l'étranger, s'ils en font la demande.

« Il n'est pas interdit d'accepter des pensions et des traitements payés par des Etats étrangers en vertu d'un contrat de travail ou d'engagement.

« 2. La disposition suivante sera inscrite, comme article spécial, dans les dispositions transitoires relatives à la constitution fédérale du 29 mai 1874:

« Disposition transitoire. — L'interdiction de l'article 12 n'est pas rétroactive. Toutefois, les membres des autorités fédérales et les fonctionnaires fédéraux qui sont actuellement en possession de pensions, de titres ou de décorations, devront déclarer qu'ils renoncent, pour la durée de leurs fonctions, à jouir de ces pensions ou à porter ces titres ou ces décorations. — Le port de décorations ou d'insignes honorifiques étrangers et l'usage de titres conférés par des gouvernements étrangers sont interdits dans l'armée suisse. »

vu le rapport du Conseil fédéral du 30 août 1929;

vu les articles 121 et suivants de la constitution, ainsi que les articles 8 et suivants de la loi fédérale du 27 janvier 1892 concernant le mode de procéder pour les demandes d'initiative populaire et les votations relatives à la revision de la constitution fédérale,

arrête:

Article premier.

Si le comité d'initiative ne déclare pas au Conseil fédéral en temps utile, conformément aux pouvoirs qu'il a reçus des signataires de l'initiative, renoncer au projet proposé par l'initiative populaire et se rallier à celui de l'Assemblée fédérale, la demande d'initiative précitée sera soumise à la votation du peuple et des cantons. Dans ce cas, l'Assemblée fédérale propose de rejeter l'initiative.

Art. 2.

L'Assemblée fédérale propose d'accepter son contre-projet ainsi conçu:

« L'article 12 de la constitution fédérale du 29 mai 1874 sera rédigé comme il suit:

« Les membres des autorités fédérales, les fonctionnaires civils et militaires et les représentants ou les commissaires fédéraux, ainsi que les membres des gouvernements et des assemblées législatives des cantons, ne peuvent recevoir d'un gouvernement étranger ni pensions ou traitements, ni titres, présents ou décorations. La contravention à cette interdiction entraîne la perte des fonctions.

« Ceux qui sont déjà en possession de pensions, de titres ou de décorations ne peuvent être élus ou nommés membres des autorités fédérales ni fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, ni représentants ou commissaires fédéraux, ni membres d'un gouvernement ou de l'assemblée législative d'un canton si, avant d'occuper leurs fonctions, ils n'ont renoncé expressément à jouir de leurs pensions ou à porter leurs titres ou n'ont rendu leurs décorations.

« Le port de décorations étrangères et l'usage de titres conférés par des gouvernements étrangers sont interdits dans l'armée suisse.

« Il est interdit à tout officier, sous-officier ou soldat d'accepter des distinctions de ce genre.

« Disposition transitoire. — Ceux qui, lors de l'entrée en vigueur de l'article 12 révisé, étaient membres d'une autorité fédérale, fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, représentants ou commissaires fédéraux et avaient auparavant accepté, d'une manière licite, une décoration ou un titre, ne sont rééligibles que s'ils s'engagent à renoncer, pour la durée du nouveau mandat, à porter le titre ou la décoration. »

Art. 3.

Le Conseil fédéral est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Antrag von Muralt.

Art. 2 des Bundesbeschlusses.

(Abgeänderte Fassung des Abs. 3 des Art. 12 der B. V.)
... oder das Tragen des Titels oder des Ordens ausdrücklich verzichtet.

Mitunterzeichner: HH. Brügger, Bujard, Dénéreaz, Dollfus, Escher, Perrier, Steinmetz.

Amendement de Muralt.

Art. 2 de l'arrêté.

(3^e alinéa de l'article 12 de la Cst.).

... à jouir de leurs pensions ou à porter leurs titres ou leurs décorations.

Cosignataires: MM. Brügger, Bujard, Dénéreaz, Dollfus, Escher, Perrier, Steinmetz).

Guntli, Berichterstatter: Ein mit 75,234 gültigen Unterschriften versehenes Volksbegehren verlangt Revision des geltenden Art. 12 der Bundesverfassung. Verlangt ist somit eine Partialrevision, und zwar nicht bloß in der Form einer allgemeinen Anregung, sondern in der Form eines ausgearbeiteten Entwurfes.

Der geltende Art. 12 der Bundesverfassung verbietet den dort verzeichneten Personen die Annahme von Pensionen, Gehältern, Titeln, Schenkungen und Orden. Eine Sanktion für die Uebertretung dieses

Verbotes ist indessen nicht aufgestellt; nur für die, die bereits im Besitze von Pensionen, Gehältern, Titeln, Geschenken oder Orden sind, ist bestimmt, daß sie für ihre Amtsdauer auf den Genuß der Pensionen und auf das Tragen von Titeln und Orden zu verzichten haben. Ob der Verzicht ausdrücklich sein müsse, ist nicht gesagt. Bekanntlich bildete die Frage des ausdrücklichen Verzichtes in der Dezembersession von 1927 Gegenstand eingehender Erörterungen im Schoße unseres Rates. Es konnte damals festgestellt werden, daß die Praxis des Rates in dieser Frage nicht konsequent und eindeutig war, und so ist das Erfordernis der ausdrücklichen Verzichtserklärung damals mehrheitlich verneint worden. Der geltende Art. 12 der Bundesverfassung macht weiter in seinen zwei letzten Absätzen die Vorschrift, daß im schweizerischen Heer weder Orden getragen noch von auswärtigen Regierungen verliehene Titel geltend gemacht werden dürfen und daß die Annahme solcher Auszeichnungen allen Offizieren, Unteroffizieren und Soldaten versagt ist.

Diese Bestimmung betreffend die Militärpersonen war in der Bundesverfassung von 1874 neu, sie hatte in derjenigen von 1848 nicht vorgelegen. So stand es bis 1874 den Militärpersonen, soweit sie nicht Militärbeamte waren, von Verfassungswegen frei, fremde Orden anzunehmen und zu tragen. Wir alle kennen das populäre Bild von General Dufour, das in Hunderten von Schweizerstuben hängt, und das auf seiner Brust verschiedene Orden zeigt. Als General Dufour im Jahre 1866 den Grand cordon der französischen Ehrenlegion erhielt, schrieb ihm der Bundespräsident, daß sich der Bundesrat nicht daran stoße, sondern sich im Gegenteil darüber freue. Weniger gut erging es einem Walliser Scharfschützen namens Jean Mabillard. Er hatte die Gepflogenheit, auf seinem Waffenrock eine fremde Verdienstmedaille zu tragen, und die wurde ihm im Jahre 1872 kurzerhand abgenommen. Bei dieser Maßnahme konnte man sich zweifellos nicht auf die Verfassung, sondern höchstens auf die militärische Disziplinargewalt stützen. Ob nun der Fall Dufour oder der Fall Mabillard Veranlassung zur Aufnahme des Ordensverbotes für alle Militärs in die 1874er Verfassung gab, ist aus den Akten nicht ersichtlich. Tatsache ist, daß das Ordensverbot durch die Verfassungsrevision von 1874 gegenüber dem früheren Rechtszustand eine nicht belanglose Ausdehnung erfahren hat.

Das vorliegende Volksbegehren will in erster Linie das Verbot der Annahme ausländischer Pensionen usw. grundsätzlich auf alle Schweizer ohne Rücksicht darauf, ob sie eine öffentliche Stellung bekleiden oder nicht, ausdehnen. Die Uebertretung dieses Verbotes soll den Verlust der politischen Rechte nach sich ziehen. Die ständig im Ausland domizilierten Schweizer kann der Bundesrat auf ihr Gesuch hin vom Verbot ausnehmen. Nicht unter das Verbot fallen Pensionen und Gehälter, welche Gegenleistungen auswärtiger Staaten aus Dienst- und Anstellungsverträgen darstellen. Eine Uebergangsbestimmung besagt, daß dem Verbot keine rückwirkende Kraft zukomme. Von diesem Grundsatz der Nichtrückwirkung werden indessen zwei Ausnahmen gemacht. Einmal sollen Mitglieder der Bundesbehörden oder Bundesbeamte, die bereits im Besitze von Pensionen, Titeln oder Orden sind, für ihre Amtsdauer den Verzicht auf ihre Pensionen und

auf das Tragen der Titel und Orden ausdrücklich erklären. Sodann dürfen im schweizerischen Heer weder Orden und fremdländische Ehrenzeichen getragen noch von ausländischen Regierungen verliehene Titel geltend gemacht werden. Dies der Inhalt der formulierten Initiative. Der hierdurch vorgeschlagene neue Art. 12 soll den ganzen bisherigen Art. 12 der Bundesverfassung ersetzen.

Gemäß Art. 121, Abs. 6 haben die eidgenössischen Räte sich zunächst darüber auszusprechen ob sie dem Volksbegehren zustimmen oder ob sie es ablehnen. Im einen wie im andern Falle muß das verfassungsmäßig zustande gekommene Initiativbegehren unverändert dem Volke und den Ständen zur Annahme oder Verwerfung vorgelegt werden. Im Falle der Nichtzustimmung der Bundesversammlung zu einer formulierten Initiative hat sie gemäß diesem Artikel und Art. 10 des Bundesgesetzes über das Verfahren bei Volksbegehren und Abstimmungen betreffend Revision der Bundesverfassung das Recht, einen Verwerfungsantrag zuhanden des Volkes und der Stände zu stellen oder einen von ihr selbst ausgearbeiteten Gegenentwurf ebenfalls der Abstimmung des Volkes und der Stände zu unterbreiten.

Was nun zunächst die Frage anbetrifft, ob der Initiative zuzustimmen oder ob sie abzulehnen sei, beantragt Ihnen Ihre Kommission in Uebereinstimmung mit Bundesrat und Ständerat mit entschiedener Mehrheit Ablehnung der Initiative. Sie schließt sich im wesentlichen der bundesrätlichen Begründung des ablehnenden Standpunktes an. Die Ausdehnung des Verbotes auf alle Schweizer ohne Rücksicht darauf, ob sie ein öffentliches Amt bekleiden oder nicht, geht zu weit. Warum soll es Künstlern oder Schriftstellern oder Köchen, deren Tätigkeit weit ab vom Feld der Politik liegt, von Staates wegen verboten werden, eine ausländische Auszeichnung anzunehmen? Die in der Initiative enthaltene Sanktion auf der Uebertretung des Verbotes: Verlust der politischen Rechte, ist unannehmbar. Diese in den Strafgesetzen als Zusatzstrafe für entehrende Verbrechen vorgesehene Sühne auf die Uebertretung des Ordensverbotes anwenden zu wollen, ist eine unnötige Härte und widerspricht unserem Rechtsempfinden. Die Zulassung von Ausnahmen für die im Ausland domizilierten Schweizer, über welche in jedem einzelnen Fall der Bundesrat zu entscheiden hätte, würde diesen mit einer unnötigen und schwer zu lösenden Aufgabe belasten. Verschonen wir unsere oberste Landesbehörde mit dieser unerwünschten und spinösen Kompetenz!

Dabei soll aber nicht verkannt werden, daß in der vorliegenden Initiative trotzdem ein guter und gesunder Kern steckt, und viele von uns könnten sich der mancherorts lautgewordenen überbordenden Kritik am Vorgehen der Initianten nicht vorbehaltlos anschließen. Es ist nicht zu leugnen, daß die bisherigen verfassungsrechtlichen Bestimmungen nicht ausreichen, um mißbräuchliche Ordensverleihungen und Annahmen zum Teil in eklatanten Fällen zu verhindern. Insbesondere machte sich der Mangel an jeglicher Sanktionsbestimmung fühlbar. Es gibt Eidgenossen, die nach ausländischen Auszeichnungen lüstern sind und es mit ihrer Würde vereinbar finden sich höchst persönlich um Ordensverleihungen zu bemühen. Solchen Demokraten könnte das Beispiel eines aus Süddeutschland stammenden deutschen

Reichsministers aus der wilhelminischen Periode gegenübergestellt werden, der von den Ordenssternen sehr despektierlich sagte, sie seien ihm « Blechle », die ihn bedecken wie einen Klempnermeister, und er sei jedesmal froh, seinen Kummer wieder herunter zu haben — oder das Beispiel der Gattin eines noch lebenden französischen Ministers, die, nachdem sie zu Anfang des Krieges ihren einzigen Sohn verloren hatte, sich in hervorragender Weise der Verwundetenpflege widmete und welche das ihr wiederholt angetragene Kreuz der Ehrenlegion mit der Begründung ablehnte, sie habe nur ihre Pflicht getan. Es ist auch nicht zu verkennen, daß der über einen Teil unseres Landes niedergehende Ordenssegen einseitig aus ein und derselben Richtung kommt. Ihr Referent ist Bürger eines Kantons, dessen Ostgrenze zum größten Teil mit der schweizerisch-österreichischen Landesgrenze zusammenfällt, und er ist zudem in nächster Nähe dieser österreichischen Grenze geboren und aufgewachsen. Ich habe aber nie davon gehört, daß, als das Habsburgische Kaiserreich noch bestand, sich eine österreichische Ordensauszeichnung in unsere Gegenden verirrt. Im Ständerat konstatierte Herr Bertoni, daß sie in der italienischen Schweiz keine Ordensfrage kennen, und daß die italienischen Regierungen, sowohl die früheren als die jetzige, so klug gewesen seien, keine Ordensverleihungen an Tessiner Bürgern vorzunehmen. Er — Bertoni — kenne keinen einzigen Bürger seines Kantons der mit einer italienischen Ordensauszeichnung bedacht worden sei.

Im Ständerat fiel die Aeußerung, die Initianten hätten vielleicht gedacht, daß, nachdem gewisse Dekorationen (gemeint sind österreichische und deutsche) nicht mehr existieren, der Moment gekommen sei, auch die andern (gemeint sind die französischen) absolut zu verbieten. Diese Behauptung verkennt die tatsächlichen Verhältnisse vollständig und ist unrichtig. Wir können für unsere Kantone das gleiche in Anspruch nehmen, was Herr Bertoni für den Kanton Tessin: Es gab und gibt bei uns keine Ordensfrage, kein Ordensproblem, und die Dekorationen unserer früher monarchischen Nachbarn waren seit 1848 für die Schweiz durchaus belanglos und ohne jede Bedeutung. Daß man sich anderorts hinsichtlich Ordensverleihungen an Schweizerbürger, die in der Schweiz wohnen, nicht die wünschbare Zurückhaltung auferlegte, und daß diese Verleihungen in neuerer Zeit nicht ab — sondern zugenommen haben, ist eine offenkundige Tatsache, die zu bestreiten oder zu beschönigen ein eitles Beginnen wäre. Nun kann man ja noch der individuellen Einstellung des Einzelnen die Bedeutung solcher ausländischer Auszeichnungen und Ordensverleihungen verschieden beurteilen. Zuzugeben ist, daß die ausländischen Ritter der Ehrenlegion nicht vollberechtigte Ordensmitglieder sind. Vollberechtigt sind nur die nationalen Träger des Ordens, die denn auch dem Präsidenten der Republik Treue zu schören haben. Die ausländischen Ordensträger schwören nicht; sie sind nur *admis et non reçus*. Man könnte sie, um ein Beispiel aus unserm schweizerischen Vereinsleben heranzuziehen, als Passivmitglieder des Ordens bezeichnen. Während die Zahl der *reçus* eine geschlossene beschränkte ist, ist die Zahl der Legionäre *à titre Etranger*, also der bloßen « *admis* » unbeschränkt. Es scheinen daher eher jene Recht zu haben, welche

der Ordensverleihung keine politische Bedeutung beimessen und sich hiewegen nicht beunruhigen. Solche Beurteiler gibt es sowohl in der deutschen wie in der welschen Schweiz. Es war ein deutschschweizerischer Publizist und Parlamentarier — Herr Ständerat Winiger sel. — der das Wort « Bändeliinitiative » prägte, um damit dem Gedanken Ausdruck zu geben, daß es sich um eine ziemlich bedeutungslose Sache handle. Andere finden — und solche gibt es nicht nur in der deutschen, sondern auch in der welschen Schweiz — daß Bändeli nur das Diminutivum von Band sei, daß Band von binden komme und daß jedes ausländische Ordensband geeignet ist, den betreffenden Träger wenigstens in einem gewissen Sinne an das verleihende Ausland zu binden. Diese Ueberlegung und die Sorge um die Unabhängigkeit des Vaterlandes hat die Schöpfer der Verfassung von 1848 dazu geführt, daß Ordensverbot wenigstens für die eidgenössischen Behördemitglieder Beamten und Repräsentanten und Kommissarien aufzunehmen. Es ist von Interesse, festzustellen, daß die Anregung zu einem solchen Verbot schon im Jahre 1846 von der Vertretung des Kantons Waadt in der eidgenössischen Tagsatzung ausging. Sie unterlag zunächst, wurde dann aber bei Beratung des Verfassungsentwurfss wieder aufgenommen und als Art. 12 dem Verfassungswerk einverleibt. Es kann sich daher schon nach der Entstehungsgeschichte des Art. 12 der Bundesverfassung hier nicht um einen Streit zwischen Deutsch und Welsch handeln, sondern lediglich um eine Auseinandersetzung über die Frage, ob eine Präzisierung und Ergänzung des bestehenden Art. 12 der Bundesverfassung notwendig oder wenigstens erwünscht ist, worüber die Meinungen ohne Rücksicht auf die Sprachgrenze und auf die sprachliche Zugehörigkeit verschieden sein mögen. Die Mehrheit Ihrer Kommission begrüßte es von Anfang an, daß der Bundesrat sich entschloß, einen Gegenentwurf einzubringen um den in der Initiative liegenden guten Kern zu verwerten und eine Lösung der Frage auf der mittleren Linie zu suchen. Im ursprünglichen Gegenentwurf des Bundesrates waren nur die Abschnitte 1 und 2 des Art. 12 der Bundesverfassung zum Gegenstand einer Aenderung gemacht, während die weitem 3 Absätze des Art. 12 der Bundesverfassung unverändert gelassen worden wären. Die Aenderung in Abs. 1 bestand in der Ausdehnung des Ordensverbotes auf die Mitglieder der kantonalen Regierungen und gesetzgebenden Behörden, während in Abs. 2 vorgesehen war, daß Inhaber von Pensionen, Titeln und Orden nur dann für die in Abs. 1 erwähnten Beamten wählbar sein sollten, wenn sie vor Amtsantritt auf den künftigen Genuß der Pension oder das Tragen des Titels ausdrücklich verzichteten oder den Orden zurückgeben.

Der Ständerat seinerseits hat sich mit entschiedener Mehrheit ebenfalls für den Erlaß eines Gegenentwurfes ausgesprochen. Er arbeitete dann aber einen Text aus, der nicht nur die 2 ersten Alinea, sondern den ganzen Art. 12 umfaßt. In Abs. 1 nahm der Ständerat als Sanktion für die Uebertretung des Verbots das Ausscheiden aus der Stellung auf; Inhaber von Orden sollen nur wählbar sein, wenn sie vor Amtsantritt auf den künftigen Genuß der Pension oder das Tragen des Titels ausdrücklich verzichteten oder den Orden zurückgegeben haben. In einer Uebergangsbestimmung wird für die Wieder-

wählbarkeit bereits im Amte stehender Inhaber auswärtiger Titel oder Orden die Bedingung aufgestellt, daß sie für die kommenden Amstdauern auf das Tragen der Titel und Orden verzichten. Im weitem wird der bisherige Abs. 3, der von der Erlaubnis an untergeordnete Beamte zum weitem Bezug von ausländischen Pensionen handelt, als absolut unnötig und gegenstandslos eliminiert, während die Abschnitte 4 und 5, welche vom Ordensverbot für die Militärs handeln unverändert herübergenommen sind. Im Laufe der ständerätlichen Kommissionalberatung wurde der ursprüngliche Gegenvorschlag des Bundesrates zugunsten eines Vorschlages des Herrn Bundesrates Häberlin fallen gelassen. Dieser letztere lehnte sich an den ständerätlichen Text an und unterscheidet sich von diesem nur dadurch, daß er das Ordensverbot auf die Mitglieder der kantonalen Regierungen und gesetzgebenden Behörden ausdehnt. Wenn in der Folge vom bundesrätlichen Vorschlage die Rede ist, so ist darunter nicht der ursprüngliche bundesrätliche, sondern der abgeänderte Vorschlag des Herrn Bundesrates Häberlin zu verstehen. Neben diesen Vorschlägen hatte Ihre Kommission sich auch mit dem von einem Kommissionsmitglied aufgenommenen ständerätlichen Minderheitsantrag zu befassen. Dieser will das Ordensverbot auf alle in der Schweiz wohnenden Schweizerbürger ausdehnen, also mit Ausschluß der im Auslande lebenden Schweizerbürger, soweit diese nicht eidgenössische Vertreter oder Beamte sind, oder soweit sie nicht unter das für die Militärs geltende Verbot fallen. Die Ausführungsbestimmungen, also auch die Sanktionen für Verbotstretungen werden in diesem Vorschlage einem zu erlassenden Bundesgesetz vorbehalten. Dieser Vorschlag wurde in der Kommission mehrheitlich abgelehnt. Die entschiedene Mehrheit Ihrer Kommission hielt die Ausdehnung des Verbots auf alle Schweizerbürger, welche im Inlande wohnen, für überflüssig und unnötig. Zudem war die Verweisung der Ausführungsbestimmung in ein Spezialgesetz schon deshalb nicht genehm, weil man das Volk nicht eventuell zweimal mit dieser Angelegenheit behelligen will. Eine erhebliche Minderheit Ihrer Kommission (6 : 8) wollte sich dem ständerätlichen Beschlusse anschließen, von der Erwägung ausgehend, daß letzterer eine glückliche und annehmbare Lösung darstelle. In der Tat bedeutet der ständerätliche Vorschlag eine Verbesserung des bisherigen Art. 12 der Bundesverfassung, indem er für die Uebertretung des Ordensverbotes eine angemessene Sanktion — Verlust der innegehabten Stellung — vorsieht. Sehr wirksam und Mißbräuchen vorbeugend ist auch die Bestimmung, daß inskünftig die vom Ordensverbote getroffenen Personen nur dann wählbar sind, wenn sie vor Amtsantritt auf den Genuß der Pension oder das Tragen des Titels ausdrücklich verzichten oder den Orden zurückgegeben haben. Gerade diese Rückgabe des Ordens dürfte prophylaktisch wirken, beim Verleiher, weil der spätere Rückempfang des Ordens doch eher eine etwas peinliche Sache ist, und beim Kandidaten für eine Dekoration, weil die Rückgabe des Ordens geeignet ist, ihn in eine unerwünschte Situation gegenüber dem Verleiher zu bringen. Gerecht und billig erscheint auch die in der Uebergangsbestimmung vorgesehene mildere Behandlung derjenigen, die beim Inkrafttreten des abgeänderten Art. 12 bereits in einer eidgenössischen Stellung waren und

vorher erlaubterweise einen Orden oder Titel angenommen haben; bei diesen sollte für die Wiederwählbarkeit nicht die Zurückgabe des Ordens, sondern nur der ausdrückliche Verzicht auf das Tragen der Titel und Orden verlangt werden. Alle diese Vorzüge besitzt auch der von Ihrer Kommission mehrheitlich angenommene, abgeänderte bundesrätliche Vorschlag, nur will dieser den Kreis der dem Ordensverbot zu unterstellenden Personen auf die Mitglieder der kantonalen Regierungen und gesetzgebenden Behörden ausdehnen. Die Mehrheit Ihrer Kommission schloß sich diesem Vorschlage an, im wesentlichen von der Erwägung ausgehend, daß eine gewisse Ausdehnung des Verbotes sich rechtfertige, da die Initiative grundsätzlich alle Schweizerbürger in das Ordensverbot einbeziehen will. Findet man letzteres mit Recht als zu weitgehend, so lassen sich für den Einbezug der kantonalen Regierungsräte und Großräte gute Gründe geltend machen. Vorab darf hervorgehoben werden, daß diese Amtspersonen in ihrem engern kantonalen Wirkungskreise einen solchen politischen Einfluß ausüben, daß die Anwendung des Ordensverbotes sich so gut rechtfertigt, wie bei eigenössischen Behörden und Beamten. Wir erreichen dadurch mit dem Verbot einen weitem Kreis von Bürgern, deren absolute Unabhängigkeit vom Auslande wünschbar ist und wo somit das Verbot einen guten Sinn und seine Berechtigung hat. Andererseits wird auf diese Weise der erweiterte Kreis der dem Ordensverbot unterworfenen Personen klar und zweifelsfrei umschrieben, und gleichzeitig dürfte durch diese Ausdehnung erreicht werden, daß die Ordensverleihungen zahlenmäßig automatisch zurückgehen. Denn jeder, der im politischen Leben seines Kantons Aspirationen hat, wird sich die Annahme eines Ordens zweimal überlegen, wenn er bedenkt, daß er über kurz oder lang in die Lage kommen kann, den Orden zurückgeben zu müssen. Auf Grund dieser Erwägungen glaubte die Kommission die durch Annahme des bundesrätlichen Antrages entstandene Differenz mit dem ständerätlichen Beschlusse in Kauf nehmen zu sollen.

Konstitutionelle Bedenken können gegen diese Regelung nicht geltend gemacht werden, obwohl in das öffentliche Recht der Kantone eingegriffen wird, denn es handelt sich hier um eine Frage unserer Beziehungen zum Auslande, welche schon bisher unbestrittenermaßen in die Kompetenzen des Bundes fallen. Außerdem steht ja die Aufstellung eines Grundsatzes der Bundesverfassung in Diskussion, welche vom staatsrechtlichen Standpunkte aus souverän und uneingeschränkt über die Ausscheidung der Befugnisse zwischen Bund und Kantonen entscheidet.

Kritischer gestaltete sich die Situation bei der Frage, ob überhaupt von einem Gegenvorschlag Umgang genommen werden solle. Hier vereinigten sich die grundsätzlichen Freunde der Initiative und diejenigen, denen der bundesrätliche Antrag zu weit geht, und so wurde der bundesrätliche Antrag gegenüber dem Antrag, auf einen Gegenentwurf zu verzichten, nur mit kleinem Mehr (8 : 6) festgehalten.

Nun hat sich aber seit der ersten Sitzung unserer Kommission vom 8. Mai eine erfreuliche Wendung der Dinge vollzogen. Es zeigte sich, daß der von Ihrer Kommission angenommene bundesrätliche Antrag geeignet war, als Grundlage für eine Verständigung mit den Initianten zu dienen. Bekanntlich

ließ sich das Initiativkomitee von den Unterzeichnern der Initiative Vollmachten erteilen, die Initiative eventuell zurückzuziehen. Nun war der Vertreter des Bundesrates in der Lage, unserer Kommission in einer zweiten Sitzung vom 19. laufenden Monats zu eröffnen, daß, wenn der bundesrätliche Antrag in den eidgenössischen Räten Annahme finde, die Initiative zugunsten des Gegenvorschlages der Bundes-Verfassung zurückgezogen werde. Andererseits erklärten unsere welschen Kommissions-Kollegen, im Interesse des politischen Friedens, in diesem Falle auch ihrerseits dem bundesrätlichen Antrage zustimmen zu wollen, sodaß heute die einstimmige Kommission Annahme des bundesrätlichen Antrages empfiehlt. Hierbei wird Ihnen gleichzeitig ein neu redigierter Text des Bundesbeschlusses vorgelegt, der auf die Möglichkeit des Rückzuges der Initiative Rücksicht nimmt.

Wird dieser Antrag angenommen und stimmt ihm in der Folge auch der Ständerat zu, so wird ein Abstimmungskampf vermieden, was von all jenen begrüßt werden muß, welche es bedauert hätten, wenn wegen dieser Frage die politischen Leidenschaften im Volke aufgepeitscht worden wären. Gleichzeitig wird aber durch den Gegenentwurf eine annehmbare rechtliche Grundlage geschaffen, um das fremdländische Ordenswesen wirksam einzuschränken. Die Erreichung dieses Zieles ist zweifellos wünschbar, denn es ist heute noch zutreffend, was Prof. Hilty vor bald 30 Jahren geschrieben hat: «Die fremden Orden bringen uns keinen Vorteil; sie knüpfen im Gegenteil, wenigstens ihrer Intention nach, ein Band der Anhänglichkeit an das Ausland. In den fremden Staaten ist die Annahme fremder Orden an die ausdrückliche Bewilligung des Trägers der Staatsgewalt geknüpft. Die Republiken haben keine Ursache, in dieser Hinsicht weniger vorsichtig zu sein gegenüber ihren Behörden, deren erste Aufgabe es ist, sich und den Staat von allen fremden Abhängigkeitsverhältnissen und Einflüssen unbedingt frei zu erhalten.»

Wir beantragen Ihnen einstimmig Eintreten und Annahme der Kommissionsvorlage.

M. Vallotton, rapporteur: Une initiative populaire portant 75,234 signatures a demandé la revision de l'art. 12 de la Constitution fédérale relatif à l'interdiction des décorations.

Le Conseil fédéral s'est prononcé contre l'initiative et a soumis aux Chambres les deux contre-projets, celui du 30 août 1929 et celui décoré gracieusement de l'étiquette « proposition de la commission du Conseil national ».

Le Conseil des Etats, dans sa séance du 11 mars 1930, s'est prononcé également contre l'initiative, mais il a préféré le projet de sa commission à celui du Conseil fédéral du 30 août 1929. C'est pourquoi plusieurs textes vous sont soumis: le projet de l'initiative, le contre-projet du Conseil fédéral du 30 août 1929, le contre-projet du Conseil des Etats, du 11 mars 1930 et le dernier contre-projet du Conseil fédéral intitulé: « proposition de la commission du Conseil national ».

Notre commission, après de longues délibérations à Lugano, et à Berne, vous propose:

1. d'inviter le peuple et les cantons à rejeter la demande d'initiative;

2. d'inviter le peuple et les cantons à adopter en revanche, le contre-projet nouveau tel qu'elle l'a adopté dans sa séance du 19 juin 1930.

Il nous paraît nécessaire, pour la clarté du débat, de rappeler dans leurs grandes lignes l'art. 12 actuel de la Constitution fédérale et les projets soumis à vos délibérations.

L'art. 12 actuel interdit les décorations aux membres des autorités fédérales, aux fonctionnaires civils et militaires de la Confédération, représentants ou commissaires fédéraux; — que dans ce rapport j'appellerai simplement les « personnages fédéraux » ainsi qu'aux membres de l'armée.

Le projet de l'initiative étend l'interdiction à tous les Suisses domiciliés en Suisse et frappe les décorés de la perte des droits politiques.

Le dernier contre-projet étend l'interdiction actuelle aux conseillers d'Etat et députés aux Grands Conseils seulement et prévoit comme sanction la perte des fonctions.

Ce contre-projet que vous avez à l'extrême-droite de la feuille qui vous est soumise est exactement le projet du Conseil des Etats avec cette différence toutefois qu'il augmente les interdictions en les étendant aux membres cantonaux des Conseils d'Etat et des Grands Conseils.

Le projet du Conseil des Etats, enfin, maintient l'interdiction actuelle sans extension, mais complète l'art. 12 par une sanction et par une disposition transitoire.

Examen de l'initiative. Nous sommes adversaires résolus de l'initiative, tout d'abord parce qu'elle ne répond à aucun besoin réel.

Dans son excellent Message, le Conseil fédéral s'est posé la question de savoir si la revision demandée par l'initiative était nécessaire? Le Conseil fédéral a répondu négativement.

Le Conseil des Etats s'est posé la même question et, dans son remarquable rapport, M. le Conseiller aux Etats de Weck est arrivé à la même conclusion. Voici ce qu'il dit à ce propos:

« Aurions-nous pu continuer à vivre heureux et sans danger et pourriez-vous continuer à vivre de la sorte avec le régime actuel? Nous le pensons et nous devons dire que le lancement de l'initiative a causé d'autant plus de surprise qu'il survenait à l'heure où les relations internationales sont dominées par l'idée de la collaboration et de la bonne entente réciproques et à l'heure où l'érection de nouvelles républiques faisait disparaître l'octroi de certains honneurs en usage dans les monarchies... »

Après avoir étudié soigneusement l'histoire de l'art. 12 actuel et chacun des cas d'application de cette disposition, nous sommes arrivés à la même conviction que la commission du Conseil des Etats: l'art. 12, depuis 1848 et 1874, n'a donné lieu qu'à de très rares décisions et la revision de cet article ne correspondait nullement à un besoin. Nous estimons donc cette revision inutile.

Or, Messieurs, nous ne devons apporter de modification à notre Constitution que lorsque la revision répond à un besoin certain; notre Constitution fédérale est la base de notre Etat; la soumettre à d'incessantes retouches, la modifier pour un oui ou pour un non, c'est ébranler cette base. Et il ne suffit point d'une crainte chimérique, d'un prétendu danger, pour en appeler au peuple et lui demander d'abroger

une disposition qui date de 1848, qui fut complétée en 1874, et qui s'est révélée suffisante à l'usage. Le Conseil fédéral a donc mille fois raison lorsqu'il écrit dans son message:

... « Nous ne voulons pas ajouter à notre Constitution, déjà si encombrée, des prescriptions accompagnées de graves sanctions politiques, si elles n'ont pas l'approbation pour ainsi dire unanime du peuple suisse... »

Nous avons entendu avec stupéfaction pour autant qu'un homme politique peut encore être rempli de stupéfaction, la lecture d'une lettre adressée par le Comité de l'initiative à la commission du Conseil national siégeant à Lugano. Sur le ton d'un magister pénible qui blâme des élèves indociles ou peu doués, le dit comité rejetait avec dédain le projet du Conseil des Etats et il soulignait le grave danger que les décorations faisaient courir à l'indépendance des citoyens suisses!

Messieurs, rassurez-vous! L'indépendance de la Suisse ne saurait être compromise parce que quelques dizaines de citoyens ont fait imprimer sur leurs cartes de visite le titre de docteur honoris causa que leur décerna une Université allemande, ou parce qu'ils portent à la boutonnière un petit ruban de couleur rouge, verte ou bleue, distinction dues à leurs mérites ou... à leurs démarches. En vérité, Messieurs les députés, c'est faire beaucoup de bruit pour rien et, comme le disait un de nos collègues socialistes à Lugano, le comité de l'initiative est parti en guerre contre des moulins à vent.

Inutile, l'initiative est de plus inopportune, maladroite et blessante. Inopportune, car elle est lancée au moment même où nous avons le plus grand besoin d'union nationale pour la réalisation des grandes tâches sociales qui nous attendent; maladroite, parce que, signée à une époque où les décorations ont été abolies dans une nouvelle République voisine, elle paraît viser surtout les décorations d'une autre République; blessante, parce que les Suisses qui ont été l'objet de la distinction d'un gouvernement étranger sentent une sorte de suspicion jetée sur eux.

Dans son message, le Conseil fédéral le reconnaît sous une forme voilée et diplomatique:

... « Il a été également allégué, dit-il, que cette prétendue invasion (de décorations) s'exerçait sur des régions nettement circonscrites par la frontière des langues. Cette assertion confère à l'initiative, au point de vue fédéral, un caractère extrêmement délicat. »

En d'autres termes, Messieurs, et pour parler clair, cette initiative paraît dirigée contre les Suisses français décorés par la France et contre les Suisses italiens décorés par l'Italie. Si tel était le cas, les auteurs de l'initiative se seraient proposés de leur donner une leçon de dignité et de patriotisme? En vérité, Messieurs, nous voulons ne pas croire à cette assertion, car les quelques dizaines de Suisses décorés appartiennent aux trois parties de la Suisse et nous avons constaté par exemple que la promotion de la Légion d'honneur publiée en février 1930 ne comprenait, sauf erreur de notre part, que des Confédérés de langue allemande! Nous sommes par ailleurs convaincus que les auteurs de l'initiative n'ont pas été animés de sentiments d'hostilité envers la Suisse française et italienne et qu'ils ont cru agir pour le bien de la Suisse. Il n'en reste pas moins certain que

cette initiative ne peut provoquer que des malentendus, des discussions pénibles, et des dissentiments que nous aurions aimé éviter. Nous nous empressons d'ajouter que nous tiendrons compte, lorsque nous examinerons les contreprojets, des idées intéressantes que contient l'initiative.

Ainsi donc, Messieurs, nous vous proposons de rejeter l'initiative parce qu'inutile, inopportune, maladroite et blessante.

Mais l'étude de son texte même fournit contre elle d'autres sérieux arguments.

L'initiative apporte les modifications suivantes à la disposition actuelle de la Constitution:

a) elle étend l'interdiction à tous les Suisses;
b) elle prévoit comme sanction la perte des droits politiques;
c) elle réserve l'autorisation du Conseil fédéral pour les Suisses ayant leur domicile permanent à l'étranger;

d) elle comporte une autorisation d'accepter des pensions et traitements d'un Etat étranger en cas de contrat de travail ou d'engagement;

e) elle contient une disposition transitoire.

Les innovations de l'initiative. Examinons ces innovations.

a) l'interdiction à tous les Suisses.

Cette extension de l'interdiction à tous les Suisses est-elle justifiée en raison du danger de l'influence étrangère? Non! Ce serait méconnaître l'honnêteté foncière de nos compatriotes, leur attachement à notre pays, que de supposer qu'il suffise d'un petit ruban, d'une distinction étrangère pour ébranler leur opinion, vicier leur notion du devoir, toucher à leurs sentiments. Et si les convictions des Suisses étaient si fragiles, il faudrait commencer par interdire à nos compatriotes d'appartenir à des Conseils d'administration de sociétés étrangères dont les intérêts peuvent être opposés à ceux de la Suisse.

Autant nous comprenons l'interdiction de la Constitution limitée aux personnages fédéraux et aux membres de l'armée, autant son extension à tous les Suisses nous paraît inutile. Peut-être objectera-t-on que la Constitution allemande du 11 août 1919 interdit à tout citoyen allemand d'accepter d'un gouvernement étranger des décorations et des titres, qu'il en est de même aux Etats-Unis et qu'une autorisation royale est nécessaire pour les ressortissants belges, anglais et hollandais? Cela n'est point une raison suffisante et la question n'est pas d'imiter les constitutions de pays fort différents du nôtre, mais bien de savoir si, oui ou non, les dispositions actuelles de notre Constitution sont suffisantes? Elles le sont.

L'extension de l'interdiction à tous les Suisses, qui est le point capital de l'initiative, nous paraît donc devoir être rejetée.

b) La sanction: la perte des droits politiques.

Les auteurs de l'initiative n'ont point hésité à prévoir une sanction très grave contre les Suisses qui accepteraient une distinction étrangère; c'est la perte des droits politiques. Ainsi donc, le savant suisse, le grand chirurgien, le musicien ou le peintre de talent qu'un Etat étranger aurait tenu à distinguer serait frappé de la perte des droits politiques et serait assimilé aux criminels et aux récidivistes? Cela est inadmissible et cette sanction extrêmement rigou-

reuse nous est un nouveau motif pour rejeter l'initiative.

Au surplus, qui prononcerait cette sanction? S'agirait-il d'une perte à vie ou temporaire?

c) La situation des Suisses à l'étranger.

Les auteurs de l'initiative ont senti cependant que leur vertueuse indignation les avait entraînés trop loin et ils ont classé les Suisses en deux catégories: tous les Suisses domiciliés en Suisse pour lesquels l'interdiction est absolue; puis, les Suisses domiciliés à l'étranger, auxquels le Conseil fédéral peut permettre de recevoir une distinction. Ce tempérament ne nous donne pas satisfaction. Comment le Conseil fédéral pourrait-il apprécier les cas de Suisses peut-être inconnus, qui vivent parfois dans un pays ou une colonie où nous n'avons pas de représentants? Et quel serait le critère des décisions du Conseil fédéral? Notre gouvernement ne s'exposerait-il pas à des reproches d'arbitraire? et ne pensez-vous pas avec nous que les auteurs de l'initiative chargent le Conseil fédéral d'une besogne singulièrement ingrate et délicate et que notre gouvernement a autre chose à faire?

d) La clause relative aux avantages découlant d'un contrat de travail ou d'engagement conclu avec un Etat étranger nous paraît aller de soi et nous n'en voyons pas l'utilité.

e) La disposition transitoire, prévue par l'initiative, contient une idée intéressante que les contre-projets reprennent en partie.

Nous avons donc l'honneur, Messieurs les députés, de vous proposer, en 1^{re} conclusion, le rejet de l'initiative.

II. Examinons le dernier contre-projet du Conseil fédéral que l'on a solennellement décoré du titre de « proposition de la commission » du Conseil national, mais dont le père incontestable est M. le conseiller fédéral Haab. Je rends à César ce qui lui appartient.

Le dernier contre-projet du Conseil fédéral admis le 19 juin 1930 par la commission du Conseil national, apporte les modifications suivantes à l'art. 13 de la Constitution fédérale:

1^o il étend l'interdiction des décorations aux conseillers d'Etat et aux députés des Grands Conseils, que j'appellerai les « personnages cantonaux », — tandis que l'initiative étendait cette interdiction à tous les Suisses domiciliés en Suisse;

2^o il prévoit une sanction à la contravention à cette interdiction: c'est la perte des fonctions, — tandis que l'initiative prévoyait la privation des droits politiques;

3^o il prévoit que les personnes déjà décorées ne pourraient devenir personnages fédéraux ou cantonaux qu'après avoir renoncé expressément à jouir de leurs pensions, à porter leurs titres ou s'être engagées à rendre leurs décorations;

4^o enfin, il a prévu une disposition transitoire visant les personnages fédéraux: ils ne seront ré-éligibles que s'ils s'engagent à renoncer à porter leur titre ou leur décoration.

Examinons les points essentiels de ce contre-projet:

L'extension de l'interdiction aux conseillers d'Etat et aux députés cantonaux.

C'est à leur corps défendant que les membres romands de la commission ont fini, notamment pour des raisons de prudence, par accepter cette extension.

Non pas qu'elle soit d'une grande portée pratique, car, d'après nos renseignements, aucun conseiller d'Etat romand n'est décoré et, de tous les députés des cantons romands, il n'existe que 3 ou 4 décorés!

Au surplus, trois constitutions des cantons romands contiennent déjà des dispositions se rapprochant de celles du dernier contre-projet.

Mais il s'agit pour nous d'une question de principe. Si, en droit public strict, il est admissible que la Constitution fédérale fixe une règle de cette nature, il n'en est pas moins très choquant de voir la Confédération intervenir en matière d'incompatibilité sur le terrain cantonal. C'est un empiètement dans des questions qui, jusqu'alors, avaient appartenu aux cantons et que les cantons avaient d'ailleurs résolues de diverses manières. C'est une atteinte à nos principes fédéralistes.

D'autre part, les conseillers d'Etat et les députés cantonaux demeurent en dehors des affaires internationales et, en exceptant quelques questions secondaires de voisinage, ils n'ont pas qualité, comme certains personnages fédéraux, pour traiter avec les Etats étrangers.

Enfin, il paraît singulier d'interdire les décorations à des députés cantonaux dont le mandat ne sera peut-être pas renouvelé, alors que des fonctionnaires cantonaux supérieurs permanents, des chefs de service de départements militaires, par exemple, pourraient accepter une décoration.

Mais — il faut le souligner — le contre-projet apporte une atténuation considérable au texte de l'initiative qui prévoyait l'extension de l'interdiction non seulement aux conseillers d'Etat et aux députés cantonaux, mais à tous les Suisses domiciliés en Suisse.

La sanction. Le contre-projet que nous vous proposons fixe que les contrevenants à l'interdiction perdront leurs fonctions. Sur ce point aussi, il y a grand avantage sur la disposition barbare de l'initiative stipulant la perte des droits politiques.

La reddition des décorations. Nous touchons ici à un point qui vient d'être soulevé par un amendement de MM. de Muralt et consorts. Le contre-projet dit enfin que ceux qui sont déjà décorés devront, avant leur nomination aux charges fédérales ou cantonales précisées dans le texte, « rendre leurs décorations ». Cette exigence nous a paru fort regrettable, car le décoré qui rendrait sa décoration ferait un geste fort inélegant envers le pays qui lui a donné cette décoration. En fait, renseignements pris, ce geste parfaitement discourtois ne se réalisera guère, car dans la presque totalité des cas, le décoré reçoit simplement le texte d'une décision de promotion et c'est lui-même qui achète sa décoration: il n'aura donc pas à rendre à l'Etat étranger une décoration qu'il n'aura pas reçue de cet Etat et qu'il aura achetée de ses deniers chez un chapelier. Je dois dire, pour liquider ce point spécial et ne pas avoir à reprendre la parole, que dans le sein de la commission du Conseil national, nous avions proposé de biffer les mots qu'attaque aujourd'hui M. de Muralt. La commission dans sa majorité a décidé de maintenir ce texte. Individuellement, nous sommes d'accord avec M. de Muralt, mais la commission dans son ensemble rejette cette proposition qui lui avait déjà été adressée.

Telles sont dans leurs grandes lignes les dispositions de ce contre-projet. Nous vous proposons

de l'accepter — malgré les défauts signalés pour les motifs suivants :

a) Tout d'abord, parce que ce contre-projet est infiniment préférable à l'initiative prévoyant l'extension de l'interdiction à tous les Suisses et, sanction inouïe, la privation des droits politiques!

b) Puis, et surtout, parce que ce contre-projet fera tomber l'initiative. En effet, le Comité de l'initiative a pleins pouvoirs des signataires, par le texte même des listes, pour renoncer à l'initiative et se rallier à un autre projet. Or, M. le conseiller fédéral Häberlin a reçu l'assurance que si les Chambres ratifiaient ce dernier contre-projet du Conseil fédéral, la majorité du Comité de l'initiative était décidée à retirer le texte de l'initiative. C'est cette déclaration, faite par M. le conseiller fédéral Häberlin à la commission dans sa séance du 19 juin, qui a déterminé les membres romands de la commission à admettre par prudence, sinon avec enthousiasme, le dernier contre-projet du Conseil fédéral et à renoncer à vous proposer, par un rapport de minorité précédemment décidé de rejeter purement et simplement l'initiative sans présenter au peuple de contre-projet. Qu'advient-il de l'initiative si elle était soumise en votation au peuple suisse? Il est toujours difficile de prophétiser d'un scrutin populaire et les prophètes les plus qualifiés reçoivent parfois d'éclatants démentis. Cependant, s'il est certain que l'initiative rencontrerait une vive résistance dans certains cantons de langue française, il se peut que le peuple suisse dans son ensemble l'accepterait et cela serait très regrettable. Ainsi, entre deux maux, nous choisissons le moindre. Et, après mûres délibérations, après avoir demandé l'avis de nombreux collègues romands, vos commissaires welsches ont fini par adhérer au contre-projet que le Conseil fédéral a admis à l'unanimité de ses membres, y compris les conseillers fédéraux romands.

Certes, nous eussions préféré vous proposer de rejeter tout contre-projet, mais c'était faciliter l'acceptation de l'initiative. Nous eussions préféré aussi vous proposer d'adhérer au texte intégral du Conseil des Etats, parce qu'il n'étendait pas l'interdiction aux conseillers d'Etat et aux députés cantonaux — mais le texte paraissait insuffisant aux mandataires des 75,000 signataires de l'initiative et alors, c'était le scrutin populaire sur l'initiative, — avec tous ses aléas.

Messieurs, vos commissaires romands ont agi par prudence, mais leur décision finale a été inspirée avant tout par l'ardent désir d'éviter les discussions très pénibles qui se seraient élevées entre les Confédérés, si le texte de l'initiative avait été soumis au peuple. La Suisse d'après la guerre a besoin plus que jamais d'union et de concorde; c'est par des concessions réciproques que ceux qui nous ont précédé ont réussi à grouper autour d'un même drapeau, sous la règle d'une même constitution, des peuples de races, de langue et de traditions différentes. Aujourd'hui les Romands, soucieux de la paix du pays, consentent à un sacrifice. Demain, peut-être, nous demanderons à nos amis de la Suisse allemande, un sacrifice semblable. Nous savons qu'à leur tour, ils le feront.

M. de Muralt : J'éprouve quelque appréhension à venir faire entendre une note un peu discordante

dans le concert très harmonieux que vous venez d'entendre de la bouche de Messieurs les rapporteurs.

Si je le fais, c'est parce que je suis d'avis, avec quelques-uns de mes amis, que dans cette affaire, il y a des choses qu'il faut dire; car il y a des points de vue que nous ne pouvons accepter. Je ne veux pas reprendre les arguments qui ont été très bien exposés, tout à l'heure, tout spécialement par le rapporteur de langue française, en ce qui concerne les mérites, ou plutôt les démérites de l'initiative. En pareille matière, il faut se garder de vaines redites.

Mais ce que je voudrais faire remarquer tout d'abord, c'est que, pour ma part, je ne peux pas arriver à la conviction qu'un contre-projet soit absolument nécessaire. Tout au moins je ne peux en concevoir l'utilité qu'à un point de vue tactique et c'est bien à ce point de vue que l'on s'est surtout placé. Quant au fond, la nécessité d'une réforme des dispositions concernant les décorations ne me paraît nullement démontrée.

Si l'on se reporte, très brièvement, à la genèse de l'art. 12 actuel, on se convaincra qu'à ce moment-là on n'avait pas en vue les dangers d'une influence étrangère. On a rappelé tout à l'heure que l'idée d'une disposition de ce genre a été émise tout d'abord par la députation de l'Etat de Vaud à la Diète fédérale de 1846, soit au lendemain de la Révolution vaudoise de 1845. Cette idée a été émise sous la forme suivante; je traduis de l'allemand en français d'après le commentaire de Burkhardt, n'ayant pu me procurer le texte original :

« Il est interdit aux députés à la Diète et aux fonctionnaires fédéraux de porter, pendant les séances de la Diète et dans toutes les cérémonies et festivités fédérales, des ordres ou d'autres insignes conférés par l'étranger. »

Et à l'appui de cette disposition, le député Eytel disait qu'il n'était pas convenable que, dans des fêtes fédérales et notamment lors de l'ouverture de la Diète, il y eut une exhibition de nombreux ordres étrangers. Il voulait ainsi avant tout sauvegarder la simplicité helvétique; il voulait éviter le contraste entre certains magistrats — probablement d'anciens officiers qui avaient gagné leurs médailles au service militaire étranger —, et d'autres dont la poitrine n'était pas constellée de décorations et qui faisaient ainsi en quelque sorte tache. Mais on ne considérait pas, à ce moment-là, que le port de décorations étrangères constituât un danger pour l'indépendance de notre pays.

On se rend compte que le point de vue d'alors est bien désuet, car il ne peut plus s'agir maintenant d'anciens officiers décorés au service militaire étranger, qui se montreraient dans des cérémonies publiques, et qui feraient contraste avec les simples citoyens non décorés défilant avec eux.

Alors, doit-on craindre, aujourd'hui, une influence que l'acceptation d'ordres étrangers, de décorations conférées par l'étranger, exercerait sur l'indépendance, le patriotisme de quelques magistrats, que ce soient des magistrats fédéraux ou cantonaux?

Je crois qu'il est bien difficile de soutenir une thèse pareille, et je remarque surtout une chose, c'est qu'à l'occasion du lancement de cette initiative, on n'a pas pu apporter un seul fait précis, citer un cas qu'on pourrait invoquer contre un magistrat qui, ayant accepté une décoration, se serait de ce fait laissé

influencer dans son indépendance politique. Je me permets à ce propos de rappeler la mémoire de M. le conseiller fédéral Gustave Ador. M. Ador avait été décoré de la Légion d'honneur parce qu'il avait présidé la section suisse à l'Exposition universelle de Paris. M. Ador est devenu conseiller fédéral depuis. A-t-il été indigne de son mandat? Qui oserait émettre même une suspicion à cet égard?

Je ne peux pas m'empêcher de faire ici une comparaison avec un cas dont on a parlé aujourd'hui déjà à deux reprises. Il s'agit de l'octroi de la subvention fédérale aux sociétés sportives socialistes. Je vous rappellerai la très habile défense de cette subvention que M. le Conseiller fédéral Häberlin a présentée devant nous, au mois de décembre dernier. Il nous a dit, en substance, ceci:

« Sans doute, les statuts de ces sociétés sportives ouvrières se prononcent, entr'autres, en faveur du désarmement. Mais nous partons de l'idée que ces jeunes gens, ces jeunes gymnastes socialistes, sont de braves garçons, qui seront de bons soldats et feront leur devoir dans l'armée; nous pouvons et nous devons leur faire confiance. »

Est-ce que nous ne pouvons pas faire confiance aussi à ceux, si peu nombreux, qui, membres de nos conseils, ont accepté une décoration, cela surtout en l'absence de toute preuve quelconque qu'ils se seraient rendus coupables d'une félonie, si j'ose employer ce terme?

Il y a une considération plus topique encore que je voudrais invoquer.

Les communistes, — et nous avons assisté aujourd'hui à certains de leurs agissements, — sont des gens qui savent les bases de notre organisation sociale. Ils veulent instaurer chez nous la dictature du prolétariat; ils sont partisans de la guerre civile; ils l'ont déclaré dans cette enceinte. Et les communistes sont incontestablement aux ordres de Moscou; ils suivent le mot d'ordre de Moscou, les directives de Moscou et ne cachent pas qu'ils reçoivent des subventions de Moscou! Or ces gens aux ordres de l'étranger ne sont pas menacés de la privation des droits civiques, comme l'initiative voudrait le faire pour les décorés. Personne n'ose demander qu'ils ne soient pas autorisés à siéger dans nos conseils. Nous avons au contraire l'agrément de les voir parmi nous. On leur permet de faire des cortèges rouges; on leur permet de porter leur chemise rouge; mais si, parmi nous, quelqu'un a obtenu un ruban rouge ou d'une autre couleur, une décoration, quelconque il n'est pas digne de faire partie de ce conseil; il n'est pas même digne de remplir ses devoirs civiques, d'après l'initiative.

Dans des conditions pareilles, le renforcement des dispositions de l'art. 12 de la Constitution ne paraît pas indiqué; cela n'est pas juste. Mais enfin, et sur ce point, je suis d'accord avec les rapports que vous venez d'entendre, s'il faut absolument, pour éviter ce mal plus grand qu'est l'initiative dans sa forme absolue et excessive, se rallier à un contre-projet, je m'y résignerais; mais je voudrais, pour ma part, que ce soit le contre-projet des Etats.

Ce contre-projet a le grand avantage de laisser de côté les autorités cantonales et je voudrais, sur ce point-là, me permettre encore un mot ou deux d'explication.

Le rapporteur de langue française l'a dit tout à l'heure: ce qui rend cette extension de l'interdiction aux gouvernements cantonaux particulièrement difficile à admettre par nous autres Romands, c'est le fait que c'est une emprise, un empiètement sur les droits des cantons.

Je le reconnais: nous avons le droit de le faire. La majorité du peuple et des cantons a le droit d'introduire dans la Constitution une disposition nouvelle qui prévoit que les magistrats cantonaux ne pourront pas accepter de décorations. Mais, est-ce bien indiqué? Alors que jusqu'à présent toutes les questions touchant à l'éligibilité des magistrats cantonaux, à l'organisation politique cantonale, sont du ressort des cantons, est-ce qu'il convient que la Confédération intervienne dans cette affaire et dise: « Vous, magistrats cantonaux, vous ne pourrez pas accepter de décorations! »

On dit qu'il y a des constitutions cantonales qui prévoient déjà des mesures de ce genre. C'est exact. Ainsi le canton de Neuchâtel a une disposition en vertu de laquelle un fonctionnaire cantonal ne peut pas accepter de décoration sans l'autorisation du Grand Conseil. Ce canton a éprouvé le besoin d'introduire cette disposition dans sa législation; et il a bien fait. Mais est-ce à nous de dire aux cantons: « Vous devez faire telle ou telle chose » et leur prescrire certaines règles en cette matière? Les cantons sont assez grands garçons pour savoir ce qui leur convient et pour prendre certaines mesures, si elles leur paraissent nécessaires.

Je remarque du reste qu'il y a dans cette affaire une certaine contradiction. Ce sont les membres des assemblées législatives des cantons qui ne peuvent pas accepter de décorations. Mais nous n'avons pas partout seulement des Grands Conseils. Il existe, je crois, quelques cantons dans lesquels il y a encore une certaine institution qui s'appelle la « Lands-gemeinde ». Or, les membres des « Landsgemeinden » sont eux aussi des législateurs et vous avez ainsi cette situation au moins bizarre, c'est que vous interdirez le port des décorations aux membres des Grands Conseils, mais vous laisserez liberté complète aux citoyens législateurs qui font partie des « Landsgemeinden ».

Et si l'on veut, dans ce domaine, être parfaitement logique, il faudrait faire pour les fonctionnaires cantonaux ce qu'on fait pour les fonctionnaires fédéraux. Il faudrait étendre l'interdiction au moins aux fonctionnaires supérieurs des cantons, aux chefs de division d'un département, aux chanceliers, aux préfets, par exemple. Car, si on craint vraiment que des magistrats cantonaux puissent porter préjudice à l'indépendance de la Suisse par le fait qu'ils sont décorés, ce danger existe aussi en ce qui concerne ces fonctionnaires.

Encore une considération. Quelle sera l'autorité qui exercera les sanctions dans cette hypothèse? Est-ce que ce seront les gouvernements cantonaux qui diront: « Vous n'êtes pas éligibles; vous devez renoncer à vos fonctions ou à vos décorations ». Ou bien sera-ce le Conseil fédéral? Et alors ce serait lui qui interviendrait dans ces affaires de politique cantonale et qui viendrait dire à tel ou tel Conseiller d'Etat ou Grand Conseiller: « Vous avez reçu, à un moment donné, une décoration; nous vous considérons comme déchu de notre mandat, à moins que

vous ne renvoyez cette décoration au Gouvernement qui vous l'a décernée. »

Je me borne à vous signaler ces points qui montrent combien est préférable la solution adoptée par le Conseil des Etats. Mais, puisque personne ne la reprend, puisque, vous le savez, la commission est absolument unanime à en recommander une autre, il est trop risqué, de la part d'un simple député, de reprendre une proposition de ce genre. C'est pourquoi, à regret, je me rallie également à la solution proposée par M. le Conseiller fédéral Häberlin et que la Commission a faite sienne. Mais sur un point, je voudrais vous demander de ne pas aller tout à fait aussi loin et vous prier de ne pas introduire dans cette nouvelle forme de l'art. 12 une disposition qui le dépare incontestablement. C'est là le but de mon amendement.

Vous savez comment se termine le deuxième alinéa de cet art. 2. « Ceux, dit-il, qui sont déjà en possession de pensions, de titres ou de décorations ne peuvent être élus ou nommés membres des autorités fédérales etc. . . si, avant d'occuper leur fonction, ils n'ont renoncé expressément à jouir de leur pension ou à porter leur titre ». Jusqu'ici, nous sommes d'accord. Mais on ajoute « . . . ou n'ont rendu leur décoration ». C'est ce membre de phrase qui me choque, qui me paraît inadmissible.

Voyons, Messieurs, mettez-vous à la place d'un décoré, dans la peau du bonhomme, si j'ose dire. Un savant, un philosophe, un médecin, un ingénieur peut-être, est l'objet d'une distinction honorifique. Cette distinction lui a peut-être été conférée dans un congrès, dans une réunion, une solennité internationale. A ce moment-là, il ne fait partie d'aucune autorité, ni cantonale, ni fédérale; il accepte sa décoration, qui est un honneur qui lui est rendu, une distinction qui lui est faite. (Une voix: Ainsi qu'à son pays) ainsi qu'à son pays, comme vous le dites fort bien. Il rentre chez lui. Quelques mois ou quelques années plus tard, la confiance de ses concitoyens l'appelle à siéger au Grand Conseil, par exemple. Il faudra à ce moment, c'est entendu, qu'il renonce à porter sa décoration; mais vous voulez qu'il fasse ce geste inélégant, pour ne rien dire de plus, de mettre cette décoration dans une petite boîte et de la renvoyer au Gouvernement qui la lui a donnée?

On vous a dit tout à l'heure que, dans bien des cas, on ne donne pas la décoration elle-même, mais qu'on se borne à vous envoyer un diplôme. Et on nous dit qu'on ne demande pas au décoré de renvoyer ce diplôme. J'en prends acte; mais, la disposition constitutionnelle existant, il faudra alors aller chez le chapelier du coin dont nous parlait tout à l'heure M. Vallotton, chez le marchand de colifichets qui vous a fourni cette croix, cette médaille ou cette plaque, pour la lui rendre. Cela devient grotesque; ce n'est plus seulement odieux. Véritablement je ne crois pas qu'une disposition de ce genre soit de nature à figurer avec honneur dans notre Constitution.

J'ai encore un argument, celui que fournit le dernier alinéa de cet art. 12: Ce dernier alinéa prévoit le cas d'un décoré actuellement membre d'une autorité fédérale. — car ici on ne parle pas des autorités cantonales, — et qui sera réélu. La confiance populaire lui donne un nouveau bain, si j'ose m'ex-

primer ainsi. Que devra faire ce citoyen réélu conseiller national ou renommé fonctionnaire fédéral? Il faudra qu'il s'engage à renoncer pour la durée du nouveau mandat à porter le titre ou la décoration. C'est correct et c'est exactement ce que nous demandons. Mais quelqu'un qui n'est pas aujourd'hui membre d'un Conseil législatif, mais qui le deviendra d'ici à quelques mois ou quelques années, ne sera pas au bénéfice de cette disposition transitoire. Pourquoi voulez-vous lui imposer le geste inélégant et discourtois que vous vous faites scrupule d'imposer à celui qui est actuellement dans la même situation, celle d'un magistrat décoré réélu? Il n'y a pas de motifs suffisants de faire cette différence et de traiter autrement celui qui d'ici quelques années se trouvera dans la position du magistrat pour lequel vous ne prévoyez pas, aujourd'hui, l'obligation de renvoyer la décoration.

On nous dit que c'est un moyen en quelque sorte prophylactique, qui aura pour effet d'empêcher d'accepter trop facilement les décorations. C'est ce qu'a dit M. Guntli. Mais quand un savant ou un artiste reçoit une décoration, on ne peut pourtant pas exiger de lui qu'il se pose la question de savoir si peut-être, quelques années plus tard, il sera investi d'un mandat législatif par la confiance de ses concitoyens. Quant à moi, je ne pense pas que ce moyen ait une efficacité suffisante pour justifier une mesure qui, je le répète, est excessivement choquante.

Je désire vivement pour ma part que l'on arrive au résultat auquel a travaillé M. le Conseiller fédéral Häberlin. Je sais en effet qu'il a fait tous ses efforts pour obtenir du comité d'initiative qu'il renonce à sa rédaction inadmissible. Je me plais à espérer que sur ce point on ne se heurtera pas à une résistance invincible de ce comité. Mais je dis que, si cela devait être le cas, si ces Messieurs voulaient exiger de nous que nous maintenions dans cet article constitutionnel une phrase qui n'est pas à notre honneur, qui n'est pas digne d'y figurer, j'aimerais mieux accepter la lutte et aller devant le peuple avec le contre-projet amputé de cette verrue.

Quant à moi, je ne peux pas prendre sur moi de mettre un magistrat qui a été investi de la confiance de ses concitoyens dans cette alternative ou bien de renoncer à son mandat, ou bien de faire un geste qui n'est pas autre chose qu'un geste de goujat! J'ai dit.

Schmidlin: Die sozialdemokratische Fraktion mißt der Frage, die heute zur Diskussion steht, keine große Bedeutung bei. Wenn es auf uns angekommen wäre, so würde uns die Debatte und die Haarspalterei über Kompetenzen und Unzukömmlichkeiten erspart geblieben sein. Die Arbeiterschaft an und für sich ist an der Sache ohnehin nicht interessiert, denn die Tätigkeit der Sozialisten steht bei den meisten Regierungen nicht so hoch im Kurse, daß wir riskieren müßten, dafür dekoriert zu werden. Wir halten dafür, daß es mit der Abhängigkeit von den fremden Regierungen, soweit sie durch Titel und Orden hervorgerufen wird, bei uns nicht so schlimm bestellt ist, und daß der Lärm, der da und dort darüber geführt worden ist, eigentlich eher geeignet ist, über andere, weit schlimmere Abhängigkeiten hinwegzutäuschen. Wir können nicht einsehen, daß der Mann, der ein Bändchen im Knopfloch trägt, vom Ausland

in stärkerem Maße abhängig sei als der, der in hervorragendem Maße finanziell an ausländischen Unternehmungen beteiligt ist. Wir brauchen uns ja nur zu vergegenwärtigen, in welchem Maße beispielsweise das schweizerische Brauereikapital an ausländischen Unternehmungen beteiligt ist oder wie hoch die Beteiligungen sind, die schweizerische Kapitalisten an ausländischen Mühlenunternehmungen in allen möglichen Ländern haben oder in welchem Maße die Schokoladenindustrie oder die Chemische Industrie im Ausland selbst Unternehmungen errichtet oder finanziell mit solchen Unternehmungen verbunden ist, um zu erkennen, daß hier Abhängigkeiten und Bindungen bestehen, die bedeutend gefährlicher sind, als etwa so eine kleine Dekoration, die ja in den meisten Fällen mehr Höflichkeitshalber von irgend einer Instanz für besondere Verdienste verliehen wird. Aus diesen Erwägungen hätte unsere Fraktion unter keinen Umständen der Initiative zustimmen können. Wir können nicht anders, als diese Initiative als eine Aktion zu bezeichnen, die geeignet ist, das Volk von wichtigeren und dringenderen Aufgaben abzulenken, auch wenn diese Initiative in urdemokratischem Gewande erscheint. Auf der andern Seite geben wir zu, daß einige Fälle, in denen Eidgenossen von hohem und höchstem Rang dekoriert worden sind, in nicht gerade einwandfreier Weise erledigt worden sind. Die gegenwärtige Fassung des Verfassungsartikels hat tatsächlich zugelassen, daß man durch irgend einen Kniff den Orden und die Auszeichnung, aber auch das Amt hat behalten können. Diese unbefriedigende Erledigung solcher Fälle hat tatsächlich im Volke eine gewisse Verstimmung hervorgerufen. Diese Verstimmung hat dann den Nährboden gegeben für die Initiative, die zweifellos, und ich glaube, daß wir darin ziemlich übereinstimmen, über das erträgliche Maß hinausgeht. Keiner wollte, daß diese Sanktion, die in der Initiative enthalten ist, in der Praxis wirklich durchgeführt wird. Nachdem nun der Bundesrat einen Vermittlungsvorschlag ausgearbeitet hat, der Klarheit bringt in bezug auf diejenigen Personen, die unter das Ordensverbot fallen sollen, und der auch die möglichen Sanktionen für jene enthält, die dem Ordensverbot zuwiderhandeln, können wir von unserer Fraktion aus diesem Vermittlungsvorschlag zustimmen, umso mehr, als nachher das Initiativkomitee sich verpflichtet, auf die Initiative zu verzichten. Wir können das auch umso eher tun, als sich unsere Kollegen romanischer Zunge bereit erklärt haben, ebenfalls zum Gegenprojekt zu stimmen, obwohl ihnen das zweifellos schwer gefallen ist. Ich kann das auch begreifen, denn so einen kleinen Anflug von Deutschfreundlichkeit hat das Initiativbegehren; da kommt man nicht darum herum, auch wenn man so objektiv als möglich urteilen will.

Wenn wir durch die Annahme des Gegenprojektes zu einer annehmbaren Lösung kommen, ohne daß dadurch Leidenschaften aufgepeitscht und sprachliche Gegensätze verschärft werden, wollen wir uns alle darüber freuen. Denn ich glaube, daß wir an den Auseinandersetzungen der Kriegszeit genug haben und ganz sicher Gescheiteres zu tun haben, als solche Gegensätze wieder heraufzubeschwören. Wir stimmen deshalb den Vorschlägen der Kommission zu.

Was den Antrag des Herrn de Muralt anbetrifft, glaube ich, wir könnten hier stundenlang Haare spalten und über die Kompetenzen und diese Dinge

diskutieren, aber es käme nichts dabei heraus, und letzten Endes bliebe nichts übrig als ein gewisses Gefühl des Unbefriedigtseins und ein klein bißchen Heiterkeit. Und wenn nach ein paar Jahren der Geschichtsschreiber des Nationalrates diese Debatte noch einmal durchsehen wollte und darüber schreiben müßte, so würde er vielleicht das Kapitel mit einer kleinen Ueberschrift versehen: «Tant de bruit pour une omelette.»

von Blarer: Erlauben Sie mir noch einige Bemerkungen zu den Referaten. Art. 11 und 12 der Bundesverfassung haben den nämlichen Entstehungsgrund. Durch das Verbot der Militärkapitulationen sollte verhindert werden, daß Schweizerbürger als Angehörige der Schweizer Regimenter in fremden Diensten der Reaktion dienstbar sind. Durch das Ordensverbot trachtete man danach, die vielfach dekorierten Angehörigen dieser Regimenter vom Staatsdienste fernzuhalten. Die Militärkapitulationen bieten heute nur mehr historisches Interesse. Der Heeresdienst in fremden Regimentern des Auslandes vermochte den Kapitulationen nichts Gleichwertiges zur Seite zu stellen. Mit dem Aufhören der Kapitulationen ist die Zahl der Ordensträger immer mehr zurückgegangen. In den 80 Jahren des Bestandes des Ordensverbotes hat dieses Verbot nicht besonders zur Uebertretung gereizt, und besonders schwere Fälle der Uebertretung sind uns nicht bekannt geworden.

Warum trotzdem die Initiative? Sie ist der Meinung entsprungen, der während und nach dem Krieg einsetzende Regen fremder Orden sei unseren republikanischen Sitten zuwider, ferner, durch die Nichtbeachtung des Ordensverbotes hätten sich politische Persönlichkeiten ihrer Unabhängigkeit begeben und dadurch in entscheidenden Momenten die Interessen des Vaterlandes kompromittiert. Ist diese Meinung begründet? Kann überhaupt bewiesen werden, daß dekorierte Schweizer in der Vergangenheit die Interessen des Staates, dessen Dekoration sie tragen, denjenigen unseres Vaterlandes vorgezogen hätten? Ist überhaupt die Zahl der Dekorierten bekannt? Ferner deren Stellung und Bedeutung im öffentlichen Leben? Bildet etwa ihre Zahl irgendwelche Gefahr? Von dem allem weiß man nichts. Man ist deshalb nicht in der Lage, aus den gegenwärtigen Verhältnissen auf die Zukunft zu schließen. Es ist doch von Interesse, daß gerade diejenigen Eidgenossen, denen man heute eine etwas allzu große Bereitwilligkeit in der Annahme fremder Orden glaubt zuschreiben zu müssen, in jüngster Zeit in einer Angelegenheit Stellung bezogen haben, wie sie dem Staate, der am meisten dekoriert, nicht gerade angenehm sein konnte. Daraus wäre der Schluß berechtigt, daß unser politisches Leben durch die Ordensverleihung in keiner Weise Schaden genommen hat.

Schon eingangs habe ich darauf hingewiesen, daß das Ordensverbot eine praktische Bedeutung nicht hat und daß es ein taugliches Mittel zur Einflußnahme auf unser politisches Leben nicht ist. Bevor wir die Frage endgültig beantworten, erlauben Sie mir noch ein paar Erwägungen.

Unser Land ist klein, klein sein Volk. Im Jahre 1851 betrug die Zahl der Ausländer 2,9% der Gesamtbevölkerung. Die Ausländerzahl ist bis 1910 auf 14,7% gestiegen. Von 1850 bis 1910 hat unsere

Gesamtbevölkerung um 56% zugenommen, die Fremden um 69%. In Genf zählen die Ausländer 42, in Zürich 33,3 in Basel 37,6 und in Lugano sogar 50% des Einwohnerbestandes. Von unsern 4 Millionen Einwohnern sind eine halbe Million Ausländer. Die Fremden beeinflussen nicht nur unsere Wirtschaft, sondern auch unser kulturelles Leben. Ganze Berufsstände sind in ihren Händen. Eine gewisse Presse, viele Bühnen, gewisse Professuren unserer Hochschulen, werden vom Auslande direkt besetzt und beeinflusst.

Von unserer Einwohnerschaft ist ein starker Prozentsatz Ausländer. Aber noch mehr. Jedes Jahr ergießt sich ein Strom von Fremden in unser Land. Kein Mittel bleibt unversucht, um diesem Fremdenstrom neue Zuflüsse zuzuführen. Bei diesen Bemühungen sind nicht nur private Kreise am Werk, sondern auch die staatlichen Unternehmungen. Diese fremden Gäste befruchten nicht nur unsere Handelsbilanz, sondern beeinflussen auch die öffentliche Meinung, und zwar die öffentliche Meinung derjenigen Kreise, in denen sie sich bewegen. Diese Fremden haben es immer verstanden, ihr Urteil über Personen und Verhältnisse, ihre Zu- und Abneigung auf ihre Umgebung zu übertragen.

Vom Agrarstaat sind wir zum Industriestaat geworden. Unsere landwirtschaftliche Bevölkerung weist bald kaum mehr einen Fünftel des Gesamtbestandes unserer Einwohnerschaft auf. Unsere Industrie ist fast ganz auf den Export eingestellt. Hohe Produktionskosten, Zölle, Frachten, teure Rohstoffe, zwingen unsere Produzenten zur Auswanderung. An dieser Auswanderung sind die bedeutendsten Industriezweige unseres Landes beteiligt. Die Maschinenindustrie die Schuhindustrie, die Seidenband- und die Seidenstoffindustrie, die chemische Industrie, wie mein Vorredner ausgeführt hat, die Schokoladeindustrie, und andere mehr. Welcher Schaden kann aus dieser Situation unserem Wirtschaftsleben erwachsen!

Denken wir an unsere Bankzentralen Basel, Zürich, Genf, die mit ihren Finanzierungsgesellschaften nicht nur unser wirtschaftliches Leben beherrschen, sondern auch im Ausland ganz bedeutende Interessen zu wahren haben. Wir wissen, daß diese Finanzleute viel, sehr viel vermögen. Ob es ihnen aber immer gelingt, bei dem öfteren Widerstreit der Interessen unserer Wirtschaft gegenüber denjenigen des Auslandes den Vorzug zu geben, ist doch mehr als fraglich.

Die Schweiz ist das Refugium des ausländischen Kapitals und der ausländischen Kapitalisten geworden. Die Niederlassung der internationalen Zahlungsbank ist eigentlich die Besiegelung dieser Tatsache. Eine Unzahl von ausländischen Unternehmern haben die Schweiz zum Ort ihrer Niederlassung gewählt. Wieviele schweizerische Interessen haben diese Ausländer nicht auf sich gezogen, angefangen vom Ausländer bis zum Advokaten, der von diesen Ausländern als Tarnkappe gegenüber dem Fiskus in Anspruch genommen wird!

Neben all diesen Faktoren spielen Strömungen mehr geistiger Art. Wir bilden uns ein, die verschiedensten Kulturen Europas in schönster Harmonie in unserem Vaterlande vereinigt zu haben. Wie oft haben wir nicht in der Vergangenheit wahrnehmen müssen, daß diese Kulturen doch zum guten Teil ihr

Leben vom Ausland erhalten, und zwar ganz einfach deshalb, weil diese Kulturen im Auslande ihre Zentren besitzen.

Aber nicht nur auf dem Gebiet der Rassenpolitik, der Wirtschaft, der Kultur, leben wir im Zeitalter der Internationalisierung, sondern auch auf dem Gebiet der Politik. Wir beobachten, wie die sozialdemokratischen Parteien der Welt sich jeweilen zu einer Internationale vereinigen, um ihren internationalen Gruppen neue Impulse und Richtlinien zu geben. Vor nicht gar langer Zeit las man von den Bemühungen zur Schaffung einer Internationale der radikalen Parteien zur Bekämpfung der Reaktion.

Sie sehen, in der Wirtschaft, in der Politik, in der Kultur, bemüht sich das Ausland, auf uns Einfluß zu nehmen. Wer kann diesen Einfluß in Abrede stellen? Die Mittel dieser Einflußnahme sind so verschieden und so zahlreich, angefangen vom Idealisten, der einer angeblich überlegenen Kultur nachtaumelt, bis zum Realisten, der nur mehr auf den Bakschisch einer fetten Tantième reagiert (Heiterkeit).

Unter all diesen Mitteln ist die Einflußnahme durch die Ordensverleihung zur vollen Bedeutungslosigkeit herabgesunken. Auf die Ordensverleihung reagiert etwa der Wissenschaftler, der Philanthrop, mit einem Wort, der Idealist. Unter den Mitteln, deren sich eine ausländische Regierung bedient, um sich der Sympathie eines ausländischen Bürgers zu versichern, bedeutet die landläufige Ordensverleihung die Scheidemünze. Das Ordensverbot hatte nie besonders praktische Bedeutung. Wir hätten es deshalb sehr wohl beim bisherigen Zustand können bewenden lassen, ohne daß deshalb das Vaterland irgendwie in Gefahr gekommen wäre.

Trotzdem erfordert die Initiative sorgfältige Behandlung. Sie ist aus dem Mißtrauen geboren, dem sich auch einige Sorge um das Wohl des Vaterlandes zugestellt hat. Eine rücksichtslose Behandlung dieser Angelegenheit wäre wohl geeignet, die Faktoren, die der Initiative gerufen haben, zu stärken, statt die Initianten aufzuklären und zu beruhigen. Aber nicht nur die Rücksicht auf die Initianten, sondern noch viel mehr die Rücksicht auf unsere welschen Miteidgenossen erheischt eine kluge Behandlung dieser Angelegenheit, um ja keine Empfindlichkeiten zu wecken. Sehen wir also zu, was sich aus der Initiative machen läßt.

So, wie sie lautet, ist sie unannehmbar. Es besteht keine Notwendigkeit, das Ordensverbot auf alle Schweizer auszudehnen und dann wieder eine Ausnahme zugunsten der Auslandschweizer zu machen. Es besteht ferner keine Notwendigkeit, für Verächter dieser Verfassungsnorm den Verlust der politischen Rechte zu postulieren.

Um den berechtigten Kern der Sache zu verwirklichen, mußte ihr ein Gegenvorschlag gegenübergestellt werden. Wir bekennen uns in der Fraktion zum Vorschlag des Bundesrates: In der Ausdehnung des Kreises der Betroffenen auf die Mitglieder der kantonalen gesetzgebenden und Regierungsbehörden kann ein Einbruch in die Rechtssphäre der Kantone nicht erblickt werden. Die in Aussicht genommenen Sanktionen erscheinen als genügend, um dem Ordensverbot bessere Nachachtung zu sichern. Die Lösung des Bundesrates bietet den Vorteil, daß sie vielleicht auch die Initianten befriedigt und zum Rück-

zug ihrer Initiative veranlaßt. Ein solcher Verzicht würde das Abstimmungsverfahren wesentlich vereinfachen.

Als Katholiken sind wir uns durchaus klar darüber, daß Ordensverleihungen seitens des Heiligen Stuhls, soweit sie Ausfluß seiner Souveränität sind, unter die Sanktion des amendierten Verfassungsartikels fallen; eben so klar aber auch sind wir uns darüber, daß Titelverleihungen, soweit sie ein Ausfluß eines Kirchenreglementes sind, nicht davon betroffen werden.

Ich habe die Ehre, Ihnen namens der katholisch-konservativen Fraktion des Nationalrates zu beantragen, es sei dem Antrag des Bundesrates zuzustimmen.

Bundesrat Häberlin: Ich will Sie gar nicht lange aufhalten, Ich glaube, das sei nicht nötig, nachdem die beiden Herren Referenten in musterhafter, konziser Weise die Vorlage begutachtet haben, in etwas verschiedenen Nuancen: von der einen Seite etwas mehr den Initianten gerecht werdend, von der andern Seite mehr der ablehnenden Richtung, in beiden Fällen aber außerordentlich objektiv und mit dem höchst begrüßenswerten Resultat, daß man sich auf einer Linie gefunden hat, die wohl hüben und drüben annehmbar ist und uns und der ganzen Eidgenossenschaft eine vermeidbare Auseinandersetzung erspart. Ich danke an dieser Stelle allen denen, die zu einer solchen Einigung und befriedigenden Lösung ihre Arbeit und Mühe beigetragen haben, auch im Namen des einstimmigen Bundesrates, der sich von Anfang an Mühe gegeben hat, Ihnen eine Lösung vorzuschlagen, die diesen Erfolg haben sollte. Herr Vallotton hat zwar gesagt, der Bundesrat sei in seiner Botschaft etwas diplomatisch gewesen; ich weiß das nicht recht — wenn man für gewöhnlich sagt, daß die Sprache der Diplomaten da sei, um die Gedanken zu verbergen, so kann man die der Botschaft sicherlich nicht diplomatisch nennen: Sie haben wohl selten eine Botschaft erhalten, in der man Ihnen offener und klarer gesagt hätte, wie man sich die Sache vorstelle, warum man die Sache so mache, und wo man auch um die kritischen Punkte nicht wie die Katze um den heißen Brei herumgegangen ist. Man hat es vielleicht in anständiger Weise gesagt — dann danke ich für das Kompliment; aber wir haben durchaus nichts verhüllen wollen.

Jetzt sind wir aber zu einem Moment gekommen, der entscheidend sein wird. Ich möchte auf Details gar nicht mehr eintreten, sondern nur zwei Punkte berühren. Einmal den zukünftigen Gang der Dinge, wenn Sie dem Vorschlag der einstimmigen Kommission — denn das ist er — zustimmen. Wie die Stellung der Initianten gegenwärtig ist, darüber muß hier vollständige Klarheit geschaffen werden. In der letzten Sitzung, die die Initianten abgehalten haben — das war vor ziemlich vielen Wochen — gab es noch keinen Vorschlag der nationalrätlichen Kommission, und damals haben die Initianten beschlossen, an ihrem Volksbegehren festzuhalten. Erst nach der Sitzung der Kommission in Lugano haben die Bestrebungen eingesetzt, um auf dem Boden des bundesrätlichen Vorschlags, der ein Entgegenkommen nach beiden Richtungen bedeutet, die endgültige Lösung zu finden. Der Vorsitzende des Komitees hat mir

zwar noch vor zwei Tagen berichtet, er sei zur Vermeidung von Mißverständnissen genötigt, festzustellen, er persönlich sei keineswegs einverstanden mit einer Lösung, die nicht alle Inlandschweizer begreifen, und auch das Komitee habe keinen abweichenden Beschluß gefaßt. Ich mußte ihm darauf antworten, daß mir das sehr wohl bekannt sei, daß mir aber ebenso wohl aus Kreisen des Initiativkomitees bekannt sei, daß die Mehrheit des Komitees gewillt sei, den Einigungsvorschlag anzunehmen — vielleicht eine Zweidrittelmehrheit, ich kann das nicht näher präzisieren. Wir dürfen die bestimmte Hoffnung haben, daß dem so ist, denn die Leute, auf die ich mich stütze, sind zuverlässig, es sind welche darunter, die früher Ihre Kollegen waren. Wie wäre nun der Gang der Dinge? Der erste Schritt ist der, den der Nationalrat tun wird. Er würde dieses Entgegenkommen diesen Aufmarsch von beiden Seiten her in die Praxis umsetzen: er würde den Initianten dadurch entgegenkommen, daß man den Kreis der bisher Betroffenen erweitert auf die Kantonsregierungen und die Mitglieder der andern kantonalen Behörden; umgekehrt würde er der romanischen Schweiz entgegenkommen — wie das verlangt und in der Diskussion auch festgestellt worden ist — selbstverständlich vor allem in dem sehr wichtigen Punkt, daß die Ausdehnung auf alle Schweizer und die unsinnige Sanktion, die vorgesehen war, gestrichen wären. Das wäre der erste Schritt.

Wir wollten und konnten den Initianten nicht zumuten, daß sie vor einem solchen Beschluß des Nationalrates die bindende Erklärung abgeben sollten: Wir verzichten auf die Initiative. Das wäre ein bisschen zu viel verlangt gewesen, weil sie nachher ja im Volke die Initiative nicht mehr aufnehmen und verteidigen könnten. Es ist ja nicht ausgeschlossen, daß trotz der Einigung beider Räte der Gegenvorschlag des Bundesrates im Volke draußen bekämpft wird, sodaß die Initianten mit dem Rückzug ihrer Initiative immerhin etwas von ihrer taktischen Position preisgeben müssen. Und darum dürfen wir ihnen auch dankbar sein, wenn sie uns entgegenkommen, ebenso wie den Gegnern aus der welschen Schweiz. Der nächste Schritt wäre dann, daß man dem Vorsitzenden des Komitees Mitteilung macht, daß die Situation nunmehr so ist, wie sie in der Vorlage der Bundesversammlung vorgesehen ist und anfragt, ob das Komitee geneigt sei, für den Fall der Zustimmung des Ständerates zum Nationalrat seine Initiative zurückzuziehen, wozu es ja Vollmacht hat, und dem Gegenvorschlag zuzustimmen. Der Ständerat wird zu sagen haben, ob er bei der Lösung, die er getroffen hat, wonach die kantonalen Behörden nicht im Verbot inbegriffen wären, bleiben will — er hat den Entscheid seinerzeit, ich glaube, mit 23 gegen 14 Stimmen, gefaßt — oder ob er dem Nationalrat zustimmt. Stimmt er zu, dann ist die Initiative dahingefallen, und es gibt nur noch eine Abstimmung über den Vorschlag der Bundesversammlung. Wenn er aber die Zustimmung verweigerte, dann wären die Initianten auch frei, dann müßte vielleicht noch über einen weitem Vorschlag abgestimmt werden, und wir hätten eine sehr unerquickliche Lage. Ich glaube, dieser Situation wird sich der Ständerat nicht verschließen. Wir hoffen also, durch die Zustimmung des Ständerates eine befriedigende Lösung zu erhalten.

Wie stellen Sie sich nun zu dem einzigen noch eingebrachten Antrag des Herrn de Muralt und Mitunterzeichner? Er ist nicht von großer praktischer Bedeutung. Die Aenderung, die er Ihnen vorschlägt, besteht darin, daß nicht nur die von den Uebergangsbestimmungen erfaßten bisherigen Dekorierten bloß dazu verpflichtet würden, ihre Dekoration nicht mehr zu tragen, sondern daß diese Variante auch für die Eidgenossen gelten sollte, die vom Zustandekommen des neuen Verfassungsartikels ab eine neue Dekoration erhalten. Herr de Muralt hat gesagt: was dem einen recht ist, ist dem andern billig. Ich glaube aber nicht, daß man die Fälle ohne weiteres auf die gleiche Stufe stellen kann. Der Bundesrat versteht es durchaus, daß Herren, die unter der bisherigen Verfassungsbestimmung eine Dekoration erhalten haben und sie in guten Treuen annehmen durften, und die nachher in die Räte gewählt oder eidgenössische Beamte geworden sind, nicht zugemutet werden soll, die Dekoration zurückzuschicken. Wir haben ihnen das Tor geöffnet, daß sie, wenn sie wieder gewählt werden — was wir ihnen allen ja wünschen — sich einfach zu verpflichten haben, das Bändlein vom Rockkragen wegzunehmen und in die Tasche zu stecken. In einer etwas andern Situation würden sich doch diejenigen befinden, die unter dem neuen Artikel eine Dekoration angenommen haben werden. Die sind nun avertiert, sie wissen, was die Bundesverfassung sagt, und darum dürfen wir ihnen zumuten, daß wenn sie sich entschlossen haben, eine Dekoration anzunehmen, und später trotz dieser Ordensannahme eine Wahl als Abgeordneter oder eidgenössischer Beamter annehmen, sie dann die Konsequenzen aus der Verfassung ziehen und der fremden Regierung erklären: Mein Land ruft mich, und mein eigenes Land geht mir vor; ich bin durch die Verfassung gezwungen, zu erklären, daß ich den Orden nicht weiter behalten kann. Natürlich, wenn die fremde Regierung nur erklärt hat: « Du bist zum Mitglied des Ordens ernannt worden », wenn sie aber keinen Orden in specie, einen Stern oder ein Band geschickt hat, tritt an Stelle der Rückgabe die einfache Erklärung an die Fremdgierung: « Ich muß auf die Zugehörigkeit zu diesem Orden verzichten ». Ich bin durchaus mit der Kommission einig: Man kann nicht zurückgeben, was man nicht erhalten hat, und die Sache ist wirklich nicht so gemeint, daß man den Orden dem Messinggeschäft zurückschicken muß, das ihn geliefert hat, sondern nur der Regierung, von der man ihn wirklich erhalten hat. Dabei sollten wir uns finden können, auch Herr de Muralt. Denn das müssen wir uns doch fragen: welche Bedeutung soll diese Bestimmung der Rückgabe haben? Sie hat den Sinn, daß dieses Band zwischen fremder Regierung und dem eidgenössischen Würdenträger oder Beamten in dem Moment, wo das Beamtenverhältnis zur Tatsache wird, oder wo die eidgenössische Ehrung in Kraft tritt, gelöst werde. Das soll klar zum Ausdruck kommen, nicht bloß durch die cachierte Handlung des Versorgens des Ordens in der Tasche oder Schublade, sondern durch die ausdrückliche Erklärung.

Es ist freilich behauptet worden, das sei inélégant und discourtois. Das bestreite ich entschieden. Es ist nicht discourtois und nicht inélégant, wenn unsere Verfassung von uns verlangt, daß wir einen fremden Orden zurückgeben, und wir das der fremden Regierung erklären. Das ist weder eine Beleidigung noch

unelegant — ganz gewiß unangenehm, das will ich zugeben. Aber einer fremden Regierung, die uns erklären würde: Wir betrachten das als eine unfreundliche Handlung, der würden wir erklären: Was fällt Ihnen ein, sich in unsere Verfassung einzumischen? Das täte jede fremde Regierung an unserer Stelle auch. Stellen Sie sich vor, wir erklärten einer englischen Regierung, nachdem wir einem ihrer Staatsangehörigen einen Orden verliehen hätten — wenn wir das überhaupt könnten — und sie verbietet diesem die Annahme, dieses Verbot sei eine Unfreundlichkeit gegen uns: Die Antwort wäre unzweifelhaft, das gehe uns überhaupt nichts an. Wir würden also genau das Gleiche sagen. Wir verpflichten mit dem Verbot niemanden zu etwas, was er nicht verantworten kann. Jede fremde Regierung wird es verstehen, wenn eine solche Erklärung kommt. Die Sachlage zwingt einfach einen jeden, schon dann, wenn ihm ein Orden übertragen werden soll, sich genau zu überlegen, ob er ihn annehmen kann. Jetzt weiß ein jeder, daß er sich in diesem Falle zu fragen hat: Werde ich vielleicht nicht doch später einmal Kantonsrat oder eidgenössischer Beamter oder gar Nationalrat oder Bundesrat werden? und dann die Konsequenz ziehen: Ich will in diesem Falle nicht. Das ist die Bedeutung unserer Redaktion. Darin liegt nichts groteskes.

Die Fassung, die die Kommission Ihnen vorschlägt, ist bereits vom Ständerat angenommen worden. Diese Frage hat ja mit der Ausdehnung auf die kantonalen Behörden gar nichts zu tun. Sie ist vom Ständerat ebenfalls separat geprüft und dort von keiner Seite beanstandet worden. Wollen wir eine neue Differenz schaffen? Wollen wir den Initianten eine neue Fassung vorschlagen, die den Ausgangspunkt zum Ausweichen geben könnte? Bei denjenigen, die die Initiative lanciert haben, geht auch nicht alles ohne Schlucken. Auch für das Zurückziehen braucht es eine gewisse Courage; wir müssen es erleichtern und nicht erschweren dadurch, daß wir im letzten Momente kleine Differenzen hineinbringen.

Aus diesen Gründen empfehle ich Ihnen, den Antrag des Herrn de Muralt und der Mitunterzeichner abzulehnen.

Was die Ausdehnung auf die Kantone anbelangt, so hat man Ihnen ein bißchen das Gruseln beibringen wollen, es werde vielleicht gar noch der Bundesrat hineinregieren bei den Inkompatibilitätsbestimmungen. Davon wird wohl kaum die Rede sein. Im Kanton wird die Validitätsbehörde dazu sehen, ob die Voraussetzungen der Wahl verletzt worden sind, diejenige Behörde, die über die Wahl der Kantonsräte, der Mitglieder des Großen Rates zu entscheiden hat. Bei den Regierungsräten wird das genau gleiche der Fall sein. Sie werden auch jetzt nicht vom Bunde aus kontrolliert. Wir haben kein Bedürfnis, uns hinein zu mischen. Sie dürfen überzeugt sein, daß wir volles Vertrauen in die Kantone setzen, daß die Kantone selbst zum Rechten sehen.

Ich ersuche Sie, dem Vorschlag der Kommission in allen Teilen beizustimmen, nachdem Sie auf die Vorlage werden eingetreten sein.

Abstimmung. — *Voté.*

Für den Antrag de Muralt
Dagegen

Minderheit
Mehrheit

Gesamtabstimmung. — *Vote sur l'ensemble.*
Für Annahme des Beschlußentwurfes Mehrheit

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

2564. Volksabstimmung vom 6. April 1930 (Revision der Art. 31 und 32 bis der Bundesverfassung. Alkoholwesen). Erhaltung.

Votation populaire du 6 avril 1930 (Revision des art. 31 et 32 bis de la Constitution. Régime des alcools). Résultat.

Botschaft und Beschlußentwurf vom 6. Mai 1930 (Bundesblatt I, 381). — Message et projet d'arrêté du 6 mai 1930 (Feuille fédérale I, 385).

Beschluß des Ständerats vom 6. Juni 1930.
Décision du Conseil des Etats du 6 juin 1930.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Beschluß des Ständerates.

Proposition de la commission.

Adhérer à la décision du Conseil des Etats.

Angenommen. — *Adopté.*

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

2578. Nationalbankgesetz. Ergänzung.
Banque nationale. Addition à la loi.

Botschaft und Beschlußentwurf vom 6. Juni 1930 (Bundesblatt I, 701). — Message et projet d'arrêté du 6 juin 1930 (Feuille fédérale I, 705).

Beschluß des Ständerats vom 18. Juni 1930.
Décision du Conseil des Etats du 18 juin 1930.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Beschluß des Ständerates.

Proposition de la commission.

Adhérer à la décision du Conseil des Etats.

Angenommen. — *Adopté.*

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

2345. Berufsbildung. Bundesgesetz.
Formation professionnelle. Loi.

(Siehe Seite 287 hievor. — Voir page 287 ci-devant.)
Vorlage der Redaktionskommission vom 20. Juni 1930.
Projet de la commission de rédaction du 20 juin 1930.

Schlußabstimmung. — Vote final.

Für Annahme des Gesetzentwurfes 70 Stimmen
(Einstimmigkeit.)

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

2031. Pfandbrief. Bundesgesetz.
Lettre de gage. Loi.

(Siehe Seite 525 hiervor — Voir page 525 ci-devant.)
Vorlage der Redaktionskommission vom 18. Juni 1930.
Projet de la commission de rédaction du 18 juin 1930.
Beschluß des Ständerats vom 25. Juni 1930.
Décision du Conseil des Etats du 25 juin 1930.

Schlussabstimmung. — Vote final.

Für Annahme des Gesetzentwurfes 70 Stimmen
(Einstimmigkeit.)

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

2387. Lebensversicherungsgesellschaften.
Sicherstellung von Versicherungsansprüchen.
Bundesgesetz.

Assurances sur la vie. Garantie des obligations. Loi.

(Siehe Seite 527 hiervor. — Voir page 527 ci-devant.)
Vorlage der Redaktionskommission vom 23. Juni 1930.
Projet de la commission de rédaction du 23 juin 1930.

Beschluß des Ständerats vom 25. Juni 1930.
Décision du Conseil des Etats du 25 juin 1930.

Schlußabstimmung. — Vote final.

Für Annahme des Gesetzentwurfes 72 Stimmen
(Einstimmigkeit.)

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Révision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1930
Année	
Anno	
Band	II
Volume	
Volume	
Session	Sommersession
Session	Session d'été
Sessione	Sessione estiva
Rat	Nationalrat
Conseil	Conseil national
Consiglio	Consiglio nazionale
Sitzung	17
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	2486
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	25.06.1930
Date	
Data	
Seite	556-571
Page	
Pagina	
Ref. No	20 030 798

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.

Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.

Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.

parlamentare anche nel nostro paese, ma certamente non si osa pretendere di instaurare nel nostro paese quei regimi di forza che deliziano altri. I suoi fautori si accontentano di gettare il discredito sul parlamentarismo, ed hanno l'aria di dire: « Dal Parlamento non ci si deve attendere del bene, cerchiamo d'impedire che faccia troppo male. » Quale meraviglia se il pubblico influenzato da simili insinuazioni finisce col dirsi: « L'unico modo di rendere innocuo un tale Parlamento sta nel cominciare a ridurre il numero dei membri. »

Disgraziatamente è una suggestione che ha avuto qualche influenza dapprima sul Consiglio federale e poi sulle commissioni dimodochè tutti sono arrivati alla persuasione che qualche cosa occorre fare; ma in qual modo? Qui appunto sono incominciati i contrasti.

Si è avuta la proposta Klöti della quale si è detto del bene e del male; non farò nè l'una nè l'altra cosa, perchè ho poche probabilità di successo.

Ma guardiamo alle altre due proposte. Una consisterebbe nello stabilire un quorum di 22,000; francamente mi ricorda la profezia: parturient montes et nascetur mus.

L'altra vorrebbe ridurre il Parlamento in porzioni maggiori, ma con questo ragionamento dedotto dal messaggio stesso del Consiglio federale; colla base di 23,000 ritorniamo a 177 deputati, numero pressochè eguale a quello del Parlamento di 20 anni fa; così abbiamo almeno un ventennio prima di raggiungere nuovamente i 200.

Ma di fronte a questa situazione non è meglio domandarci sinceramente se il numero di 200 deputati all'incirca è poi quel tal numero da far sorgere la paura che la nostra assemblea si trasformi in un'assemblea plettorica? E sarà forse l'eventualità di una Camera di 206 (del resto assai ipotetica) che ci deve spingere a votare quasi d'urgenza una mezza misura quale è quella dei 22,000, che ci riconduca senza una vera ragione allo stato del 1902?

Si sono voluti stabilire dei confronti coi grandi stati che raggiungono i 40, 50 milioni di abitanti e che sono stati costretti a stabilire altre basi perchè diversamente il Parlamento sarebbe divenuto un comizio più che un'assemblea deliberante. Noi non ci troviamo in simile circostanza. Noi dobbiamo volgere uno sguardo attorno e constatare che abbiamo sì un Parlamento relativamente numeroso, ma che in nessun paese d'Europa esiste la necessità di rappresentare così differenti razze, costumi, aspirazioni ed interessi. La storia del nostro paese, che è riuscito a raggiungere un alto grado di unità morale, è la continua ricerca di un equilibrio fra i diversi inevitabili contrasti, di quell'equilibrio dal quale solo può nascere la fiducia. Ma questa fiducia non nasce che dalla certezza che le diverse aspirazioni ed i diversi interessi possano sempre essere validamente difesi in un Parlamento ove il lavoro legislativo ha assunto un'importanza non più paragonabile in nessun modo a quella di 15 o 20 anni or sono. Ed è in simili circostanze che noi vogliamo azzardarci ad una riforma che è una falciida, che nessuna ragione urgente impone, di cui il popolo svizzero è così poco preoccupato che raramente si decide a ridurre le sue numerose rappresentanze nei Gran Consigli cantonali?

E dovremo noi spaventarci se il Consiglio nazionale, la massima autorità legislativa, tende ad aumentare il

numero dei suoi membri, quando si pensi che esso è ancora ben lungi dal raggiungere quello di diversi Gran Consigli le cui attribuzioni legislative tendono a diminuire mentre si accrescono quelle della Confederazione?

I difetti delle grandi assemblee noi li conosciamo, ma per il momento non abbiamo ragione di temerli. Quello che pavento è invece un Consiglio nazionale così ridotto da non essere più la rappresentanza genuina di tutta la coscienza del popolo svizzero; quel Consiglio nazionale perderebbe allora l'autorità che fortunatamente finora ha saputo conservare.

Hier wird die Beratung abgebrochen.
(Ici le débat est interrompu.)

Vormittagssitzung vom 3. Oktober 1930. Séance du matin du 3 octobre 1930.

Vorsitz: — Présidence: M. Graber.

2486. Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volks- begehren.

Interdiction des décorations. Revision de l'art. 12 de la Constitution.
Rapport sur l'initiative populaire.

(Siehe Seite 556 hiavor. — Voir page 556 ci-devant.)
Beschluss des Ständerats vom 1. Oktober 1930.
Décision du Conseil des Etats du 1^{er} octobre 1930.

Differenzen. — Divergences

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Beschluß des Ständerates.

Proposition de la commission.

Adhérer à la décision du Conseil des Etats.

Berichterstattung. — Rapports généraux.

Guntli, Berichterstatter: Zum Volksbegehren betreffend das Ordensverbot haben die beiden Räte, wie Sie sich erinnern, beschlossen, im Sinne des bünderrätlichen Antrages einen Gegenentwurf aufzustellen und dem Volk zu unterbreiten. Der Ständerat hatte die Priorität. Durch Schlußnahme unseres Rates vom 25. Juni laufenden Jahres wurde gegenüber der ständerätlichen Vorlage vom 11. März 1930 eine Differenz geschaffen. Diese Differenz bestand darin, daß das Ordensverbot gemäß Art. 2, Abs. 3, unserer Vorlage über den Kreis der Mitglieder der Bundesbehörden und der eidgenössischen Funktionäre hinaus auf die Mitglieder der kantonalen Regierungen und der kantonalen gesetzgebenden Behörden ausgedehnt werden solle. Infolge dieser Differenz ging das Geschäft an den Ständerat zurück, und dieser hat in

seiner Sitzung vom 1. Oktober abhin sich unserm Beschluß angeschlossen, womit diese Differenz ihre Erledigung gefunden hat.

Unsere Schlußnahme vom 25. Juni sah eine Uebergangsbestimmung vor, derzufolge Bundesbehörde-Mitglieder und eidgenössische Funktionäre, die vor Inkrafttreten des vorliegenden Beschlusses erlaubterweise einen Orden oder Titel erhalten haben, wieder wählbar sein sollen, wenn sie für die kommende Amtsdauer auf das Tragen der Titel und Orden ausdrücklich verzichten. In dieser Fassung unseres Rates waren die Mitglieder der kantonalen Regierungen und kantonalen gesetzgebenden Behörden nicht erwähnt. Der Ständerat hat hierin eine Lücke erblickt und sie ausgefüllt in dem Sinne, daß bestimmt wurde, die Mitglieder der kantonalen Regierungen und gesetzgebenden Behörden seien in dieser Uebergangsbestimmung gleich zu behandeln wie die Mitglieder eidgenössischer Behörden und die eidgenössischen Funktionäre.

Das hat in folgender Weise im ständerätlichen Beschluß Aufnahme gefunden — ich lese es vor, weil es, wie ich hörte, infolge Saumseligkeit der Druckerei nicht möglich war, Ihnen den deutschen Text auszu- teilen: « Wer vor dem Inkrafttreten des abgeänderten Art. 12 erlaubterweise einen Orden oder Titel erhalten hatte, darf als Mitglied der Bundesbehörde, eidgenössischer Zivil- oder Militärbeamter, eidgenössischer Repräsentant oder Kommissär, Mitglied einer kantonalen Regierung oder gesetzgebenden Behörde eines Kantons gewählt oder ernannt werden, wenn er sich verpflichtet, für seine Amtsdauer auf das Tragen der Titel oder Orden zu verzichten. Die Zuwiderhandlung gegen diese Verpflichtung zieht den Verlust des Amtes nach sich. »

Ihre Kommission hat gestern zu diesem Beschluß des Ständerates Stellung genommen und einstimmig gefunden, daß diese vom Ständerat verfügte Ergänzung gerechtfertigt sei. Schon die Initiative hat den Grundsatz der Nichtrückwirkung der neuen Verfassungsbestimmung aufgestellt. Nachdem das Verbot durch unsere Schlußnahme vom Juni d. J. auf die erwähnten kantonalen Kategorien ausgedehnt worden ist, ist es recht und billig, daß das Prinzip der Nichtrückwirkung auch für diese kantonalen Beamten, Regierungsmitglieder, Mitglieder der kantonalen gesetzgebenden Behörden, expressis verbis ausgesprochen werde. Die Kommission beantragt Ihnen daher einstimmig Zustimmung zum Ständerat, womit alsdann völlige Uebereinstimmung zwischen den beiden Räten hergestellt sein wird.

Sie gestatten mir noch eine kurze ergänzende Bemerkung. In der Junisession war die Rede davon, daß wenn die Ausdehnung des Verbotes auf die erwähnten zwei Kategorien, kantonale Regierungsmitglieder und Mitglieder kantonalen gesetzgebender Behörden erfolge, mit einem Rückzug der Initiative zu rechnen sei. Diese Erklärung wurde im Schoß unserer Kommission vom Chef des eidgenössischen Justizdepartementes abgegeben und auch im Plenum unseres Rates von ihm bestätigt. Ich habe nun zu konstatieren, daß bis jetzt ein formeller Rückzug der Initiative nicht erfolgt ist. Allein so, wie die Dinge liegen, muß und darf angenommen werden, daß wenn die Vorlage im Sinne der Beschlüsse, wie sie nun übereinstimmend vom Nationalrat und Ständerat gefaßt worden sind, von den Räten verabschiedet ist,

alsdann mit dem formellen Rückzug der Initiative gerechnet werden darf. Dies wurde uns auch gestern vom Chef des Justizdepartementes neuerdings bestätigt.

Ich empfehle Ihnen im Sinne des Antrages der Kommission Zustimmung zum Ständeratsbeschluß.

M. Vallotton, rapporteur: Le 25 juin 1930, nous avons eu l'honneur de vous proposer de rejeter l'initiative parce qu'inutile, inopportune, maladroite et blessante. Vous avez bien voulu agréer alors notre proposition.

Vous aviez encore à choisir entre le dernier projet du Conseil fédéral et celui du Conseil des Etats. La différence la plus importante entre ces deux projets était l'extension de l'interdiction aux Conseillers d'Etat et aux députés cantonaux, extension admise par le Conseil fédéral, rejetée par le Conseil des Etats. Vous avez donné la préférence au texte du Conseil fédéral, estimant avec votre commission que c'était la meilleure manière de faire sombrer une initiative déplorable, partant, d'éviter des discussions très pénibles entre Confédérés.

Le Conseil des Etats, dans sa séance du 1^{er} octobre 1930, s'est rallié à notre décision, avec les mêmes réserves, avec les mêmes répugnances fédéralistes, et pour les mêmes raisons de prudence que les nôtres.

Une seule divergence subsiste, dans la disposition transitoire. Le texte adopté par vous le 25 juin 1930 prévoit que les « personnages fédéraux » qui avaient accepté, de manière licite, sous l'ancien régime, une décoration ou un titre ne seraient rééligibles que s'ils s'engageaient à renoncer, pour la durée du nouveau mandat, à porter le titre ou la décoration.

Le Conseil des Etats, dans sa séance d'hier, a amélioré cette disposition transitoire, en l'étendant à tous ceux qui avaient reçu un titre ou une décoration avant l'entrée en vigueur de l'art. 12 révisé.

Cette disposition transitoire, telle qu'elle émane du Conseil des Etats, met ainsi sur le même pied tous les décorés et supprime la différence entre ceux qui ont déjà exercé des fonctions et qui viennent en réélection, et ceux qui, décorés sous l'ancien régime, seraient candidats à l'avenir. Elle prévoit enfin une sanction pour les contrevenants: la perte des fonctions ou du mandat.

Unanime, la commission vous propose d'adhérer à cette décision du Conseil des Etats et de mettre ainsi un point final à cette malheureuse aventure.

Elle ne veut pas douter, en terminant, que le comité de l'initiative tiendra les engagements qu'il a pris envers M. le Conseiller fédéral Häberlin et retirera son malencontreux projet.

Angenommen. — *Adopté.*

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Révision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1930
Année	
Anno	
Band	III
Volume	
Volume	
Session	Herbstsession
Session	Session d'automne
Sessione	Sessione autunnale
Rat	Nationalrat
Conseil	Conseil national
Consiglio	Consiglio nazionale
Sitzung	12
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	2486
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	03.10.1930
Date	
Data	
Seite	752-753
Page	
Pagina	
Ref. No	20 030 857

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.

Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.

Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.

Akteneinsicht eine ganze oder teilweise sein könne. Die Herren Weisflog und de Muralt opponieren dieser Fassung. Die Kommission kommt auch da entgegen und schlägt vor, zu sagen: « Dem Rekurrenten oder seinem Vertreter ist Einsicht in die Akten zu gestatten, soweit nicht Rücksichten auf die öffentliche Ordnung und Sicherheit entgegenstehen. » Die Kommission, diese ehrenwerte Gewerkschaft der Polizeidirektoren, von der Herr Scherer gesprochen hat, hat also weitestgehendes Entgegenkommen in allen umstrittenen Fragen gezeigt. Wir hoffen, daß die andere, annähernd ebenso ehrenwerte Gewerkschaft der Advokaten uns zustimmen und daß alle bisherigen Opponenten das Gesetz im Sinne unserer Vorschläge annehmen werde.

Angenommen. — *Adopté.*

Gesamtabstimmung. — Vote sur l'ensemble
Für Annahme des Gesetzentwurfes Mehrheit

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

2409. Handelsreisende. Bundesgesetz.
Voyageurs de commerce. Loi.

Siehe Seite 637 hiervor. — Voir page 637 ci-devant.

Beschluß des Ständerates vom 3. Oktober 1930.

Décision du Conseil des Etats du 3 octobre 1930.

Vorlage der Redaktionskommission vom 30. September 1930.
Projet de la commission de rédaction du 30 septembre 1930.

Schlussabstimmung. — Vote final.
Für Annahme des Gesetzentwurfes 69 Stimmen
Dagegen 16 Stimmen

An den Ständerat.
(Au Conseil de Etats.)

2486. Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Revision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

(Siehe Seite 752 hiervor — Voir page 752 ci-devant)

Beschluß des Ständerates vom 1. Oktober 1930.

Décision du Conseil des Etats du 1^{er} octobre 1930.

Vorlage der Redaktionskommission vom 3. Oktober 1930.
Projet de la commission de rédaction du 3 octobre 1930.

Schlussabstimmung. — Vote final.
Für Annahme des Beschlußentwurfes 67 Stimmen
Einstimmigkeit

An den Ständerat.
(Au Conseil des Etats.)

Schluss des stenographischen Bulletins der Herbst-Session.
Fin du Bulletin sténographique de la session d'automne.

Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Révision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1930
Année	
Anno	
Band	III
Volume	
Volume	
Session	Herbstsession
Session	Session d'automne
Sessione	Sessione autunnale
Rat	Nationalrat
Conseil	Conseil national
Consiglio	Consiglio nazionale
Sitzung	13
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	2486
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	04.10.1930
Date	
Data	
Seite	760-760
Page	
Pagina	
Ref. No	20 030 862

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.

Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.

Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.

Durch die neue Fassung des Art. 23 soll der ständige Charakter des Gerichtshofes stärker betont werden. Der Bundesrat mißt deshalb dieser Neuerung besondere Tragweite bei.

Während der bisherige Art. 23 einen sehr unbestimmten Wortlaut hatte, ist er nun durch die neue Fassung bedeutend verschärft worden. Sie finden diesen Artikel auf Seite 35.

Die Kammer für beschleunigtes Verfahren soll nach Art. 29 in Zukunft aus fünf, statt aus nur drei Mitgliedern bestehen. Das soll erleichtern, daß dem Erfordernis der «nationalen Richter» besser entsprochen werden kann.

Art. 32 ordnet die Besoldungsfrage neu. Diese Frage habe ich schon im Bericht über die 10. Völkerbundsversammlung behandelt.

Auch der Sprachenfrage ist im Statut, das wir besprechen, ein besonderer Artikel gewidmet. Nach dem jetzigen Art. 39 gelten das Französische und Englische als amtliche Sprachen. Andere Sprachen kann der Gerichtshof als zulässig erklären, wenn beide Parteien das Ansuchen stellen. Entsprechend dem Fortschritt des Gedankens der Völkerversöhnung soll es in Zukunft genügen, wenn eine Partei den Gebrauch einer andern Sprache verlangt — gewiß ein sehr erfreuliches Entgegenkommen insbesondere dem großen deutschen Sprachstamm gegenüber!

Durch die Praxis des Völkerbundes, seines Rates und des Gerichtshofes sind als Instrumente der Friedenspolitik bekanntlich in den letzten Jahren die Gutachten von Bedeutung geworden, welche zu bestrittenen Fragen vom Gerichtshof im Haag angebeht werden können und häufig auch beansprucht und erlassen werden, die sogenannten avis consultatifs. Das bisherige Statut enthielt hierüber aber noch keine ausdrückliche Bestimmung. Unter der neuen Ordnung sind diesem Institute drei besondere Artikel gewidmet, und zwar in einem eigenen IV. Abschnitt. Das Wesentliche an dieser neuen Fassung ist, daß in der Hauptsache das gleiche Verfahren für die Einholung und die Abgabe der Gutachten gilt, wie es für das gerichtliche Verfahren vorgesehen ist.

Eine andere Frage wäre ja die, darüber konnte natürlich im Statut nichts bestimmt werden, ob jeweils solche Gutachten von der Völkerbundsversammlung nur auf einstimmigen Beschluß oder auch auf Mehrheitsbeschluß hin eingeholt werden könnten. Diese Frage ist nicht gelöst worden. Sie scheint noch nicht völlig spruchreif zu sein, da ja bekanntlich in der Völkerbundsversammlung gegenüber den Anregungen, die unsere schweizerische Delegation vor zwei Jahren gemacht hat, sehr energische Bedenken geäußert worden sind.

Ich bin damit am Schlusse angelangt und möchte Ihnen Eintreten auf den vorgelegten Bundesbeschluß, den Sie auf Seite 20 finden, empfehlen und Annahme in globo. Beifügen will ich nur noch, daß nach Art. 2 des Bundesbeschlusses auch die Unterstellung des Beschlusses unter das Referendum im Sinne des Art. 89, Abs. 2, der Bundesverfassung, vorgesehen ist. Dieses Abkommen, das Statut des Internationalen Ständigen Gerichtshofes, ist ein Appendix zum Völkerbundsvertrag, und wie dieser, so muß eventuell auch eine Aenderung dieses Anhangs vom schweizerischen Standpunkt aus dem

Referendum unterstellt werden. Es ist das im Bundesbeschluß auch vorgesehen.

Angenommen. — *Adopté.*

Gesamtabstimmung. — *Vote sur l'ensemble.*

Für Annahme des Beschluß-
entwurfes

Einstimmigkeit

An den Nationalrat.
(Au Conseil national.)

Nachmittagssitzung vom 11. März 1930.

Séance de relevée du 11 mars 1930.

Vorsitz: — *Présidence: Hr. Meßmer.*

2486. Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Revision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

Bericht des Bundesrats vom 30. August 1929 (Bundesblatt II, 735). — Rapport du Conseil fédéral du 30 août 1929 (Feuille fédérale II, 783).

Antrag der Kommission.

Eintreten.

Proposition de la commission.

Passer à la discussion des articles.

Berichterstattung. — *Rapport général.*

M. Weck, rapporteur: M. le Président, Messieurs et chers collègues. L'initiative populaire que par une désignation restreinte on a appelée «l'initiative des décorations» n'est certes pas du nombre des grands problèmes qui retiennent actuellement l'attention générale de la Suisse; d'autres questions plus importantes incontestablement sont à l'ordre du jour parmi lesquelles nous relèverons à titre d'exemple la revision du régime de l'alcool soumise au peuple le 6 avril prochain, ainsi que la nouvelle imposition du tabac, destinées toutes deux à permettre la réalisation des assurances sociales.

Et cependant nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'à l'heure venue, c'est-à-dire à la veille de la votation populaire, la dite initiative pourrait bien susciter des polémiques et des luttes assez véhémentes entre les différentes parties et les différents milieux de la Confédération. Aussi tenons-nous, tout en restant brefs, à vous exposer le point de vue de votre commission, sans rien omettre et en débutant par quelques considérations historiques.

Si l'art. 12 de la Constitution, dont l'initiative demande la revision, concerne spécialement l'interdiction pour certains Suisses d'accepter les honneurs et les avantages conférés par les Etats étrangers, il a historiquement la même source que l'art. 11 qui le précède et qui défend de conclure des capitulations militaires.

L'art. 11 et l'art. 12 sont en quelque sorte des frères jumeaux, nés de l'hostilité qui s'était manifestée à la fois contre le service étranger et contre ceux qui, par suite de ces services, avaient obtenu des pensions, des titres ou des décorations.

Ce n'est pas à la veille de 1848 seulement qu'éclata le mouvement contre le service étranger. Il s'était dessiné bien plus tôt, dès après Grandson, Morat, Nancy, Marignan, pour aller s'accroissant jusqu'au lendemain des guerres de Napoléon. On disait que l'enrôlement faisait de la Suisse une sorte de vassale des autres pays; on considérait aussi qu'il n'était point convenable de voir des citoyens suisses appelés à combattre les uns contre les autres dans des camps opposés.

La suppression des capitulations militaires fut adoptée sans peine dans la constitution de 1848; mais, en fait, elle ne fut pas réalisée du premier coup. Il fallut les dispositions du Code pénal militaire de 1851, du Code pénal fédéral de 1853, de la loi fédérale de 1859 sur le recrutement pour arriver peu à peu à la disparition effective du service étranger. En même temps que la campagne contre les capitulations militaires, s'était développée celle contre les avantages matériels ou les distinctions honorifiques décernées par l'étranger.

Comme le relève M. Hilty, les deux choses étaient liées, car l'enrôlement au service des autres Etats était encouragé par la perspective des bénéfices qu'il pouvait procurer. Longtemps l'attrait de l'argent parut jouer un rôle plus grand que le goût des honneurs, et ce n'était pas seulement des personnes privées, des citoyens, mais encore des Etats confédérés, comme tels, qui touchaient certaines pensions ou certaines rentes annuelles.

L'octroi de titres ou de décorations se répandit cependant de plus en plus, jusqu'à ce qu'un mouvement contraire se dessinât après la révolution. L'Helvétique traduisit ce mouvement en prévoyant l'interdiction de la transmission héréditaire des honneurs. Mais, après l'Acte de médiation, ceux-ci se multiplièrent à nouveau. Une réaction se fit sentir à partir de 1830. Des dispositions furent alors inscrites dans certaines constitutions cantonales. Une interdiction figura dans le projet de Constitution fédérale de 1833; elle finit par être admise par la Constitution de 1848. Celle-ci ne contenait toutefois que les trois premiers alinéas de l'art. 12 actuel, c'est-à-dire qu'elle ne visait que les membres des autorités fédérales, les fonctionnaires civils et militaires de la Confédération et les représentants ou commissaires fédéraux. Aussi lorsque, peu après, le Général Dufour demanda à pouvoir accepter la grande croix de la Légion d'honneur, l'autorisation lui fut-elle accordée, non seulement parce qu'il s'agissait simplement d'un rang plus élevé dans un ordre déjà acquis, mais encore parce que les officiers de l'armée fédérale n'étaient pas considérés comme fonctionnaires militaires.

Ce cas particulier ne fut sans doute pas étranger à l'adjonction dans la Constitution de 1874 d'un quatrième et d'un cinquième alinéas de l'art. 12 visant tous les membres de l'armée fédérale, sans distinction. L'application de l'art. 12 n'a que rarement donné lieu à des interventions officielles. Il peut être intéressant cependant de signaler quelques-unes de celles-ci.

En 1890, le Conseil fédéral répondit au Gouvernement français qu'il y avait lieu de distinguer entre les Suisses participant à l'Exposition de Paris, les uns tombant et les autres ne tombant pas sous le coup de l'article, suivant leur situation plus ou moins officielle.

En 1888, notre ministre à Berlin fut autorisé à recevoir du souverain un présent à l'occasion de son départ. En 1893, des reproches furent faits par un conseiller national au directeur de la fabrique d'armes qui avait reçu une bague du tzar de Russie. En 1897, 3 officiers, envoyés comme observateurs dans la guerre gréco-turque, furent autorisés à recevoir du sultan une médaille, à condition de ne pas la porter. En 1902, M. Gustave Ador — ce cas est connu de tout le monde — renonçait à son mandat de conseiller national pour conserver la grande croix de la Légion d'honneur, que lui avait décernée le Gouvernement français en raison de sa qualité de Haut commissaire suisse à l'Exposition de Paris de 1900. 20 ans plus tard, l'Assemblée fédérale devait oublier cette incompatibilité pour appeler M. Gustave Ador à siéger au Conseil fédéral, où les circonstances faisaient de sa présence une nécessité politique.

En 1903, une enquête du Département militaire fédéral révéla que, depuis 1874, 25 officiers avaient reçu une ou plusieurs décorations. On n'exigea pas la restitution de celles-ci, mais on en interdit le port. Le Conseil fédéral attira de nouveau l'attention des membres de l'armée par une publication de 1910, à la suite de laquelle quelques sanctions; peu sévères d'ailleurs, furent prises. Dans d'autres cas, il fallut examiner le caractère de certaines décorations spéciales (Croix-Rouge, médailles pour services rendus, palmes académiques, etc.).

Les opinions divergèrent souvent. Comme on le voit par les considérations qui précèdent, l'art. 12 a été interprété de façon quelque peu diverse et l'autorité fédérale ne paraît pas avoir placé son application stricte au premier rang de ses soucis. Sans doute, cela était dû au fait que la question ne paraissait plus avoir la même importance qu'à l'époque du service étranger; sans doute aussi, n'a-t-on pas tardé à comprendre que l'égalité démocratique des citoyens, fort belle en théorie, restera toujours incomplètement réalisable dans la pratique et que, par ailleurs, l'indépendance des magistrats et des hauts fonctionnaires fédéraux n'était pas menacée par les influences étrangères, dans la mesure où cela avait pu être le cas autrefois.

En fait, on semble s'être attaché à l'observation des dispositions concernant les officiers plutôt qu'aux autres dispositions de l'art. 12.

Aurions-nous pu continuer à vivre heureux et sans danger et pourrions-nous continuer à vivre de la sorte avec le régime actuel? Nous le pensons et nous devons dire que le lancement de l'initiative a causé d'autant plus de surprises qu'il survenait à l'heure où les relations internationales sont dominées par

l'idée de la collaboration et de la bonne entente réciproques et à l'heure où l'érection de nouvelles républiques faisait disparaître l'octroi de certains honneurs en usage dans les monarchies.

Les 75,234 signataires de l'initiative ont-ils agi par souci d'équité démocratique ou ont-ils pensé que puisque certaines décorations n'existaient plus, le moment était venu d'interdire d'une façon absolue les autres?

Nous ne voulons pas nous prononcer sur le fond du sentiment des auteurs de l'initiative et de leurs co-signataires. Nous voulons simplement examiner avec objectivité l'initiative elle-même.

L'initiative étend à tous les Suisses l'interdiction d'accepter d'un Etat étranger des pensions ou traitements, des titres, des présents, des décorations ou insignes. Elle prévoit que la contravention à cette interdiction entraînera la perte des droits politiques. Elle réserve toutefois la permission du Conseil fédéral pour des Suisses ayant leur domicile permanent à l'étranger. Enfin, elle comporte une disposition transitoire excluant la rétroactivité et tenant compte des situations déjà acquises.

La première question qui se pose est celle de savoir si l'extension de l'interdiction à tous les Suisses se justifie en raison des dangers de l'influence étrangère. A cette question, votre commission répond négativement, d'entente avec le Conseil fédéral. Il peut exister des raisons de déclarer dans le sens de l'art. 12 actuel, l'exercice de hautes fonctions publiques ou la situation de membre de l'armée fédérale, incompatibles avec l'acceptation de pensions, de présents ou dignités des Etats étrangers.

Il peut exister aussi des raisons de faire tomber tout soupçon quant à l'indépendance politique de ceux qui sont investis de pouvoirs officiels les mettant en relation avec d'autres pays ou quant à l'indépendance, militaire de ceux qui doivent servir avant tout notre armée. Mais il nous paraît que de ce côté-là déjà, nous n'avons pas de grandes craintes à avoir, que nous pouvons rendre cette justice à nos magistrats comme à nos officiers et soldats qu'ils ne se sont pas laissés influencer et vraisemblablement ne se laisseront pas influencer par des distinctions étrangères. Nous le devons à notre excellente organisation constitutionnelle et à l'esprit de notre armée de milices. Nous le devons surtout à la conscience caractéristique du peuple suisse, qui ne se laisse pas acheter pour nuire à son pays en en servant un autre.

Les auteurs de l'initiative, nous en sommes persuadés, ne contestent pas cette honnêteté foncière de notre peuple et de ses dirigeants, mais ils craignent que certaines influences ne s'exercent sur d'autres encore que les personnalités politiques, administratives ou militaires, c'est-à-dire en particulier sur des citoyens fort répandus, tels que les journalistes, les publicistes, les membres des corps enseignants, les financiers, les présidents ou secrétaires des chambres de commerce, les avocats, médecins, artistes, etc. Et les auteurs de l'initiative, parce qu'ils ne peuvent trouver la ligne de démarcation qui permettrait de distinguer entre la catégorie de ceux que nous appellerons les influençables influents et la catégorie de ceux qui ne sont ni influençables, ni influents, les auteurs de l'initiative, dis-je, parce qu'ils ne peuvent trouver cette ligne de démarcation, ce critère, ont

jugé plus simple d'étendre l'interdiction à tous les Suisses en général. Votre commission croit que ce n'est pas la bonne formule. Nous persistons à penser qu'il n'y a pas de danger sérieux pour notre intégrité nationale et que nous pouvons faire confiance, malgré les titres et les décorations de l'étranger, à l'ensemble du peuple suisse. Nous ne verrions pas pour quels motifs des citoyens suisses, restés à l'écart de toute politique, mais ayant rendu des services à un Etat étranger sans nuire à leur propre pays — au contraire, en lui faisant honneur — seraient obligés de refuser le témoignage de reconnaissance de cet Etat étranger.

L'influence étrangère, d'ailleurs, peut s'exercer aujourd'hui d'une manière bien plus dangereuse par l'octroi d'avantages pécuniaires et financiers ou par l'appel de personnalités de notre pays dans des conseils d'administration étrangers. A défaut d'un petit ruban, le pays qui voudra s'assurer la sympathie d'un particulier aura toujours la possibilité de l'obtenir par d'autres cadeaux, qu'il ne serait pas possible de faire tomber sous le coup de l'article constitutionnel, fût-il même révisé.

Considérant dès lors, que, d'une part, il n'y a pas de danger pour notre intégrité nationale et que, d'autre part, si danger il pouvait y avoir, ce ne serait pas précisément celui que visent les auteurs de l'initiative, votre commission, d'accord avec le Conseil fédéral, se prononce dans sa majorité contre l'extension de l'interdiction à l'ensemble des citoyens, extension qui ne lui paraît pas répondre à un besoin et qui entraverait inutilement la liberté de citoyens ne revêtant aucune charge publique et n'exerçant aucune influence officielle.

Une minorité, cependant, suivant notre collègue M. Hauser, est favorable, comme nous le verrons tout à l'heure, à une solution applicable à tous les Suisses domiciliés en Suisse et aux fonctionnaires de la Confédération domiciliés à l'étranger, mais non pas à nos autres concitoyens établis en dehors du pays. La proposition de M. Hauser ne vise donc que les citoyens qui habitent la Suisse ou ceux qui, à l'étranger, exercent des fonctions officielles.

Ce qui achève de donner à l'initiative un caractère rébarbatif, pour ne pas dire plus, c'est qu'elle prévoit comme sanction la perte des droits politiques. Nous n'aurions pas besoin d'insister beaucoup pour nous convaincre qu'il est exagéré de vouloir assimiler à un criminel ou tout au moins à un délinquant de droit commun la personne qui aura cru pouvoir accepter d'un Etat étranger une décoration ou un autre privilège. S'il peut arriver que la personne en question doive l'honneur dont elle est l'objet à l'insistance qu'elle a mise à le demander par pure gloriole ou à la servilité qu'elle a manifestée à l'égard de l'étranger, il arrive, dans la règle, bien plus souvent, qu'elle doit cet honneur à d'éminents mérites personnels ou à une reconnaissance justifiée qu'elle s'est acquise par une activité intelligente et utile à la collectivité.

Faut-il donc mettre ces citoyens sur le même pied que les voleurs, les faussaires ou les incendiaires en les privant des droits politiques? Le simple bon sens donne la réponse à cette question. La sanction prévue par l'initiative est de toute manière injuste et exagérée.

Les auteurs de l'initiative, il faut le reconnaître, ont cherché un tempérament. Ils ont songé aux Suisses domiciliés à l'étranger qui ont une situation spéciale, qui sont davantage en rapport avec tel ou tel Etat étranger et pour lesquels il pourrait être particulièrement désagréable de refuser un honneur mérité. Les auteurs de l'initiative ont donc prévu que le Conseil fédéral pourrait déclarer l'interdiction non applicable à ceux de ces Suisses qui en feraient la demande formelle.

Votre commission est d'accord avec le Conseil fédéral pour dire que ce tempérament apporté à la sévérité excessive de l'initiative n'est pas heureux. Comment le Conseil fédéral appréciera-t-il les cas particuliers? Devra-t-il procéder à une enquête à l'étranger sur les mérites de l'intéressé, sur les circonstances dans lesquelles on a été amené à lui décerner un honneur ou une décoration? Le Conseil fédéral ne sera-t-il pas chaque fois exposé aux reproches d'arbitraire?

Il me semble inutile de m'étendre davantage sur ce point. Je crois que nous pouvons faire nôtres toutes les considérations émises dans le message du Conseil fédéral et qui indiquent les graves inconvénients qu'il y aurait pour le Conseil fédéral à devoir accorder ou refuser des autorisations à des Suisses qui n'habitent pas le pays.

L'initiative stipule qu'il n'est pas interdit d'accepter des pensions et des traitements payés par des Etats étrangers en vertu d'un contrat de travail ou d'engagement.

Cette disposition est acceptable en soi, mais elle ne suffit pas à corriger les défauts de l'initiative que je viens de signaler.

Je sais que dans certains milieux, on trouve qu'il y aurait lieu, si l'on établit un contre-projet, de reprendre cette disposition de l'initiative; on songe en particulier à des Suisses exerçant un rôle dans les tribunaux mixtes à l'étranger ou dans les tribunaux arbitraux, en Egypte, par exemple. On dit qu'il serait bon d'ajouter à l'art. 12 actuel cette disposition stipulant qu'il ne serait pas interdit d'accepter des pensions et des traitements à la suite d'un contrat de travail ou d'engagement. C'est une question que nous pourrions reprendre lorsque nous discuterons le projet en lui-même en abordant les alinéas. Mais votre commission, elle, avait trouvé que cette disposition était quelque peu superflue.

Il reste dans l'initiative une disposition transitoire qui tient compte des situations acquises. Cette disposition a sa justification. La commission en a retenu l'esprit, sinon la teneur exacte. J'y reviendrai dans un instant lorsque nous aborderons le contre-projet de la commission.

Pour les raisons que je viens d'exposer, j'ai l'honneur, au nom de la commission unanime, de vous proposer de recommander au peuple le rejet de l'initiative.

Abordons maintenant l'examen du contre-projet du Conseil fédéral. La commission estime, dans sa majorité, qu'à la rigueur un contre-projet ne serait pas nécessaire et que l'on pourrait parfaitement proposer au peuple le rejet pur et simple de l'initiative, par conséquent le maintien de l'art. 12 et le statu quo.

Il semble, en effet, comme je l'ai déjà souligné il y a un instant, que notre pays aurait pu sans in-

convénient continuer à vivre sous le régime qui nous régit depuis la Constitution de 1874. Cependant, nous croyons que pour tenir compte du point de vue de ceux qui pensent que l'art. 12 n'a pas été appliqué d'une façon suffisamment stricte et pour donner aussi une certaine satisfaction aux milieux partisans de l'initiative — il y en a — ou pour mieux dire aux adversaires des décorations, il y aurait lieu, factuellement parlant, politiquement parlant, d'établir un contre-projet améliorant la portée de l'art. 12.

L'adoption de l'initiative, à notre avis, serait une erreur, parce que l'initiative va beaucoup trop loin. Ne faut-il pas, pour éviter cette erreur, prévoir un contre-projet? La commission a été de cet avis, mais elle n'est pas d'accord avec le projet du Conseil fédéral tel qu'il a été élaboré.

Unanime pour rejeter le contre-projet du Conseil fédéral, la commission s'est divisée, comme je l'ai déjà dit, sur la question de savoir comment il convenait de le modifier. La majorité est d'avis qu'il faut reprendre l'art. 12 actuel en y apportant quelques adjonctions, mais en maintenant le principe d'après lequel l'interdiction ne doit atteindre que les citoyens revêtus d'un mandat public fédéral et les militaires (officiers, sous-officiers et soldats).

La minorité, par contre, accepte la proposition de M. Hauser, qui veut que l'interdiction atteigne tous les citoyens domiciliés en Suisse et tous les fonctionnaires et militaires domiciliés à l'étranger.

Je vais soutenir le point de vue de la majorité en abordant rapidement ce qui distingue le contre-projet de celle-ci du contre-projet du Conseil fédéral.

Tout d'abord, nous voudrions ne pas limiter le contre-projet à la modification des alinéas 1 et 2 de l'art. 12, mais reprendre l'ensemble de cet article avec des changements et l'adjonction d'une disposition transitoire. Je vois aujourd'hui que par des propositions présentées par M. le conseiller fédéral Häberlin, chef du Département de justice et police, nous pourrions sur ce point tomber d'accord. On ne parlerait plus simplement de la revision des al. 1 et 2 de l'art. 12, mais on reprendrait tous les alinéas en les modifiant et en prévoyant une disposition transitoire qui serait ajoutée aux autres. Nous croyons que ce système est le bon. Il semble, en effet, que la modification constitutionnelle serait de cette manière présentée au peuple sous une forme plus esthétique, si je puis m'exprimer ainsi, en même temps qu'avec des précisions suffisantes quant aux situations acquises dont il faut tenir compte.

En ce qui concerne les deux premiers alinéas, voici quelles sont les divergences:

Au premier alinéa, le Conseil fédéral, qui a voulu donner une certaine satisfaction aux auteurs de l'initiative, propose d'étendre l'interdiction aux membres des gouvernements et des assemblées législatives des cantons, tandis que la commission veut ne prévoir l'interdiction, comme jusqu'ici, que pour les magistrats et les fonctionnaires fédéraux et les membres de l'armée fédérale.

Il n'est certainement pas inadmissible que la Constitution fédérale contienne une disposition de ce genre visant les membres de l'autorité cantonale, puisque juridiquement parlant, elle domine les constitutions cantonales, mais nous ne pouvons pas comprendre l'insertion d'une telle disposition.

Les raisons qui peuvent justifier l'interdiction des décorations concernant les personnalités fédérales ne sauraient être invoquées de la même manière quant aux conseillers d'Etat ou députés des cantons, parce que ceux-ci sont en dehors des affaires d'ordre international et parce que ce qui a trait aux relations de la Suisse avec l'étranger échappe à leur activité, sauf en ce qui concerne quelques questions secondaires de voisinage ou de police de frontière.

Il y a par ailleurs quelque chose de contraire à nos principes, à notre mentalité fédéraliste, dans l'intervention de la Confédération en matière d'incompatibilités sur le terrain cantonal. N'est-ce pas aux cantons eux-mêmes que doit appartenir le droit de dire qui peut être investi d'un mandat dans leur gouvernement ou dans leur Grand Conseil, ou bien à quel moment l'exercice de ce mandat deviendra inconciliable avec l'acceptation de telle ou telle situation, de telle ou telle distinction? L'un ou l'autre des cantons ont du reste prévu certaines restrictions quant au droit d'un magistrat ou fonctionnaire d'accepter une distinction étrangère. Dans le canton de Neuchâtel, en particulier, ce fonctionnaire doit obtenir l'autorisation du Grand Conseil. Genève a également prévu une disposition dans sa Constitution. Nous en avons une dans la Constitution fribourgeoise.

Il est donc loisible à tous les cantons de faire de même, mais il ne serait ni heureux ni normal que la Confédération imposât aux cantons, à cet égard, une règle rigide et uniforme, car si, dans tel canton, certain petit ruban peut être vu d'un mauvais oeil, dans tel autre, on ne jugera pas celui qui porte cet insigne comme devant être exclu des autorités cantonales, quelles que soient ses capacités, quels que soient les avantages que le pays puisse retirer de son intervention dans le domaine public.

Par ailleurs, il paraît quelque peu anormal d'interdire, comme le fait le contre-projet du Conseil fédéral, à des magistrats cantonaux ce qui serait permis à leurs fonctionnaires, à leurs chefs de service ou aux autres employés subalternes.

Enfin, si l'on veut, avec chances de succès opposer à l'initiative un contre-projet, la prudence élémentaire semble exiger que l'on n'indispose pas les défenseurs et il y a encore les défenseurs de la souveraineté cantonale, auxquels certainement la disposition telle qu'elle est ténorisée dans le projet du Conseil fédéral n'agréera pas.

La commission veut donc s'en tenir à l'al. 1^{er} actuel de l'art. 12 qui vise les magistrats et les fonctionnaires fédéraux seulement, en y ajoutant que la contravention à l'interdiction entraîne la perte des fonctions fédérales exercées par l'intéressé.

Jusqu'ici, il n'y avait pas de conséquence, pas de sanction prévue; il est bon de préciser quelle sera cette sanction.

Je vois que M. le conseiller fédéral Häberlin, dans son dernier projet, est d'accord d'ajouter à l'al. 1^{er} cette sanction consistant à dire: « La contravention à l'interdiction entraîne la perte des fonctions. »

En ce qui concerne le 2^e alinéa, la commission se rallie au texte du Conseil fédéral, tout en faisant abstraction, par déduction logique de ce qui vient d'être dit, des membres des gouvernements et assemblées législatives des cantons. Cette disposition

dit que ceux qui sont déjà en possession de pensions de titres ou de décorations, ne peuvent être élus ou nommés magistrats ou fonctionnaires fédéraux si, avant leurs fonctions, ils n'ont renoncé expressément à jouir de leur pension ou à porter leurs titres ou s'ils n'ont rendu leur décoration.

Il y a ici une différence d'avec le texte actuel de l'al. 2 de l'art. 12, en ce sens que l'on exige une renonciation expresse à la jouissance des pensions ou des titres ou au port des décorations et, non seulement à une renonciation expresse au port des décorations, mais encore au renvoi de celles-ci à l'Etat qui les a décernées.

Dans l'art. 12 actuel, on allait moins loin; on se contentait d'une renonciation au port des décorations ou à la jouissance des titres ou pensions.

Notre collègue M. Naef propose ici un texte différent, d'après lequel ceux qui seront élus ou nommés ne pourront accepter cette élection ou cette nomination s'ils n'ont pas préalablement renoncé à la jouissance des honneurs ou au port des décorations ou encore renvoyé celles-ci.

M. Naef, qui tout à l'heure défendra sa proposition, voudrait au fond que la renonciation précède l'acceptation de la fonction, tandis que dans le projet de la commission, adopté par le Conseil fédéral, nous disons que la renonciation précède simplement l'occupation de la fonction.

La majorité de la commission a estimé que sur le fond, il n'y avait pas de très grandes divergences entre son projet et celui de M. Naef. Elle a maintenu, en majorité, sa rédaction.

Dans le contre-projet, nous reprenons ensuite les alinéas de l'art. 12 actuel, sauf qu'il ne contient plus l'al. 3, alinéa qui prévoyait que le Conseil fédéral pouvait autoriser les employés inférieurs à recevoir leurs pensions. Cette disposition n'a plus sa raison d'être aujourd'hui et je crois, somme toute, que jamais le Conseil fédéral n'a été appelé à donner son autorisation à des employés inférieurs, qui auraient reçu des pensions d'un Etat étranger.

D'accord avec le Conseil fédéral, nous vous proposons de laisser tomber cet al. 3 de l'article actuel.

Les quatrième et cinquième alinéas sont la reproduction du texte actuel, avec une légère modification rédactionnelle pour le quatrième alinéa.

Il s'agit de l'interdiction visant les officiers, sous-officiers et soldats de l'armée fédérale. Restait la question des situations acquises. La commission s'est inspirée de l'idée exprimée par les auteurs de l'initiative, suivant laquelle l'interdiction ne doit pas atteindre ceux qui, lors de l'entrée en vigueur du nouvel art. 12, seraient déjà magistrats ou fonctionnaires fédéraux. Il est indiqué en effet de prévoir pour eux la possibilité d'être réélus, non pas moyennant qu'ils renoncent définitivement à jouir de leurs avantages ou rendent leurs décorations, mais moyennant qu'ils s'engagent à ne pas porter leurs titres ou leurs décorations pendant le temps de leur nouveau mandat. Il serait choquant en particulier que quelqu'un, ayant accepté une décoration et étant devenu membre de l'autorité fédérale ou fonctionnaire, fut obligé de renvoyer sa décoration à l'Etat qui la lui avait décernée. Indépendamment du geste peu élégant et peu agréable auquel on astreindrait l'intéressé, il n'est pas douteux que cette application stricte serait de nature à provoquer

dans les autres Etats une impression peu favorable de la façon dont la Suisse comprend les règles de la politesse.

Les auteurs de l'initiative eux-mêmes s'en sont rendu compte et nous avons prévu, avec un texte un peu différent, une disposition transitoire se rapprochant de la leur et sauvegardant donc les situations acquises. Je vois aujourd'hui que M. le chef du Département de justice et police, dans son nouveau projet, admet notre disposition transitoire.

Ici, une seule réserve: C'est qu'il vise dans cette disposition transitoire les membres des gouvernements et assemblées législatives des cantons, alors que nous voulons en faire complète abstraction.

J'ai ainsi exposé les grandes lignes du projet de la commission. Au nom de celle-ci, je vous prie d'entrer en matière sur l'arrêté fédéral qui vous est proposé. Nous sommes obligés de voter cette entrée en matière, puisque, d'après la Constitution, nous sommes obligés de prévoir le prononcé du peuple sur l'initiative, qui a recueilli un nombre suffisant de signatures. Nous sommes obligés également de dire au peuple si nous lui recommandons d'adopter ou de rejeter cette initiative. Eh bien, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'exposer, votre commission unanime vous propose de dire au peuple de rejeter cette initiative.

En ce qui concerne le contre-projet, nous vous prions d'adopter le contre-projet de la commission, tel qu'il est présenté et de ne pas accepter celui du Conseil fédéral. Nous vous prions également, avec la majorité de la commission, de repousser les propositions de M. Hauser.

En ce qui concerne la procédure, je crois qu'il y aura lieu de voir tout d'abord si le Conseil accepte ou rejette l'initiative et la proposition de M. Hauser, et de discuter, alinéa par alinéa, le contre-projet du Conseil fédéral, en y opposant celui de la commission et l'amendement de M. Naef. Nous constatons que le Conseil fédéral, par l'intermédiaire de M. le chef du Département de justice et police, accepte le projet de la commission, sauf qu'il veut continuer à faire tomber sous le coup de l'interdiction les magistrats et les députés des cantons, ce que nous n'acceptons pas, en fédéralistes que nous sommes, les cantons devant être libres dans ce domaine.

Je ne veux pas insister pour le moment sur certaines questions de détail ou certaines questions d'application qui pourront être discutées lorsque nous aborderons les textes eux-mêmes. Pour le moment il s'agit, somme toute, de l'entrée en matière et je crois avoir tracé les grandes lignes du projet de la commission et la manière de voir de la majorité de celle-ci.

Hauser, Rapporteur de la Minderheit: Ich stelle zunächst fest, daß der in der gedruckten Vorlage nur mit meinem Namen versehene Minderheitsantrag von drei Mitgliedern der Kommission, nämlich von den Herren Meyer, Winzler und dem Sprechenden unterstützt wird. Ein weiteres Mitglied der Kommission, Herr Schneider, war bei der Beratung wegen Unpäßlichkeit abwesend.

Zur Sache selbst habe ich folgende Ausführungen zu machen. Die Entstehung der Initiative über das Ordensverbot ist vornehmlich zwei Ursachen zuzuschreiben. Die eine liegt in der unbestreitbaren

Tatsache, daß das in Art. 12 der Bundesverfassung für die Mitglieder der Bundesbehörden, die eidgenössischen Beamten und die Angehörigen des schweizerischen Heeres aufgestellte Ordensverbot in vielen Fällen mißachtet worden ist. Die zweite Ursache ist in der Erscheinung zu suchen, daß der Ehrgeiz viele Schweizer dazu getrieben hat, sich um erlaubte fremde Auszeichnungen zu bemühen. Dieser Hunger nach fremden Auszeichnungen hat in weiten Volkskreisen einen ungünstigen Eindruck gemacht. Mit der allgemeinen Tendenz der Initiative ist die Minderheit der Kommission einverstanden, nicht aber mit allen Bestimmungen, welche die Initianten aufgestellt haben. Insbesondere widerstrebt uns die von den Initianten in dem neu formulierten Art. 12 angenommene Strafsanktion, die die Uebertretung des Ordensverbots mit einem zeitlich unbeschränkten Verlust der bürgerlichen Ehrenrechte ahnden will. In die Bundesverfassung gehören keine Strafbestimmungen. Bei Annahme der Initiative wäre die erwähnte Strafsanktion ein in der Bundesverfassung einzig dastehender Fremdkörper. Ueberdies würde die Einstellung in den bürgerlichen Ehrenrechten mit ihren schweren Folgen eine über das Ziel hinauschießende Strafe für die Uebertretung des Ordensverbotes bilden. Im Strafrecht kommt die erwähnte Strafe als Nebenstrafe fast ausschließlich dann zur Anwendung, wenn der Täter sich eines Vergehens oder Verbrechens schuldig gemacht hat, bei dessen Begehung er eine gemeine Gesinnung bekundete. Die Strafe paßt daher zu den meisten Uebertretungen des Ordensverbotes nicht. Angesichts dieser Sachlage stellt die Minderheit der Kommission der Initiative und dem bestehenden Art. 12 der Bundesverfassung einen neuen Art. 12 gegenüber, dessen Wortlaut Sie in der Vorlage finden.

Zur Begründung des Vorschlages der Kommissionsminderheit führe ich folgendes aus. Unser Vorschlag enthält in kurzer klarer Fassung drei Grundsätze. Im ersten Absatz ist jedem in der Schweiz wohnenden Schweizerbürger verboten, von den Regierungen auswärtiger Staaten Pensionen, Titel oder Orden anzunehmen. Die Ausdehnung des Verbotes auf alle in der Schweiz wohnenden Schweizerbürger ist nicht nur notwendig, sondern auch gerecht. Sie entspricht dem vornehmsten Grundsatz der Bundesverfassung, der in den wenigen Worten zum Ausdruck kommt: Alle Schweizer sind vor dem Gesetze gleich. Das gänzliche Verbot der Annahme von ausländischen Orden ist auch das einzige Mittel, um die Gefahr des fremden Einflusses auf das öffentliche Leben der Schweiz zu bannen. Das gänzliche Verbot entspricht überdies den demokratischen Grundsätzen, welche die Richtschnur der schweizerischen Politik sein sollen.

Im zweiten Absatz des Vorschlages der Kommissionsminderheit ist das Verbot der Annahme von Orden auf die im Ausland wohnenden Vertreter und Beamten des Bundes sowie die dort wohnenden Angehörigen der schweizerischen Armee, nicht aber auf die übrigen im Ausland wohnenden Schweizerbürger ausgedehnt. Diese sind nämlich mit dem Lande ihres Wohnsitzes persönlich und geschäftlich eng verbunden; die Annahme einer Auszeichnung kann ihnen daher nicht verboten werden. Ein solches Verbot könnte übrigens nicht durchgeführt werden; zudem würde es die in Frage kommenden

Auslandsschweizer der alten Heimat völlig entfremden.

Im dritten Absatz des Vorschlages der Kommissionsminderheit soll das Tragen von Orden in der Schweiz jedem Schweizer, also auch den mit erlaubten Orden versehenen Auslandsschweizern verboten werden.

Der Schlußsatz des von der Kommissionsminderheit vorgeschlagenen Verfassungsartikels überläßt die Ausführung der erwähnten Grundsätze einem Bundesgesetz. Dieses soll neben den notwendigen Vollzugsbestimmungen die Strafbestimmungen gegen die Uebertretungen der Vorschriften des Verfassungsartikels enthalten. Ein solches Gesetz ist durchaus notwendig und verhindert, daß in die Verfassung Bestimmungen aufgenommen werden müssen, die nicht hineingehören. Als Strafe für die Uebertretung des Ordensartikels kommen in erster Linie in Betracht das Verbot der Bekleidung eines öffentlichen Amtes und eine Geldbuße; für schwerere Uebertretungen könnte eine kürzere Freiheitsstrafe in Betracht gezogen werden. In das Gesetz gehört auch die Vorschrift, daß die allgemeinen Bestimmungen des schweizerischen Strafrechtes zur Anwendung kommen sollen. Hier sind Verjährung und andere Fragen geregelt.

Ich verzichte auf weitere Ausführungen mit bezug auf das zu erlassende Gesetz, da darüber nicht heute, sondern in jenem Zeitpunkt zu reden ist, wo das Gesetz zur Behandlung vorliegt. Dagegen stelle und erörtere ich noch folgende Fragen.

Welches Ziel müssen wir in dieser Angelegenheit vor Augen halten? Die Antwort lautet: Wir müssen bestrebt sein, der Initiative einen Verfassungsartikel über das Ordensverbot gegenüberzustellen, von dem wir überzeugt sind, daß ihm die Mehrheit des Volkes und der Stände zustimmt, und der geeignet ist, die Initianten zu veranlassen, ihre Initiative fallen zu lassen. Sonst ist mit der Annahme der Initiative zu rechnen. Wie mir mitgeteilt wurde, ist auf sämtlichen Unterschriftenbogen die Bemerkung vorgedruckt, daß das für die Durchführung der Initiative bestellte Komitee diese zurückziehen könne, wenn die Bundesversammlung einen annehmbaren Gegenentwurf ausarbeite. Bei diesem Anlaß bemerke ich, daß ich dem erwähnten Aktionskomitee weder angehöre noch ihm nahestehe, daß ich die Initiative nicht unterschrieben und es direkt abgelehnt habe, einen Aufruf zugunsten der Initiative zu unterzeichnen. Meine Stellungnahme zu dieser Frage beruht daher auf einem rein objektiven Urteil. Dagegen ist mir mitgeteilt worden, daß bei Annahme des Minderheitsantrages mit größter Wahrscheinlichkeit mit einem Rückzug der Initiative zu rechnen sei.

Nach diesen Ausführungen habe ich mich noch mit den Anträgen der Kommissionsmehrheit und des Bundesrates auseinanderzusetzen. Der Vorschlag der Mehrheit der Kommission hat den Geltungsbereich des Art. 12 der Bundesverfassung in keiner Weise erweitert. Er kommt daher den Initianten im wichtigsten Punkt in keiner Weise entgegen. Ich halte es für ausgeschlossen, daß der von der Mehrheit der Kommission formulierte Art. 12 der Bundesverfassung in der Volksabstimmung angenommen wird. Der Hinweis darauf, daß die Kantone für ihre

Beamten besondere Gesetze erlassen könnten, wie er speziell in der Kommission erörtert wurde, erscheint mir durchaus unerheblich, denn in einer Frage, welche die Beziehungen zum Ausland berührt, darf nur ein einheitliches schweizerisches Recht maßgebend sein. Etwas weiter als der Antrag der Kommissionsmehrheit geht derjenige des Bundesrates, der das Ordensverbot auf die Mitglieder der kantonalen Regierungen und diejenigen der kantonalen gesetzgebenden Behörden, also die Kantonsräte ausdehnt. Wie wenig wirkungsvoll eine solche unbedeutende Ausdehnung des Ordensverbotes ist und wie wenig sie die Gefahr des fremden Einflusses auf das öffentliche Leben zu bannen vermag, zeigt eine Untersuchung über die berufliche Zugehörigkeit der in den letzten Jahren mit Orden dekorierten Personen. Aus einer in der «Zürcher Post» vor einigen Monaten erschienenen Zusammenstellung ergibt sich nämlich, daß von 100 in jüngster Zeit an Schweizerbürger verliehenen ausländischen Auszeichnungen gelangten: an Hochschullehrer und Lehrer anderer öffentlicher Unterrichtsanstalten 20, an Direktoren und Verwaltungsratsmitglieder von Banken, Industrieunternehmungen usw. 19, an Präsidenten und Sekretäre von Handelskammern, Verkehrsvereinen usw. 7, an Advokaten, Aerzte, Ingenieure, Kaufleute 21, an Redaktoren und Verleger 12, an Musiker und Schriftsteller 5, an Regierungsräte, Gemeindepräsidenten, Bezirksamtmänner, Staatskanzler usw. 7, an Personen, deren Beruf bei der Verleihung nicht erwähnt wurde, 9. Von diesen 100 Ordensinhabern gehören kaum 10 % einer kantonalen Regierung oder einem Großen Rate an. Der bundesrätliche Vorschlag bildet daher einen ungenügenden Kompromißversuch gegenüber der Initiative. Finanzmänner, Direktoren wirtschaftlicher Unternehmungen, Kaufleute, Schriftsteller und Journalisten können zugunsten des Auslandes einen viel größeren Einfluß ausüben als die meistens harmlosen Mitglieder der kantonalen Regierungen und Großen Räte. (Heiterkeit.) Eine Ausdehnung des Ordensverbotes auf alle in der Schweiz wohnenden Schweizerbürger ist und bleibt daher das einzig Richtige.

Zum Schluß komme ich noch auf die formelle Behandlung des Antrages der Kommissionsminderheit zu sprechen. Ich will und kann es dem Ständerat keineswegs zumuten, heute den Antrag der Kommissionsminderheit ohne vorherige Kommissionsberatung anzunehmen. Ich begnüge mich daher mit dem Antrag, die Vorlage an die Kommission zurückzuweisen, damit diese auf Grund des Antrages der Kommissionsminderheit die Frage einer nochmaligen Beratung unterzieht und dem Rat eine neue Vorlage unterbreitet. Die Kommission soll auch eine Uebergangsbestimmung aufstellen. Diese mangelt dem Vorschlag der Minderheit. Ich glaubte zuerst, sie sollte in das Gesetz aufgenommen werden. Vom verfassungsrechtlichen Standpunkt aus gehört aber die Uebergangsbestimmung zweifellos in den Verfassungsartikel. Eine Uebergangsbestimmung bildet auch eine Beruhigung für die Schweizer, welche im Besitze erlaubter Orden sind. Die Kommission wird sicherlich eine Uebergangsbestimmung finden, die den gegenwärtigen Besitzern von erlaubten Orden gerecht wird. Ein schroffes Vorgehen gegen diese halte ich nicht für notwendig.

Gestützt auf diese Ausführungen empfehle ich dem Rat meinen Ordnungsantrag zur Annahme.

Allgemeine Beratung. — Discussion générale.

M. Weck, rapporteur: Je me bornerai pour le moment à répondre à l'auteur de la motion d'ordre, M. Hauser, qui a laissé entendre que la commission n'avait pas examiné à fond sa proposition. Je dois déclarer ici formellement que M. Hauser a soumis sa proposition à la commission, telle qu'elle figure dans le texte placé sous nos yeux et que nous l'avons discuté.

La commission a tenu deux séances à Berne. Dans la première, elle a décidé, par 5 voix contre 3, d'écarter la proposition de M. Hauser, devenue proposition de la minorité de la commission. Dans la seconde séance de la commission, nous avons demandé aux huit membres de celle-ci qui y assistaient s'ils voulaient revenir sur leur première décision. La commission s'y est refusée, ne voyant pas pourquoi la proposition de M. Hauser serait remise en discussion, aucun élément nouveau n'ayant été apporté dans le débat.

Bundesrat Häberlin: Ich möchte mich in ähnlichem Sinne aussprechen wie der Herr Kommissionspräsident. Herr Hauser wollte mit seiner Bezeichnung « Ordnungsantrag » nur einen Akt der Bescheidenheit begehen und Sie veranlassen, über das Grundsätzliche in seinem Antrag heute zu entscheiden, seinen Antrag also grundsätzlich anzunehmen. Für den Fall, daß Sie ihm grundsätzlich zustimmen, erklärt er sich einverstanden, daß dieser dann zur Bereinigung an die Kommission zurückgewiesen werde. Ich glaube, so die Meinung des Herrn Hauser richtig zu interpretieren und bitte ihn, sich damit einverstanden zu erklären, daß die Anträge der Kommissionsmehrheit, sein Antrag, der neue Antrag des Bundesrates und ein Antrag des Herrn Ständerates Bertoni, der auf vollständige Ablehnung geht, zuerst materiell besprochen werden.

Hauser: Ich bin mit diesen Ausführungen einverstanden. Für meine Stellungnahme war folgendes begleitend: Die Vorlage der Kommissionsminderheit ist in der Kommission nicht detailliert behandelt worden. Aus diesem Grunde war ich der Ansicht, man könne dem Rate nicht zumuten, den Antrag der Minderheit der Kommission in Bausch und Bogen anzunehmen. Ich ziehe deshalb den Ordnungsantrag zurück und erkläre mich mit einer materiellen Behandlung meines Antrages einverstanden.

M. Bertoni: M. président et chers collègues, je parlerai cette fois en italien, contrairement à mon habitude et je veux vous en dire tout d'abord le motif en français. Le motif principal est que nous ne connaissons pas en Suisse italienne cette question des décorations. Le Gouvernement italien, l'ancien comme l'actuel, a été assez sage pour ne pas provoquer des ambitions dans notre pays, pour ne pas troubler les eaux dans lesquelles se meut notre nacelle politique. Aucun citoyen tessinois, que je sache, n'est décoré, à l'exception d'un anonyme.

Cette déclaration faite, je me permets d'aborder la question dans ma langue maternelle.

Io stimo che tutta questa grossa questione delle decorazioni straniere non sia in sé medesima altra cosa se non un residuo di guerra, un residuo di guerra messo in scena a contrattempo, in un momento in cui le nazioni belligeranti, l'opinione pubblica ed il sentimento popolare reclamano la pacificazione e il riavvicinamento fra i popoli. Io stimo inamissibile che i promotori di quest'iniziativa credano sul serio alla necessità e neppure all'utilità od all'opportunità dell'iniziativa che hanno messo in moto. Sie teme la penetrazione straniera nell'opinione pubblica svizzera, penetrazione che dovrebbe essere ottenuta da governi stranieri, governati, come si sa, da diplomatici professionali, col mezzo delle decorazioni, vale a dire di alcuni centimetri di nastrino o di una rosetta all'occhiello sinistro. Sarebbe ridicolo se non fosse grottesco. La penetrazione col sistema delle decorazioni poteva valere prima del 1848, come nel XV o XVI secolo, quando i capi politici di vari cantoni avevano servito come generali o come colonnelli negli eserciti stranieri e ricevevano dalle corti straniere delle pensioni. Non è questo il modo in cui la penetrazione politica ed economica oggi si possa fare. Temibili invece sono le partecipazioni con capitali nelle grandi industrie, nelle banche, nei giornali, nelle agenzie di pubblicità con le quali si può insidiare tutta la stampa di un paese. Di questa cosa però gli iniziatori sembra non si siano preoccupati. Ma accanto a questo mezzo materiale, economico e finanziario di penetrazione, altri ne esistono sul terreno delle penetrazioni spirituale e morale. Ma è possibile che i promotori dell'iniziativa non abbiano capito, non abbiano veduto, abbiano ignorato che al giorno d'oggi un titolo di un'università straniera può valere più di qualsiasi decorazione, è possibile che non abbiano capito che un dottorato honoris causa, l'aggregazione ad un'università, l'aggregazione all'Institut de France, per esempio, ha molto più valore della croce di cavaliere, molto più valore del titolo di « grand commandeur » di una qualsiasi legione straniera.

Per me la cosa è chiara. Il vero movente dell'iniziativa è una malattia del secolo, questa malattia del secolo si chiama razzismo. Il razzismo è un neologismo di cui conosciamo l'origine. Esso non si trova nei dizionari stampati prima della guerra, nei dizionari di nessuna lingua culturale europea. Il razzismo ha avuto, durante la guerra, l'effetto di uno di quegli alcaloidi che sono combattuti con le nuove legislazioni, in collaborazione con la Società delle Nazioni. Il razzismo è un alcaloide del genere dell'oppio e dell'hachich. Bisogna dire che se il nome è nuovo non è nuova l'idea. Noi gli effetti del nazionalismo razzistico li abbiamo conosciuti nei diversi secoli e la storia svizzera purtroppo ne ha subito le conseguenze. Quest'ultima volta la ventata di razzismo ci è venuta da una nazione nella quale i grandi dottori, i maestri dell'opinione pubblica hanno « monté la tête », hanno suggestionato il popolo, nel senso che dei tempi nuovi erano venuti e che c'era un popolo ch'era chiamato dalla volontà di Dio a dominare sugli altri popoli. Questo stato d'animo ha avuto la sua influenza sgraziatamente anche sul nostro paese e forse già al principio della guerra sarebbe stato bene che le autorità avessero provveduto. Ho qui davanti a me il testo di una

conferenza tenuta dal consigliere federale Häberlin, allora ancora consigliere nazionale, in cui metteva in avvertenza il popolo svizzero sulle cattive conseguenze che poteva avere lo spirito dei belligeranti sopra il nostro paese. Allora il parlamentare Häberlin aveva il santissimo coraggio di dire in lingua tedesca, a dei confederati di lingua tedesca, che si poteva appartenere alla stirpe che parla la lingua tedesca anche senza giustificare l'invasione del Belgio. Se un grido più alto fosse venuto allora, se una parola di avvertimento fosse discesa al popolo svizzero dal Consiglio federale, molto male sarebbe stato evitato alla nostra patria. Oggi sgraziatamente, ripeto, mentre le nazioni belligeranti si vengono pacificando, noi vediamo riprendere quello spirito infausto nel nostro paese e riprendere in circostanze tali in cui il Consiglio federale avrebbe potuto fare qualche cosa nel senso della mozione che sto per presentare. Ma non basta che sia il Consiglio federale che agisca. Sono tutti gli uomini colti che devono agire, sono gli uomini che rappresentano la coltura, gli uomini che rappresentano la responsabilità. Io deploro la loro carenza, in un movimento come quello scatenato e che oggi si discute, motivato da quelle povere ragioni di prudenza e di tattica a cui ha accennato il relatore della maggioranza. Essa costituisce un capitolo della « trahison des clerics ». Io capisco il razzismo, la logica del razzismo, da parte dei materialisti, da parte dei fanatici della teoria di Darwin. Certamente essi possono dire: « Le nazioni non potranno mai intendersi perchè discendono da scimmie di differenti speci. » Ma dei cristiani, ma degli umanisti, come possono ammettere sentimenti simili? Sentimenti simili sono stati spiegabili durante il periodo della guerra, fra i popoli belligeranti. Oh, durante la guerra tante cose sono state scritte che a leggerle oggi fanno piangere. Ricordo di aver letto, in non so quale rivista tedesca « essere giusto che la Germania punisse il Belgio e la Francia del Nord, perchè i franchi ed i normanni erano germani ed avevano tradito la razza germanica passando alla latinità ». Psicologia di guerra, signori! Ho letto delle altre pagine, le pagine raccolte ora in un libro stupendo di un illustre italiano, Guglielmo Ferrero. Ricordo quando nel 1919 si poteva dire a Parigi che tutta la razza tedesca doveva essere punita e condannata ai lavori forzati per tre o quattro generazioni perchè tutta la razza tedesca era responsabile se lo stato maggiore tedesco aveva decretato l'invasione del Belgio. Signori, è tempo di liberarci di queste miserie e di queste aberrazioni! Miseria ed aberrazione per me è precisamente questa nuova evocazione dell'art. 12 della Costituzione federale. Che cosa è l'art. 12, il relatore della commissione lo ha detto con molta ampiezza e competenza. In fondo è quello che noi crediamo un articolo obsoleto. Che dunque è successo? Abbiamo sentito « l'histoire du crime » raccontata dal relatore della minoranza. Ci è sembrato di sentire una pagina di Victor Hugo. In fondo a tutto questo che cosa c'è? C'è la figura del pastore che si è messo a gridare al lupo. Si è gridato al lupo. La Svizzera francese, s'è gridato, si lasciava penetrare delle influenze nefaste! Ciò che fa impressione è che questa iniziativa viene da quei medesimi ambienti che hanno combattuto anni or sono l'entrata della Svizzera nella Società

delle Nazioni e che non si peritarono allora di dire al popolo svizzero, nella piccola stampa dei giornali di villaggio, che il Consiglio federale tradiva la Svizzera e che il consigliere federale Motta era l'uomo dell'Intesa. Io credevo che le decorazioni arrivassero a 4 dozzine; oggi abbiamo sentito una cosa molto più grave: sono arrivate ad un centinaio. Non è però stato provato che una sola di esse sia stata conferita a una persona indegna o per motivo indegno. E per questo centinaio di decorazioni si trova che la Svizzera è in pericolo. Vi è vero, qualche console francese che agì con alquanto leggerezza e che ha ascoltato le sollecitazioni delle Associazioni francesi nella Svizzera le quali hanno creduto di far piacere e di procurare qualche soddisfazione a qualche loro amico confederato... Ma dove sono i casi gravi?

C'è stato il caso Ador. Un consigliere nazionale svizzero era stato nominato commissario generale della Svizzera all'Esposizione Universale di Parigi ed è stato insignito di una decorazione. È proprio il caso di parlare di codice penale come ha fatto il collega Hauser? Il sindaco di Locarno, non come Giovanni Battista Rusca, ma come sindaco, in quei giorni memorabili in cui davanti al popolo commosso ed all'Europa attonita Stresemann e Briand si sono stretti la mano, ha ricevuto una decorazione. Doveva rifiutare? Queste sarebbero cose da codice penale? In fondo queste sono onorificenze che sono usate in tutti i paesi e che contribuiscono anzi alle buone relazioni fra gli stessi. Aggiungiamo pure i 98 altri casi che possono essere dovuti ad una piccola ambizione, ad una piccola vanità, cosa naturale al genere umano. Ma credono forse gli autori dell'iniziativa, crede il relatore della minoranza, che non ci sia nessuna moglie di pangermanista, o nessuna vedova di generale tedesco, che per vanità si metta un cappellino « à la mode parisienne »? Il caso della decorazione non è più malvagio! I signori iniziati trovano questi casi così tragici che bisogna chiamare a raccolta il landsturm del corpo elettorale svizzero, suonando le campane a stormo? Che ci creda il 90 % dei firmatari dell'iniziativa voglio ammettere, ma che si voglia a noi, al Parlamento svizzero, far trangugiare di queste enormità è un po' troppo.

Se c'è qualche cosa di veramente grave in questa questione delle decorazioni, dico io, è ciò che ha detto il relatore della minoranza della commissione. È che il Consiglio federale ha avuto paura, è che la maggioranza della commissione ha avuto paura. La minoranza quella non ha paura, va avanti coraggiosamente sulle sue linee direttive. Si teme che la maggioranza del popolo svizzero voti l'iniziativa malgrado la sua assurdità. Ma, messa così, la cosa è ancora peggiore, perchè allora si ha la prova riconosciuta che l'opinione svizzera è intossicata ed è perciò che, contrariamente alla minoranza ed alla maggioranza della commissione, oso dire che bisogna reagire contro l'intossicazione.

Siamo sempre ad una storia che ci è nota. Siamo all'apologo dell'ulcera nello stomaco e del bitorzolo che sboccia sul naso. Gli empirici credono di curare l'ammalato applicando degli empiastri sul bitorzolo. Ma bisogna curare lo stomaco e l'ulcera, anche ricorrere ai ferri chirurgici se bisogna. Così è per il dogma nazionalista. Quel dogma nazionalista che ha falsato

il patriottismo. Noi concepiamo il patriottismo come lo concepiamo; il nazionalista dogmatico e materialista lo concepisce assolutamente come Caino ha dovuto concepire l'amore fraterno.

Ma poichè questo razzismo, questo falso nazionalismo non osa più dappertutto affermarsi sotto la sua vera luce, lo si va dissimulando sotto la maschera della lingua e non posso rinunciare a toccare ancora tale questione perchè tocca dappresso anche la questione del mio paese e del mio cantone. Ben conosciamo questi adornamenti linguistici culturali di cui il nazionalismo imperialista si riveste. Le conosciamo laggiù dove c'è una tendenza analoga, la tendenza dell'Adua; gli adulisti si guardano bene dal gridare «delenda Helvetia», si accontentano di questo: sotto la divisa dell'amore per la coltura italiana s'adoperano a svalutare tutto ciò che l'idea della patria svizzera può avere di contenuto morale. Questo è il metodo: e non è soltanto, come credo, quello seguito nel mio Cantone; è visibile anche altrove.

Potrei anche parlare di altra forma involontaria, inconscia direi, di un vero disfattismo nazionale. Quando leggo degli opuscoli come quello apparso poco tempo fa, di un ex preside di università svizzera, casco dalle nuvole. Vi trovo pressapoco l'affermazione che il bilinguismo è la morte delle nazioni. Il bilinguismo corrompe, il bilinguismo avvelena una razza, bisogna sopprimerlo. E quelli che ci vengono a dire questi «enfantillages» si credono amici della nazione francese, dimenticando che per tre secoli la grandezza della Francia in Europa è difesa da questo, che tutti i popoli d'Europa erano divenuti bilingui nel senso che avevano imparato il francese come loro seconda lingua. Senza di questo, se l'Italia non fosse stata cioè culturalmente bilingue, nel 1700 Napoleone vi avrebbe lasciato memoria di un brigante e non di un liberatore. Se la rivoluzione francese, se Napoleone, hanno lasciato tracce in Italia, in Spagna, in Germania, dappertutto, è perchè precisamente tutti in questi paesi avevano letto gli enciclopedisti od avevano letto Pascal. Ma appunto questa gente ci viene a dire: «Non bisogna che i giovani della Svizzera romanda imparino il tedesco perchè alterano la loro coscienza di veri francesi.» Così sembrano non vedere che per uno svizzero romando che impara il tedesco, c'è ne sono dieci tedeschi che imparano il francese, donde l'espansione dell'idea latina, dello spirito latino. Ma appunto! Questa gente ha in testa che una comunione spirituale fra le nazioni costituisce un tradimento della razza, costituisce un tradimento della nazionalità, e sono dei cristiani che dicono questo, sono magari dei cattolici che dimenticano che il nome stesso di cattolico vuol dire universale e che il fatto di essersi costituita una Chiesa cristiana universale è la più grande affermazione di universalismo spirituale che conosca la storia del mondo. E magari queste cose vengono dette dagli umanisti, come se la difesa dell'Europa continentale, oggi, di fronte al pericolo slavo e di fronte alla minaccia di egemonia anglosassone transcontinentale, non dovesse consistere nel ritono a quell'umanismo che fu sorgente della nostra civiltà. Io non voglio ferire delle suscettibilità, cerchino i miei colleghi, i miei colleghi della Svizzera tedesca specialmente, se non vi sono nelle associazioni culturali della

Svizzera tedesca soggetti ad influenze straniere. Io non ho le prove per dirlo, ho letto certe cose nei giornali che mi hanno inquietato e vorrei che fossero chiarite. Intanto ho il dovere di presumere la buona fede di tutti e la presumo; ma se allora non c'è nessuna influenza così detta culturale o linguistica che maschera o può mascherare altri sentimenti dietro quest'iniziativa, cosa le rimane di contenuto? Allora non rimane più niente all'iniziativa se non forse che quello che noi diciamo in italiano lo spirito suocerale. Se non vogliamo dire la suocera, diciamo la sorella maggiore che vuol catechizzare la sorella minore e darle una lezione di civismo, di patriottismo.

Ma è possibile che gli iniziatori si facciano questa illusione che la Svizzera romanda si lasci dare una lezione a colpi di scheda, a maggioranza di voti? Di autorità competenti per dare lezioni di morale non ce ne sono ancora. La morale appartiene al sentimento interno e ogni individuo ha il diritto di giudicare i fatti morali come crede o sente. Ma questo è sicuro, che precisamente quella nota psicologica che ha portato qui il relatore della minoranza non è certamente fatta per appianare le difficoltà tra Svizzera tedesca e Svizzera francese ma è fatta piuttosto per aggravarle. Non mi periterò di chiedere al nostro collega relatore della minoranza, il quale vuole proibire e costituire a reato per ogni svizzero, l'accettazione di una decorazione straniera, se non può proporre una sanzione civile e penale anche contro quegli svizzeri che accettano di far parte di consigli di amministrazione o di società anonime con capitale tedesco e che accettano il loro «jeton de présence».

Io ho detto altrove che non si può domandare ad una massa popolare di avere il senso psicologico. Si può però domandare ai governi, si può domandare alle classi dirigenti, ai parlamenti di avere tanto senso psicologico da impedire che la Svizzera sia trascinata in un'avventura della quale gli iniziatori, nella loro leggerezza, non prevedono tutte le conseguenze.

Direi un'altra cosa: dobbiamo noi, partiti borghesi, lasciare ai socialisti il vanto di essere essi soli quelli che sanno reagire contro le tendenze nazionalistiche moderne e che sanno mettere il valore della civiltà al disopra del valore dei singoli razzismi e dei singoli nazionalismi? Se vogliamo lasciar loro quest'onore lo possiamo fare, ma sarà a nostro danno. E vengo alla conclusione, che è questa.

Mettiamo fine ai residui di guerra, finiamola soprattutto con queste beghe di primato morale e civile fra confederati. Si persuada la Svizzera tedesca che se la Svizzera latina ha reagito con maggior passione per quel delitto che fu l'aggressione del Belgio, ciò fu a suo onore e non a suo biasimo. E si persuada la Svizzera intera che ha tutto da guadagnare e nulla da perdere a quella pacificazione degli spiriti alla quale non solo l'Europa ma la Svizzera ha il diritto ed il dovere di collaborare con tutte le sue forze spirituali. Per questo io respingo l'iniziativa del «Volksbund», per chiamarla con il suo nome, come improvvida; respingo il contro-progetto del Consiglio federale che stimo, oso dire, un atto di debolezza, e respingo tutte le proposte della maggioranza e specialmente quelle della minoranza della commissione e propongo quanto segue:

Propongo che l'assemblea federale decida di raccomandare al popolo il rigetto dell'iniziativa popolare, e vi aggiungo una mozione del seguente tenore: Il Consiglio federale è pregato di dirigere al popolo un appello secondo lo spirito dell'art. 2 della Costituzione federale, segnalando ai cittadini l'inopportunità di contese sterili ed irritanti in un momento storico in cui tutta la Svizzera ha bisogno di raccogliere le sue forze morali a compimento dei suoi doveri e dei suoi destini.

Bundesrat Häberlin: Es dürfte schwer fallen, nach den geistreichen und hochfliegenden Ausführungen des Vorredners Sie wieder zurückzuführen zu einigen trockenen Ueberlegungen, die am Erdboden kleben bleiben, um so mehr als ich nicht einmal das Temperament meines jugendlichen Freundes Bertoni aufbringe, um meine Ausführungen zu unterstützen. Ich werde Ihnen auch nicht unsere Botschaft wiederholen, in der wir ja ausführlich genug von der Entstehungsgeschichte des Art. 12, von seiner Anwendung in langen Jahren, aber auch von den Uebertretungen, die dieser Artikel gefunden hat, gesprochen haben. Wir mußten daran anknüpfen die Erwähnung der Reaktion, die nun eingesetzt hat gegen diese Uebertretungen, einer Reaktion, die, ich muß das schon entgegen den Ausführungen des Herrn Bertoni konstatieren, auf Erfahrungen zurückzuführen ist, die bei uns gemacht wurden, nicht auf fremden Einfluß von jenseits der Grenze.

Wir haben in unserer Botschaft versucht, Ihnen die Möglichkeiten einer neuen Gestaltung des Art. 12 vorzulegen in anderer Art, als die Initiative das will. Wir haben uns bemüht, in unserer Botschaft zum Schweizervolk klar und aufrichtig und vertrauensvoll zu sprechen, wie es einer Regierung geziemt. Wir haben uns auch bemüht, in dieser ganzen Frage nüchtern zu bleiben, ohne dabei zu übersehen, daß nicht alle, die sich mit dieser Frage bis jetzt beschäftigt haben, heute beschäftigen und noch beschäftigen werden, diese Nüchternheit auch aufbringen. Es ist schon leidenschaftlich gesprochen und geschrieben worden, und wir müssen alles tun, um zu verhüten, daß die Leidenschaft Meister bleibe in dieser Frage, die in unser Schweizervolk hineingeworfen worden ist. Aber wir müssen mit der Leidenschaft rechnen als mit einem Faktor, der vorhanden sein könnte, und darum ist es unsere Aufgabe, dem Schweizervolke die Versöhnung zu bringen und nicht den Zwiespalt. Wir glauben auch, daß eine solche Versöhnung möglich sei bei einer unzweideutigen Verständigung, namentlich wenn diese zustande kommt in der Bundesversammlung, bei Ihnen. Sie können die Führung übernehmen mit dem Bundesrat oder vielleicht in Abweichung vom Bundesrate. Der Bundesrat wird sich Ihren weiseren Entschlüssen gerne unterziehen. Aber wir müssen zusammen versuchen, den Frieden zu bringen oder vielmehr — ich darf das heute gewiß noch sagen — den Frieden zu erhalten. Darum hat der Bundesrat den Pfad gesucht, auf welchem eine mehr oder weniger einmütige Lösung gefunden werden könnte. Wir müssen unter allen Umständen Liebhabereien vermeiden, uns nicht auf Kleinigkeiten versteifen, sondern, wo wir im Geringen abweichen, muß der eine nachgeben. Der Gescheiteste ist ja immer der, der in kleinen Sachen zuerst nachgibt. Wir dürfen

dabei nicht einfach auf eine Lösung sehen, von der wir freilich bereits wissen könnten, daß bei Aufpeitschung der Leidenschaften sie sicherlich die Mehrheit des Volkes gewinnen wird, das ist die Initiative. Machen Sie sich darüber keine falsche Idee: wenn die Leidenschaft aufgepeitscht werden sollte, so wird die Initiative angenommen. Weil wir, der Bundesrat, die Initiative nicht als die gute Lösung angesehen haben, sind wir dazu gekommen, Ihnen einen Gegenvorschlag zu empfehlen, über den wir uns lange besonnen haben. Wir mußten zunächst nicht, ob es unsere Aufgabe sei, diesen Gegenvorschlag zu bringen oder ob das nicht besser der Bundesversammlung überlassen bleiben sollte.

Wenn wir eine solche Lösung bringen sollen, müssen wir aber auch an die wirklich vorhandenen Ursachen denken, die die neue Bewegung bewirkt haben. Das sind Uebergriffe, Fehler, Verstöße, die gegen die bestehenden Verfassungsbestimmungen vorgekommen sind und die man nicht einfach dadurch aus der Welt schafft, daß man die Initianten lächerlich macht und als fremden Einflüssen gehorchend hinstellt. Wir müssen das Aergernis, das geboten wurde, durch eine Zukunftslösung aus der Welt schaffen. Wir müssen dem Art. 12 seine Bedeutung, die er nun seit 74 hatte, erhalten und sie festigen dadurch, daß wir Umgehungen, Fälschungen des Verfassungsgedankens, verhindern. Herr Bertoni unterschätzt, glaube ich, den wirklich vorhandenen Unwillen, der nicht nur im deutsch-schweizerischen Volksteile gegen derartige Uebertretungen vorhanden war und ist, sondern der mir von einer ganzen Anzahl romanischer Volksgenossen bestätigt worden ist, die gar nicht entzückt sind über gewisse Vorkommnisse der frühern und der letzten Zeit. Wir wollen übrigens nicht vergessen, daß es sich bei der künftigen Gestaltung der Verfassung ja nicht nur um Einflüsse von einer bestimmten Richtung her handelt, sondern um Einflüsse, die von irgendwelcher Grenze her zu uns kommen können.

Herr Bertoni hat gesagt, der Bundesrat habe Angst, die Kommissionsmehrheit habe Angst, und darum unterbreiteten sie den Gegenvorschlag. Jawohl, Herr Bertoni, wir haben Angst vor dem Streit unter den Eidgenossen und sind verpflichtet, Angst zu haben, wenn Grund dazu vorhanden ist. Und wir müssen in einem solchen Falle, Ihre Kommission so gut wie wir, vorbeugen und sehen, daß die Angst für die Zukunft nicht berechtigt sein wird. Ich weiß mich ja mit Herrn Bertoni einig in der Grundauffassung, daß es unsere Pflicht ist, zum Rechten zu sehen. Ob Anlaß dazu vorhanden sei, in dieser Frage gehen leider, wie es scheint, unsere Auffassungen auseinander. Nun möchte ich konstatieren, daß von allen den Herren, die bis jetzt gesprochen haben — neue Anträge sind ja nicht in Aussicht gestellt —, keiner die Initiative selbst akzeptieren will. Das ist wenigstens eine negative Einigkeit. Herr Bertoni will die Initiative ablehnen, auch Herr Hauser, die Mehrheit der Kommission und der Bundesrat wollen sie ablehnen. Ich brauche deshalb auf sie am wenigsten einzutreten und will nur noch einmal unterstreichen, was die Vorredner schon gesagt haben, daß an dieser Initiative von allen Seiten die Strafsanktion beanstandet worden ist, die übermäßige Sanktion, die auf jede Uebertretung des Verbotes der Ordensannahme gesetzt

ist, der Entzug der bürgerlichen Rechte. Herr Berton hat sich mit einigem Recht darüber lustig gemacht. Er konnte ein paar Fälle zitieren, wo die Sanktion geradezu abstrus wirken würde. Wir gehen darin mit ihm einig. Abgelehnt worden ist auch ein nebensächlicher Punkt, der aber immerhin erwähnt werden muß, die Lösung, welche die Initiative für die Behandlung der Auslandschweizer bietet, indem sie nämlich dem Bundesrat die diskretionäre Gewalt übertragen will, solchen Auslandschweizern die Annahme eines Ordens, einer Pension usw. zu gestatten oder nicht. Auch da sind Mehrheit und Minderheit Ihrer Kommission einig, daß es nicht wünschenswert sei, dem Bundesrat eine solche Gewalt zu geben, die er auch sehr ungern übernehmen würde.

Am nächsten an der Initiative, die ich damit nun einfach verlasse — wir haben ja darüber in der Botschaft gesprochen —, steht der Antrag Hauser und zwar in dem einen Grundgedanken, daß er für alle Inlandschweizer das Verbot der Ordensannahme übernimmt. Jeder Schweizer, der sich innerhalb unserer Grenzen befindet, ist gehalten, eine solche Offerte, wenn sie ihm gemacht wird, zurückzuweisen und sich a fortiori nicht darum zu bewerben. Für die Auslandschweizer bedeutet sein Antrag gegenüber dem bisherigen Art. 12 und unserem Gegenprojekt kaum eine große Abweichung. Er nimmt noch auf das Verbot für unsere schweizerischen Vertreter im Ausland und deren Beamte. Ich nehme an, unsere schweizerischen Gesandten würden ohne weiteres unter den Ausdruck der eidgenössischen Repräsentanten oder Kommissare fallen. Die Erweiterung, die Herr Hauser vorgeschlagen hat, würde vielleicht auf die Beamten der Gesandtschaften und Konsulate zutreffen. Das ist keine weitgreifende Differenz; ich kann sie deshalb hier vernachlässigen. Im übrigen wäre die Fassung milder gegenüber der Initiative, denn dort ist grundsätzlich allen Schweizern die Annahme verboten, solange sie nicht einen Konsens des Bundesrates haben, währenddem Herr Hauser, sofern diese Schweizer nicht Gesandte und nicht Militärpersonen sind, zulassen will, daß sie in dem fremden Lande durch Dekorationen geehrt werden. Eine Erschwerung liegt in seinem Antrag, indem er sagt, in der Schweiz dürfen Orden überhaupt nicht getragen werden. Das würde dann die Bedeutung haben, daß auch derjenige, der im Ausland erlaubterweise einen Orden angenommen hat, sobald er bei Genf, bei Basel oder am Bodensee über die Grenze kommt, den Orden abhängen und in die Westentasche stecken muß. In der Praxis wird das jedenfalls nicht sehr große Bedeutung haben, weil man nicht in die Schweiz kommt, um hier die fremden Orden zu tragen.

Der zweite wichtige Punkt im Antrag des Herrn Hauser ist nun allerdings auch der letzte Satz. Ich will nicht gerade sagen: in cauda venenum, das Gift im Schwänzchen! Aber statt daß er, wie die Initianten, erklärt: Die Sanktion auf der Uebertretung des Ordensannahmeverbotes ist die und die, sagt er: Ueber die Ausführung dieser Bestimmung ist ein Bundesgesetz zu erlassen, und zwar, wie er selbst ausgeführt hat, in der Meinung, daß eben die Sanktionen dann in der Bundesgesetzgebung festgelegt werden sollten.

Das ist nun gerade der Grund, warum wir, der

Bundesrat und wohl auch die Mehrheit der Kommission, mit dem Antrag des Herrn Hauser nicht einiggehen können, abgesehen von der ersten Differenz. Nachdem die Initiative da ist, mit ihren ganz bestimmten Begehren nach einer ganz bestimmten Sanktion, glauben Sie, daß sich nun der Entscheid auf ein Terrain verlegen läßt, wo man sagt: Die Ordensannahme ist verboten; aber was dann passiert, wenn einer doch einen Orden annimmt das sagen wir erst später, « doch das kommt im dritten Akt ». Das nimmt das Schweizervolk nicht an. Es will, nachdem die Frage gestellt ist, davon können Sie überzeugt sein, auch wissen, was nun die Bundesversammlung und der Bundesrat eigentlich für eine Lösung im Kopfe haben, wenn sie einen Gegenvorschlag machen. Da genügt es natürlich nicht, daß man ein stenographisches Bulletin nimmt und liest: Wir haben im Kopfe, der Antragsteller hatte das und das im Kopfe, ein anderes Mitglied des Nationalrates hat vielleicht etwas anderes im Kopfe, auch der Bundesrat in seinen einzelnen Mitgliedern hatte vielleicht etwas anderes im Kopfe! Und selbst, wenn wir alle das gleiche meinen, wird in dem Jahre, wo es ausgeführt werden soll, doch etwas ganz anderes gemacht. Ich sage Ihnen, sogar wenn der Antrag des Herrn Hauser in der Volksabstimmung über den Verfassungsartikel angenommen würde, so hätte das die Folge, daß dann beim Ausführungsartikel nichts zustande kommt; denn da würden dann die Geister, das Für und das Gegen, aufeinander platzen, und Sie hätten nur einen Papierartikel in dem, was Sie jetzt beschlossen hätten. Ob Sie das wollen, ob das Schweizervolk das will, scheint mir zweifelhaft zu sein.

Aber ich bin ja allerdings überzeugt, daß es gar nicht dazu kommt. Wenn der Antrag des Herrn Hauser angenommen wird, so bedeutet das die Annahme der Initiative. Wenn sich Initiative und Antrag Hauser gegenüberstehen, so werden die Initianten stimmen: ja — nein; ja für die Initiative, nein gegen den Antrag Hauser; und die Gegner der Initiative, sagen wir z. B. aus der romanischen Schweiz, werden stimmen: nein — nein. Glauben Sie, daß es anders kommen wird? Ich glaube es nicht, und darum möchte ich Ihnen empfehlen, den Antrag des Herrn Hauser abzulehnen, so gut er mit dieser Herausnahme der Sanktion aus der Verfassung gemeint ist. Juristisch-ästhetisch hat er vielleicht recht, aber politisch nicht. Politisch heißt es: hic Rhodus, hic salta!

Demgegenüber glauben wir, daß sowohl der Mehrheitsantrag Ihrer Kommission als der bundesrätliche Antrag Klarheit schaffen über das, was dann in Zukunft rechtens sein soll, und zwar schon mit der Abstimmung über den Verfassungsartikel.

Die Separatvorlage, die ich Ihnen unter meinem Namen habe unterbreiten lassen, ist in Tat und Wahrheit die neue Vorlage des Bundesrates. Ich habe zum Grundsätzlichen, was darin enthalten ist, selbstverständlich die Zustimmung meiner Kollegen eingeholt und habe ihn nur darum mit meinem Namen getauft, damit, wenn kleine redaktionelle Abänderungen noch eine Rolle spielen sollten, ich diese nicht vor den Bundesrat bringen und Ihnen hier nicht die Erklärung abgeben muß: Der Bundesrat ist mit diesem Detail möglicherweise nicht einverstanden. Es ist also ein neuer bundesrätlicher

Vorschlag, der eigentlich nur in zwei Punkten von demjenigen der Kommissionsmehrheit abweicht. Es ist ein materiell wichtiger Punkt und ein unwichtiger redaktioneller Punkt.

Sie sehen, daß wir redaktionell den Schlußsatz des dritten Absatzes so fassen: «oder den Orden zurückgibt», während die Kommission sagt: «zurückgegeben hat». Das ist von untergeordneter Bedeutung; ich rede darüber jetzt nicht, die Redaktionskommission mag das dann bereinigen.

Wichtig aber ist, daß wir in unserem Vorschlag auch das Verbot aussprechen wollen gegenüber Mitgliedern bestimmter umgrenzter kantonaler Behörden, Mitgliedern von Regierungen und gesetzgebenden Behörden, wie immer diese sich nennen mögen, Großrat, Landrat usw. Sowohl im Vorschlag der Majorität der Kommission als in unserem Vorschlag ist festzustellen, daß das Verbot sich auf ganz genau umschriebene Klassen von jetzigen oder zukünftigen Politikern oder Verwaltungsmännern bezieht. Es ist eine genaue Umschreibung vorhanden, mit der die ausführenden Stellen etwas anfangen können. Sie sind nicht im Zweifel darüber: Gilt's oder gilt's nicht für diesen Mann? Wir werden also kaum ein Ausführungsgesetz brauchen. Die Validierungsbehörden bei Wahlen und die Aufsichtsbehörden werden da sein, um die Anwendungsmöglichkeit, die Anwendungspflicht für die Rückweisung einer Wahl oder für die Ausscheidung eines Beamten sofort feststellen zu können.

Wir haben aus dem Vorschlag der Kommissionsmehrheit den Schlußsatz zum zweiten Absatz übernommen, der die Sanktion für die bereits im Amte stehenden Verächter der Verfassung aufstellt, indem gesagt wird: «Handeln sie dem Verbot zuwider, so hat dies das Ausscheiden aus ihrer Stellung zur Folge.» Das war im alten Art. 12 nicht gesagt. Dies war zwar wohl die Meinung, aber es ist gewiß nötig, daß hier volle Klarheit geschaffen wird.

Nun haben wir einen weitem Schritt getan. Wir haben nicht nur aufgenommen, was schon in der Verfassung stand, daß einer, der schon im Amte steht, in der Bundesversammlung ist, als eidgenössischer Beamter, als Kommissar wirkt, wenn er dem Verbot zuwiderhandelt, dann ausscheiden muß, sondern wir haben den Schritt getan, daß wir sagen: Wer einen solchen Orden annimmt, muß sich klar sein, daß er damit für alle Zukunft die Wählbarkeit in diese Behörden verscherzt, sofern er nicht später etwas tun will, was ihm dann wider den Strich gehen wird, nämlich den Orden zurückgeben, auf die Pension usw. verzichten. Der Konflikt, der entstehen kann, ist also nach unserer Fassung vorweggenommen, schon in die jüngeren Jahre verlegt; er kommt dann nicht erst in den letzten Jahren.

Ueber diese Umstellung oder Vermehrung, wenn wir so sagen wollen, von Sanktion und Verbot, sind nun Kommissionsmehrheit und Bundesrat vollständig einig. Das ist ein sehr wichtiger Schritt in der Richtung des Begehrens der Initianten; das ist es, was an der Initiative berechtigt ist. Das erfüllen wir damit, lassen aber auf der Seite dasjenige, was nicht mehr berechtigt, was übertrieben wäre.

Ist nun in der Umgrenzung der Personen, die vom Verbot ergriffen werden, die Grenze richtig gezogen? Ich glaube, jedenfalls wird man zugeben müssen,

daß es eigentlich nur die drei Möglichkeiten einer praktischen Abgrenzung gibt, die Sie da finden: einmal in der Initiative, «alle Schweizer», oder im bestehenden Zustand, der auch der Mehrheit der Kommission entspricht, «Bundesfunktionäre», wenn ich das kurz so bezeichnen darf, oder in dem Vorschlag des Bundesrates, der auch noch bestimmt umschriebene kantonale Behörden ergreift. Ich gebe zu, daß man theoretisch auch noch Gemeindebehörden ergreifen könnte. Aber ob man praktisch wirklich daran denkt, ist eine andere Frage. Jedenfalls kann man nicht einfach so vorgehen, daß man eine vage Definition bringt und sagt: Die Personen, die Einfluß ausüben in der Schweiz, diejenigen, die bedeutenden Gesellschaften angehören etc. Das alles wird sofort verschwommen, ist nicht mehr faßbar. Der Grundsatz wäre ja wohl richtig; aber wir müssen einen Gedanken in einem Verfassungsartikel so präzisieren, daß er angewendet werden kann von den Instanzen, welche sich nachher damit zu befassen haben.

Ist nun der Vorschlag des Bundesrates, die Mitglieder der kantonalen Regierungen und der kantonalen Großen Räte auch mit dem Verbot zu belegen, gerecht oder nicht? Ich möchte eines, was entgegengehalten worden ist, nicht akzeptieren. Man hat gesagt, selbstverständlich sei es möglich, daß der Bund in dieser Weise Bestimmungen treffen könne, die Bundesverfassung gehe den kantonalen Verfassungen vor, aber es sei halt doch ein unnötiger Eingriff der Bundesverfassung in die kantonale Souveränität. Wenn Sie richtig überlegen, ist die Ausdehnung des Verbotes eine Verbeugung vor der Wichtigkeit dieser kantonalen Behörden und nicht eine Herabsetzung. Man anerkennt damit, daß die Behörden selbst und ihre Mitglieder nicht etwa unbedeutende Glieder der Eidgenossenschaft sind, sondern jedenfalls noch etwas wichtiger als der erste beste eidgenössische Briefträger, der ja von Art. 12 der Bundesverfassung ergriffen wird, während der Regierungsrat des größten Standes nicht ergriffen würde. Wir haben auch in der Botschaft darauf hingewiesen, daß doch auch die eidgenössischen Beamten und Politiker meist aus kantonalen Milieux herauswachsen, zuerst dort ihre Sporen verdienen und ihre Bedeutung ganz sicher auch da schon gehabt haben. Man wird nicht erst im Bunde gescheit, sondern man bringt das mit, wenn es überhaupt dazu kommt, aus dem Kanton. Darum ist es sicher nicht ungerechtfertigt, wenn man dem Rechnung trägt. Wir haben auch darauf hingewiesen, daß wir unter unsern 25 Kantonen 14 Grenzkantone haben, die mit den angrenzenden Ländern eben in regen Beziehungen stehen und damit auch in die Möglichkeit versetzt werden, Einfluß auszuüben und Einflüssen zu unterliegen. Von dieser Möglichkeit gehen wir ja bei diesem ganzen Art. 12 überhaupt aus.

Man hat nun argumentiert, wenn wir auch die Großräte nennen, so treffen wir doch nicht alle, die wir treffen möchten. Man hat immer darauf hingewiesen, in erster Linie sollten wir doch die Journalisten, Publizisten, Bankiers haben, diese einflußreichen Leute. Ich bin persönlich auch der Meinung, daß gewiß ein Journalist, manchmal nicht bloß die guten, sondern auch die schlechten, einen außerordentlichen Einfluß ausüben können, schon kraft

des Instrumentes, das ihnen anvertraut ist. Ich will auch annehmen, daß wirtschaftlich an hoher Stelle stehende Leute einen großen Einfluß auf die Geschicke des Schweizerlandes ausüben und, wenn sie fremden Einflüssen unterliegen, schweren Schaden stiften können. Aber hier überall trifft eben das zu, was ich schon behauptet habe: hier können Sie nicht eine genaue Grenze ziehen. Sie können doch nicht sagen, der an einem Blatt mit einer Auflage von über 10,000 Exemplaren tätige Journalist oder der Bankier, der über soundso viele Millionen zu verfügen habe, werde betroffen, der andere nicht. Dagegen darf vielleicht das eine gesagt werden: wenn wir die Großen Räte einbezogen haben, so wird da doch vielleicht hie und da ein Journalist auch betroffen, denn es gibt doch ziemlich viele, die, wenn sie nicht schon im Großen Rate sind, jedenfalls nicht von vornherein darauf verzichten möchten, in den Großen Rat ihres Kantons zu kommen und dort auch ihren legitimen Einfluß auszuüben. Sie und der Nationalrat werden entscheiden, was Sie für richtig finden, ob Sie diese Ausdehnung für gerechtfertigt halten oder nicht. Sie bedeutet auch ein gewisses Entgegenkommen an die Initiative. Der Bundesrat hat Ihnen schon deshalb diesen Antrag unterbreitet, weil er will, daß über diese Frage in beiden Räten abgestimmt werde, damit wir ein Bild haben. Wenn der Entscheid gegen uns fällt, wird sich der Bundesrat ohne weiteres der andern Lösung anschließen können. Wir wollen selber unter allen Umständen das gute Beispiel geben, daß wir nicht um geringerer Differenzen willen das große Ziel der Versöhnung aus dem Auge lassen.

Allés übrige hat der Bundesrat von der Mehrheit übernommen. Die Redaktionen sind etwas verschieden, auch diejenige des Herrn Naef, aber wir sind alle einig über den Sinn, daß es heißen soll: daß jemand, der früher einen Orden angenommen hat und heute besitzt, nicht gültig als Mitglied einer Bundesbehörde, als Bundesbeamter gewählt werden kann. Er kann gewählt werden, aber bevor diese Wahl von der zuständigen Behörde als gültig erklärt wird, muß er seine Erklärung abgeben, daß er auf den Orden oder die Pension verzichtet. Dann erst kann er ins Amt eintreten.

Wir haben auch der Unterdrückung der im alten Artikel stehenden Bestimmung zugestimmt, daß für Subalternbeamte eine Ausnahme vom Verbot durch den Bundesrat bewilligt werden könne, und zwar, wie der Herr Berichterstatter Ihnen gesagt hat, auf Grund unserer Feststellung, daß in all den Jahren seit 1874 noch gar nie ein Gesuch um eine solche Bewilligung gestellt worden ist. Wenn also ein non usus während 50 Jahren konstatiert ist, brauchen wir unsere Verfassung mit einer solchen Bestimmung nicht weiter zu beschweren.

Angenommen haben wir auch, wie Sie konstatieren werden, die Uebergangsbestimmung, die von der Kommission vorgeschlagen worden ist. Der Bundesrat hat in seiner ursprünglichen Lösung des Gegenvorschlages verlangt, daß alle, welche in Zukunft in die Bundesbehörden gewählt oder in den Bundesdienst berufen werden, eine Erklärung abzugeben hätten, daß sie den Orden zurückgeben. Das hätte auch auf die Wiedergewählten Anwendung gefunden. Die Mehrheit der Kommission wollte nicht so weit gehen. Sie wollte denjenigen, der erlaubter-

weise unter der bisherigen Verfassung einen Orden erhalten hat, der auch heute schon erlaubterweise Nationalrat geworden ist, nicht zwingen, den Orden zurückzugeben, sondern nur bestimmen, daß er ihn nicht mehr tragen dürfe. Er hat also die Erklärung abzugeben, daß er für die kommenden Amtsdauern auf das Tragen dieser Dekorationen verzichte. Damit werden wir den Räten einige sehr liebenswürdige, geschätzte Mitglieder erhalten können, ebenso der Bundesverwaltung vielleicht einige Beamte. Wir muten ihnen nicht einen Akt zu, der nicht sehr angenehm zu vollziehen ist, sondern beschränken diesen Akt der ausdrücklichen Rückgabe auf diejenigen, die vollständig neu gewählt werden oder den Orden unerlaubterweise angenommen haben.

Diese Pflicht zur Rückgabe der Orden ist allerdings überhaupt beanstandet worden. Man hat gesagt, es sei eigentlich doch eine etwas odiose Zumutung, daß jemand, der von einer fremden Regierung einmal einen Orden erhalten hat, nunmehr, wenn er Bundesbeamter wird oder werden will oder in die Bundesversammlung oder in den Bundesrat kommen will, hingehen und der fremden Regierung erklären müsse, er gebe den Orden zurück. Der Verfassungsartikel ist nun aber so gefaßt, daß sich jeder das überlegen kann in dem Moment, wo er den Orden annimmt. Da sage ich auch gegenüber Herrn Bertoni, daß es keine Zumutung ist, wenn wir verlangen, der Mann habe der fremden Regierung klarzumachen: das Gesetz meines Landes verbietet mir, diesen Orden weiter zu tragen, wenn ich in den Dienst meines Landes treten, also die Ehrung meines Landes, die in der Wahl liegt, annehmen will. In diesem Fall bin ich gezwungen, kraft Gesetzes den Orden zurückzugeben. Ob das nun die fremden Regierungen gern oder ungerne sehen, darf uns nicht berühren. Wahrscheinlich werden die fremden Regierungen das wirklich nicht gern sehen. Das haben wir auch in unserer Botschaft gesagt. Deshalb wird indirekt das, was die Initianten wollen, was aber auch der Art. 12 eigentlich wollte, vielleicht in Erfüllung gehen, daß wir viel weniger Offerten von solchen Orden erhalten. Die fremden Regierungen werden sich hüten, wenn sie ein paar Mal eine Ablehnung erfahren haben, einem schweizerischen Politiker, auch wenn er noch nicht in der Bundesversammlung ist, aber mutmaßlich in einigen Jahren hineinkommt, einen solchen Orden zu offerieren, wenn sie riskieren müssen, daß dieser in ein paar Jahren zurückkommt.

Damit wird diese Verleihung von Orden auf das natürliche Gebiet beschränkt werden, wo sie berechtigt ist. Wir haben in unserer Botschaft ausgeführt und es ist auch meine persönliche Ueberzeugung, daß es ein Unrecht ist, wenn wir z. B. einem Künstler, einem Gelehrten, einem Wohltäter verbieten wollen, die Ehrung einer fremden Regierung anzunehmen, die ja gerade diese Verdienste und nicht seine politische Tätigkeit im Auge hat. Wenn also z. B. meinem engeren Landsmann Herrn Höpli in Mailand, der 50 Jahre in Italien gewirkt hat, und vor wenigen Tagen mit 82 Jahren vom Papst, vom König von Italien und vom Regierungschef mit hohen Ehren empfangen worden ist, ein hoher Orden, der Andreas- oder Lazarusorden angehängt worden wäre, werden wir sicher alle damit

einverstanden sein, daß das nach wie vor ermöglicht werden soll. Eine solche Ausscheidung der berechtigten Ehrung werden wir erreichen.

Ich schließe deshalb meine Ausführungen. Was wir haben müssen, ist die Einigung auf eine Linie. Die Abstimmung soll die Details erledigen. Wer unterliegt, soll sich fügen. Wir Deutschschweizer — ich gehöre ja zu ihnen — sollen nicht schulmeistern wollen. Das ist in der Botschaft gesagt, ich kann es auch hier sagen. Ich bin darin mit Herrn Bertoni durchaus einig. Wir wollen unsere romanischen Mitbürger nicht schulmeistern. Diese sollen aber auch nicht deshalb, weil die Initiative aus dieser oder jener deutschschweizerischen Ecke gekommen ist, wenn sie nun so verbessert wird, daß der gute Kern herausgeschält wird und das Resultat eigentlich auch dem entspricht, was sie selbst immer als wünschbar erklärt haben, damit der auch von ihnen getadelte Mißbrauch bei Ordensannahmen verschwindet, nicht nur deshalb die bessere Lösung verwerfen wollen, weil die schlechte, abgelehnte, von Deutschschweizern angeregt worden ist.

Herr Bertoni hat uns vorgeschlagen, keinen Gegenvorschlag aufzustellen, sondern dem Bundesrat den Auftrag zu erteilen, einen Aufruf ans Schweizerland zu erlassen, die Schweizer möchten gescheitert werden. Dieser Aufruf ist in unserer Botschaft enthalten. Nachdem die Initiative da ist, und darüber abgestimmt werden muß, müssen wir durch eine eidgenössische Tat und nicht durch Aufrufe die Lösung finden. Darum möchte ich Sie namens des Bundesrates bitten, die Initiative abzulehnen, den Antrag des Herrn Hauser, aber auch die Stellungnahme des Herrn Bertoni abzulehnen und auf den Gegenvorschlag, sei es auf denjenigen der Mehrheit der Kommission oder auf den neuen Vorschlag des Bundesrates einzutreten.

Andermatt: Bevor ich mich zu einem Vorschlag entschließen kann, möchte ich noch um eine Auskunft bitten. Die Initiative enthält in Art. 3 des neuen Art. 12 die Bestimmung: «Nicht unter das Verbot der Annahme von Pensionen und Gehältern fallen die Gegenleistungen auswärtiger Staaten aus Dienst und Anstellungsverträgen.» Nun ist weder im Antrag des Bundesrates noch in demjenigen der Mehrheit oder Minderheit der Kommission von dieser Gegenleistung etwas gesagt, und doch scheint mir das ein Fall zu sein, der praktisch vielfach vorkommt. Es kommt vor, daß Schweizer eine Reihe von Jahren in den Dienst eines fremden Staates, namentlich in den Kolonien treten, nach 10 oder 15 Jahren pensioniert in die Heimat zurückkehren. Sollen nun diese Schweizerbürger nach Antrag Hauser diese Pension überhaupt verlieren oder sollen sie nach Antrag des Bundesrates auf die Pension verzichten, wenn sie in einem Kanton in den Großen Rat gewählt werden oder sollen sie nach Antrag der Kommissionsmehrheit auf die Pension verzichten, wenn sie in den Nationalrat gewählt werden? Ich glaube nein. Es scheint mir hier eine Unklarheit zu herrschen, und ich möchte daher anfragen, warum man diesen Satz der Initianten nicht in die Anträge aufgenommen hat.

M. Weck, rapporteur de la majorité: Je vous avais déjà dit que la commission n'avait pas jugé

à propos de retenir cette disposition de l'initiative. La commission proposant le rejet pur et simple de l'initiative, cette clause devait disparaître.

Cependant, on pourrait très bien retenir cette disposition afin de préciser qu'il n'est pas interdit d'accepter des pensions et traitements payés par des Etats étrangers en vertu d'un contrat de travail ou d'engagement. Il est certain, comme l'a dit M. Andermatt, et comme je l'ai relevé tout à l'heure, qu'il y a des Suisses occupés dans des colonies. C'est le cas que je signalais aussi de certains Suisses faisant partie de tribunaux internationaux ou de commissions mixtes internationales.

Je ne verrais pas d'inconvénients à ce que M. Andermatt fasse une proposition tendant à ajouter cette clause au projet de révision; je n'y ferais pas opposition, mais je ne donne là que mon opinion personnelle, puisque, ainsi que je vous l'ai rappelé il y a un instant, la commission n'a pas jugé à propos de retenir cette disposition.

Hauser, Berichterstatter der Minderheit: Ich erlaube mir noch einige wenige Bemerkungen. In erster Linie unterstreiche ich die Ausführungen von Herrn Bundesrat Häberlin, soweit sie dahingehen, daß in dieser Frage eine Versöhnung der verschiedenen Ansichten gesucht werden sollte. Die Versöhnung ist aber nur bei einem weitem Entgegenkommen gegenüber der Initiative möglich. Ohne ein solches Entgegenkommen gibt es keine Versöhnung und die Initiative wird mit allen Nebenerscheinungen, wie leidenschaftliche Erregung usw. die Abstimmung des Volkes und der Stände passieren. Dieses weitere Entgegenkommen ist nur im Antrag der Minderheit der Kommission zu finden, wobei ich mich nicht darauf versteifen will, daß der Antrag der Kommissionsminderheit unverändert angenommen werden müsse. Aus diesem Grunde habe ich in meinem ersten Votum die Rückweisung an die Kommission beantragt.

Gegenüber der Bemerkung von Herrn Bundesrat Häberlin, daß die Annahme des Antrages der Kommissionsminderheit so viel bedeute wie die Annahme der Initiative, bemerke ich, daß sich Herr Bundesrat Häberlin in einem vollständigen Irrtum befindet. Ich bin aus den Kreisen des Initiativkomitees ermächtigt worden, hier zu erklären, daß bei Annahme des ersten Absatzes, des Antrages der Kommissionsminderheit, die Initianten befriedigt seien, und daß man dann mit höchster Wahrscheinlichkeit mit einem Rückzug der Initiative rechnen dürfe. Eine Versöhnung ist denkbar, wenn man bereit ist, den Geltungsbereich des Ordensverbotes einigermaßen über das hinaus zu erweitern, was der Bundesrat vorgeschlagen hat. Dieser Weg sollte doch noch beschritten werden.

Auch mit bezug auf den Vorbehalt eines Bundesgesetzes bin ich nicht der gleichen Ansicht wie Herr Bundesrat Häberlin. Er glaubt, der Vorbehalt sei geradezu ein Mittel, um die Vorlage der Kommissionsminderheit zu Fall zu bringen. Demgegenüber muß ich doch feststellen, daß wir in der Bundesverfassung und in den Kantonsverfassungen eine Reihe von Artikeln haben, deren Ausführungen ausdrücklich der Gesetzgebung vorbehalten ist.

Zum Schluß noch eine Bemerkung gegenüber

Herrn Bertoni. Ich verstehe das Italienische nicht so gut, daß ich seine Ausführungen verstanden habe. Ich will mich deshalb nur mit dem letzten Punkt, nämlich mit seinem Antrag befassen, wonach vom Bundesrat eine Proklamation an das Schweizervolk dahingehend erlassen werden sollte, daß den Bürgern empfohlen wird, die Initiative aus den in der Motion enthaltenen Gründen zu verwerfen. Eine derartige Proklamation würde einen vollständig gegenteiligen Erfolg haben; denn das Schweizervolk läßt sich die freie Stimmabgabe von niemand, auch nicht vom Bundesrat beeinträchtigen.

Bundesrat **Häberlin**: Herr Andermatt hat den Wunsch ausgedrückt, ich möchte auch noch auf die Frage, die er gestellt hat, eine Erklärung über die Auffassung des Bundesrates abgeben. Wir sind mit der Ausführung des Herrn Kommissionspräsidenten einverstanden, daß wir den Satz, den die Initianten aufgenommen haben, materiell als berechtigt ansehen, daß wir aber nicht glauben, es sei notwendig, ihn in die Bundesverfassung aufzunehmen. Diese Auslegungsfrage dürfte in der Vergangenheit keine Schwierigkeiten geboten haben und auch in der Zukunft keine bieten. Sonst hat es ja nicht viel auf sich, wenn hie und da ein Satz zu viel geschrieben wird; in der Verfassung dagegen wollen wir unnötige Zusätze vermeiden.

Eintreten wird ohne Gegenantrag beschlossen.

Le Conseil passe, sans opposition, à la discussion des articles.

Artikelweise Beratung. — *Discussion des articles.*

Titel, Ingreß und Art. 1, Ziff. I.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates.

Titre, préambule et Art. 1^{er}, chiff. I.

Proposition de la commission.

Adhérer au projet du Conseil fédéral.

Angenommen. — *Adoptés.*

Art. 1, Ziff. II.

Anträge der Kommission.

• **M e h r h e i t :**

II. Der Gegenentwurf der Bundesversammlung der folgende Fassung hat:

Art. 12 der Bundesverfassung vom 29. Mai 1874 erhält folgenden abgeänderten Wortlaut:

Die Mitglieder der Bundesbehörden, die eidgenössischen Zivil- oder Militärbeamten und die eidgenössischen Repräsentanten oder Kommissarien dürfen von auswärtigen Regierungen weder Pensionen oder Gehalte, noch Titel, Geschenke oder Orden annehmen. Handeln sie dem Verbot zuwider, so hat dies das Ausscheiden aus ihrer Stellung zur Folge.

Wer im Besitze von Pensionen, Titeln oder Orden ist, ist zum Mitgliede der Bundesbehörden, zum eidgenössischen Zivil- oder Militärbeamten und zum eidgenössischen Repräsentanten oder Kommiss-

ar nur wählbar, wenn er vor Amtsantritt auf den künftigen Genuß der Pension oder das Tragen des Titels ausdrücklich verzichtet oder den Orden zurückgegeben hat.

Im schweizerischen Heere dürfen weder Orden getragen, noch von auswärtigen Regierungen verliehene Titel geltend gemacht werden.

Das Annehmen solcher Auszeichnungen ist allen Offizieren, Unteroffizieren und Soldaten untersagt.

Uebergangsbestimmung. Wer beim Inkrafttreten des abgeänderten Art. 12 Mitglied einer Bundesbehörde, eidgenössischer Zivil- oder Militärbeamter, eidgenössischer Repräsentant oder Kommissar war und vorher erlaubterweise einen Orden oder Titel angenommen hatte, ist nur wiederwählbar, wenn er sich verpflichtet, für die kommenden Amtsdauern auf das Tragen der Titel und Orden zu verzichten.

M i n d e r h e i t :

(Hauser.)

Art. 12 der Bundesverfassung vom 29. Mai 1874 wird aufgehoben und durch folgende neue Fassung ersetzt:

Art. 12. Die in der Schweiz wohnenden Schweizerbürger dürfen von den Regierungen auswärtiger Staaten keine Pensionen, Gehalte, Titel, Geschenke oder Orden annehmen.

Das gleiche Verbot gilt für die im Ausland wohnenden Vertreter und Beamten der schweizerischen Eidgenossenschaft, ebenso für die dort wohnenden Offiziere, Unteroffiziere und Soldaten des schweizerischen Heeres.

In der Schweiz ist das Tragen von Orden jedem Schweizer verboten.

Ueber die Ausführung dieser Bestimmungen ist ein Bundesgesetz zu erlassen.

Propositions de la commission.

M a j o r i t é :

II. Le contre-projet de l'Assemblée fédérale, qui a la teneur suivante:

L'art. 12 de la Constitution fédérale du 29 mai 1874 sera rédigé comme il suit:

Les membres des autorités fédérales, les fonctionnaires civils et militaires et les représentants ou les commissaires fédéraux ne peuvent recevoir d'un gouvernement étranger ni pensions ou traitements, ni titres, présents ou décorations. La contravention à cette interdiction entraîne la perte des fonctions.

Ceux qui sont déjà en possession de pensions, de titres ou de décorations ne peuvent être élus ou nommés membres des autorités fédérales ni fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, ni représentants ou commissaires fédéraux, si, avant d'occuper leurs fonctions, ils n'ont renoncé expressément à jouir de leurs pensions ou à porter leurs titres ou n'ont rendu leurs décorations.

Le port de décorations étrangères et l'usage de titres conférés par des gouvernements étrangers sont interdits dans l'armée suisse.

Il est interdit à tout officier, sous-officier ou soldat d'accepter des distinctions de ce genre.

Disposition transitoire. Ceux qui, lors de l'entrée en vigueur de l'art. 12 révisé, étaient membres d'une autorité fédérale, fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, représentants ou commissaires

fédéraux et avaient auparavant accepté, d'une manière licite, une décoration ou un titre, ne sont rééligibles que s'ils s'engagent à renoncer, pour la durée du nouveau mandat, à porter le titre ou la décoration.

Minorité:
(Hauser.)

L'art. 12 de la Constitution fédérale du 29 mai 1874 est abrogé et remplacé par les dispositions suivantes:

Art. 12. Les citoyens suisses domiciliés en Suisse ne peuvent recevoir du gouvernement d'un Etat étranger des pensions, traitements, titres ou décorations.

La même interdiction s'applique aux représentants et fonctionnaires de la Confédération suisse domiciliés à l'étranger, ainsi qu'aux officiers, sous-officiers et soldats de l'armée suisse qui y ont leur domicile.

Il est interdit à tout citoyen suisse de porter en Suisse des décorations.

Une loi fédérale réglera l'exécution des présentes dispositions.

Antrag Bundesrat Häberlin
vom 10. März 1930.

Art. 12 der Bundesverfassung vom 29. Mai 1874 erhält folgenden abgeänderten Wortlaut:

Die Mitglieder der Bundesbehörden, die eidgenössischen Zivil- oder Militärbeamten und die eidgenössischen Repräsentanten oder Kommissarien, sowie die Mitglieder kantonaler Regierungen und gesetzgebender Behörden dürfen von auswärtigen Regierungen weder Pensionen oder Gehalte noch Titel, Geschenke oder Orden annehmen. Handeln sie dem Verbot zuwider, so hat dies das Ausscheiden aus ihrer Stellung zur Folge.

Wer im Besitze von Pensionen, Titeln oder Orden ist, ist zum Mitgliede der Bundesbehörden, zum eidgenössischen Zivil- oder Militärbeamten, zum eidgenössischen Repräsentanten oder Kommissar, zum Mitglied einer kantonalen Regierung oder gesetzgebenden Behörde nur wählbar, wenn er vor Amtsantritt auf den künftigen Genuss der Pension oder das Tragen des Titels ausdrücklich verzichtet oder den Orden zurückgibt.

Im schweizerischen Heere dürfen weder Orden getragen, noch von auswärtigen Regierungen verliehene Titel geltend gemacht werden.

Das Annehmen solcher Auszeichnungen ist allen Offizieren, Unteroffizieren und Soldaten untersagt.

Uebergangsbestimmung: Wer beim Inkrafttreten des abgeänderten Art. 12 Mitglied einer Bundesbehörde, eidgenössischer Zivil- oder Militärbeamter, eidgenössischer Repräsentant oder Kommissar, Mitglied einer kantonalen Regierung oder gesetzgebenden Behörde war und vorher erlaubterweise einen Orden oder Titel angenommen hatte, ist nur wiederwählbar, wenn er sich verpflichtet, für die kommenden Amtsdauern auf das Tragen der Titel oder Orden zu verzichten.

Proposition Häberlin, Conseiller fédéral
du 10 mars 1930.

L'art. 12 de la Constitution fédérale du 29 mai 1874 sera rédigé comme il suit:

Les membres des autorités fédérales, les fonctionnaires civils et militaires et les représentants ou les commissaires fédéraux, ainsi que les membres des gouvernements et des assemblées législatives des cantons, ne peuvent recevoir d'un gouvernement étranger ni pensions ou traitements, ni titres, présents ou décorations. La contravention à cette interdiction entraîne la perte des fonctions.

Ceux qui sont en possession de pensions, de titres ou de décorations ne peuvent être élus ou nommés membres des autorités fédérales, ni fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, ni représentants ou commissaires fédéraux, ni membres d'un gouvernement ou de l'assemblée législative d'un canton, si, avant d'occuper leurs fonctions, ils n'ont renoncé expressément à jouir de leurs pensions ou à porter leurs titres ou n'ont rendu leurs décorations.

Le port de décorations étrangères et l'usage de titres conférés par des gouvernements étrangers sont interdits dans l'armée suisse.

Il est interdit à tout officier, sous-officier ou soldat d'accepter des distinctions de ce genre.

Disposition transitoire: Ceux qui, lors de l'entrée en vigueur de l'art. 12 révisé, étaient membres d'une autorité fédérale, fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, représentants ou commissaires fédéraux, membres d'un gouvernement ou de l'assemblée législative d'un canton et avaient auparavant accepté, d'une manière licite, une décoration ou un titre, ne sont rééligibles que s'ils s'engagent à renoncer, pour la durée de nouveaux mandats, à porter le titre ou la décoration.

Redaktionsvorschlag von Herrn Naef zu Art. 1,
Ziffer II, des Bundesbeschlusses.

Alinea 2 (abgeänderte Redaktion).

Wer im Besitze von Pensionen, Titeln oder Orden ist und zum Mitglied einer Bundesbehörde oder zum eidgenössischen Zivil- oder Militärbeamten oder zum eidgenössischen Repräsentanten oder Kommissar gewählt oder ernannt wird, kann diese Wahl resp. Ernennung nicht annehmen, wenn er nicht zuvor auf den künftigen Genuß der Pension oder das Tragen des Titels ausdrücklich verzichtet oder den Orden zurückgegeben hat.

Rédaction proposée par M. Naef, Art. 1^{er}, Chiffre II,
de l'arrêté fédéral.

Alinea 2 (modifié).

Ceux qui sont déjà en possession de pensions, de titres ou de décorations et qui seront élus ou nommés membres des autorités fédérales, fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, représentants ou commissaires fédéraux, ne peuvent accepter cette élection ou cette nomination s'ils n'ont pas préalablement renoncé expressément à jouir de leurs pensions ou à porter leurs titres ou s'ils n'ont pas rendu leurs décorations.

Antrag Bertoni
vom 11. März 1930.

1. Die Bundesversammlung beschließt, dem Volk die Verwerfung der Initiative zu empfehlen.

2. (Motion): Der Bundesrat wird ersucht, an das Schweizervolk einen Aufruf zu richten, der unter Hinweis auf den Sinn des Art. 2 der Bundesverfassung den Bürgern vor Augen zu führen hätte, wie unzumutbar es sei, unfruchtbare und verbitternde Streitigkeiten aufzurühren in einem Augenblick, wo die Schweiz, an einem Wendepunkt ihrer Geschichte angelangt, es nötiger als je hat, zur Erfüllung ihres Geschickes alle ihre moralischen Kräfte zusammenzufassen.

Proposition Bertoni
du 11 mars 1930.

1. L'Assemblée fédérale décide de recommander au peuple le rejet de l'initiative populaire.

2. (Motion): Le Conseil fédéral est prié d'adresser au peuple suisse un appel conçu dans l'esprit de l'article 2 de la Constitution fédérale en signalant aux citoyens l'inopportunité de contestations stériles et irritantes à un tournant de l'histoire où la Suisse a le plus grand besoin de recueillir toutes ses forces morales pour l'accomplissement de sa destinée.

M. de Meuron: J'avoue que je suis un peu embarrassé, pour me prononcer dans la votation qui va intervenir. Nous sommes en présence d'une proposition de M. Bertoni tendant au rejet de l'initiative. Tout le monde est d'accord sur ce point, mais nous avons aussi une proposition de M. Bertoni de ne pas opposer un contre-projet à l'initiative. Je pensais qu'on voterait d'abord sur cette proposition. Or, le projet de M. Bertoni sera opposé au projet de la majorité, une fois épuré. Cela ne fait plus mon affaire, parce que je voterai d'abord la proposition de M. Bertoni, tout en me réservant de voter le projet de la majorité de la commission si la proposition de M. Bertoni n'est pas acceptée. Avant de faire un choix entre les deux ou trois contre-projets, il faut que l'on décide si nous voulons en proposer un et, dans l'affirmative, choisir celui que nous voulons proposer. Il me semble que c'est la manière logique de procéder, celle qui permettra à chacun d'exprimer son opinion sur toutes les questions qui ont été visées.

Präsident: Ich denke in folgender Weise vorzugehen. Zuerst würden wir den Mehrheitsantrag bereinigen, da Herr Näf eine Abänderung beantragt. Was aus der Abstimmung hervorgeht, wäre dann dem Antrag des Bundesrates gegenüberzustellen, der weitergehen will als die Mehrheit der Kommission. Das, was aus dieser Beratung hervorgeht, würde ich dem Minderheitsantrag gegenüberstellen, der vorschlägt, die Vorlage nochmals an die Kommission zurückzuweisen, die sie im Sinne der Minderheit behandeln müßte. Endlich würde, was aus der Abstimmung hervorgeht, dem Antrag des Herrn Bertoni gegenübergestellt, wobei Sie sich entscheiden müßten, ob Sie an Ihrem Beschluß festhalten oder überhaupt keine Gegenvorlage erlassen wollen. Ich glaube auf diesem Wege kämen alle

Anträge zur Behandlung. Hält Herr de Meuron seinen Antrag aufrecht?

M. de Meuron: Non, M. le président. Je n'insiste pas. Je constate simplement qu'avec cette manière de faire, nous ne pourrions pas nous prononcer comme nous l'entendions, c'est-à-dire tout d'abord dans le sens de la non-présentation d'un contre-projet puis en nous ralliant à l'un des projets soumis.

M. Bertoni: Je crois que M. le président a raison, mais à la condition qu'il soit dit expressément que les votes que nous allons émettre sont éventuels.

M. Naef: Je me suis permis de proposer une légère modification à la réduction du deuxième alinéa de l'art. 12. Cet alinéa dit que ceux qui sont déjà en possession de pensions, de titres ou de décorations ne peuvent être élus ou nommés membres des autorités fédérales, etc. si « avant d'occuper leurs fonctions, ils ne renoncent expressément à jouir de leurs pensions ou à porter leurs titres ou ne rendent leurs décorations ».

Il me semble que cette disposition manque un peu de logique, et voici pourquoi. Une élection précède toujours l'occupation des fonctions. Au moment de l'élection, les électeurs ne savent pas encore ou ne peuvent pas savoir si l'élu renoncera à porter ses décorations avant d'occuper la fonction, puisque l'acceptation suit souvent de plusieurs semaines ou même de plusieurs mois l'élection ou la nomination. Du moment que le candidat a le droit de remettre l'acte de renonciation jusqu'au moment de l'occupation de ses fonctions, on ne doit pas dire qu'il ne peut être élu ou nommé sans avoir préalablement, c'est-à-dire avant l'acceptation du poste, renoncé à porter sa décoration.

Le fait d'avoir un titre, une pension, une décoration, n'exclut pas la possibilité d'être élu. Ce que l'on exige d'un candidat décoré, c'est qu'il renonce à sa décoration, avant d'accepter le poste auquel il a été élu. Cela veut dire qu'il peut être élu, mais une fois élu, il ne peut pas accepter l'élection ou se charger d'une fonction sans renoncer à la décoration. C'est pour cela que le texte que je vous propose qui ne change pas du tout le sens de l'article serait le suivant: « Ceux qui sont déjà en possession de pensions, de titres, ou de décorations et qui seront élus ou nommés membres des autorités fédérales, fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, représentants ou commissaires fédéraux, ne peuvent accepter cette élection ou cette nomination s'ils n'ont pas préalablement renoncé expressément à jouir de leurs pensions ou à porter leurs titres ou s'ils n'ont pas rendus leurs décorations. »

Comme je viens de le dire, cette modification ne change en rien le sens même de l'article, mais il me semble qu'elle le rend plus clair et plus conforme à ce qui se passera en réalité.

M. Weck, rapporteur: Au fond, il n'y a pas une grande différence entre la proposition de M. Naef et celle de la commission. Cela revient un peu au même. Car, ce que l'on veut éviter, c'est que quelqu'un qui a une pension, un titre ou une décoration

ne puisse occuper une fonction, exercer un mandat en continuant à jouir de cette pension ou de ce titre ou en continuant à posséder sa décoration. Sur ce point, nous sommes d'accord.

La commission, dans sa majorité, a cependant cru devoir maintenir le texte adopté dans la première séance. Si le conseil est d'un autre avis, je crois que la commission s'y rangera sans protester; c'est plutôt une question rédactionnelle qu'une question de fond et d'idée.

Abstimmung. — Vote.

1. Eventuell: — Eventuellement:

Für den Antrag der Kommissionsmehrheit	22 Stimmen
Für den Antrag Näf	9 Stimmen

2. Eventuell: — Eventuellement:

Für den Antrag der Kommissionsmehrheit	23 Stimmen
Für den Antrag des Bundesrates	14 Stimmen

Präsident: In einer weitem Eventualabstimmung stelle ich den angenommenen Antrag der Kommissionsmehrheit dem Antrag des Herrn Hauser gegenüber.

M. de Meuron: Il y a encore une question que je voudrais poser à M. Hauser au sujet de la signification exacte de son amendement. Je pensais que nous aurions une discussion, paragraphe par paragraphe; c'est la raison pour laquelle je n'en ai pas parlé plus tôt.

La proposition de M. Hauser interdit à tout citoyen suisse, domicilié en Suisse, de recevoir d'un gouvernement ou d'un Etat étranger une pension, un traitement, un titre, un présent ou une décoration.

Il résulte de cela qu'il sera interdit à tout Suisse d'accepter les fonctions de consul d'un Etat étranger parce que, à ces fonctions, sont attachés des traitements ou émoluments payés par l'état étranger. Or, j'estime que cela serait très regrettable. Les Suisses, domiciliés en Suisse, qui remplissent chez nous les fonctions de consul d'Etat étranger, peuvent rendre de très grands services à nos industriels et à nos négociants et ils seraient très fâchés que, par un texte qui ne les a pas visés, on veuille leur interdire d'une façon absolue ces fonctions-là. Ce qui serait le cas si vous acceptez l'alinéa premier de l'art. 12, suivant la proposition de M. Hauser.

Hauser: Ich halte dafür, daß es sich hier nicht um Pensionen und Gehälter im Sinne von Art. 12 handelt, sondern um Entschädigungen für geleistete Arbeit. Hier trifft das gleiche zu, was auf die Anfrage des Herrn Andermatt zutreffen hat.

M. de Meuron: J'ai dit cela simplement pour motiver mon vote contre l'amendement de M. Hauser. C'est encore un des inconvénients de la proposition Hauser.

Abstimmung. — Vote.

3. Eventuell: — Eventuellement
Für den Antrag der Kommissionsmehrheit 32 Stimmen
Für den Antrag Hauser 9 Stimmen

Wettstein: Herr Andermatt hat den Antrag gestellt, aus der Initiative einen Satz hinüberzunehmen.

Andermatt: Nein, ich habe nur die Frage aufgeworfen. Nachdem vom Bundesratsstische aus erklärt worden ist, es sei nicht nötig, habe ich auf den Antrag verzichtet.

Abstimmung. — Vote.

Definitiv: — Définitivement:
Für Festhalten an diesem Beschluß 25 Stimmen
Für den Antrag Bertoni 12 Stimmen

Präsident: Meine Auffassung geht dahin, daß Sie, nachdem Sie einen Gegenentwurf erlassen, nicht den Bundesrat beauftragen wollen, selbst noch eine Kundgebung an das Volk zu richten. Wenn aber Herr Bertoni an seinem Antrage festhält, werde ich zur Abstimmung schreiten.

Bertoni: Ich wünsche, daß darüber abgestimmt werde.

Abstimmung. — Vote.

Für Erheblicherklärung der Motion Bertoni	Minderheit
Dagegen	Mehrheit

Art. 2 und 3.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates.

Proposition de la commission.

Adhérer au projet du Conseil fédéral.

Angenommen. — Adoptés.

Gesamtabstimmung. — Vote sur l'ensemble

Für Annahme des Beschlußentwurfes	25 Stimmen
Dagegen	5 Stimmen

An den Nationalrat.
(Au Conseil national.)

Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren

Interdiction des décorations. Révision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1930
Année	
Anno	
Band	I
Volume	
Volume	
Session	Frühjahrssession
Session	Session de printemps
Sessione	Sessione primaverile
Rat	Ständerat
Conseil	Conseil des Etats
Consiglio	Consiglio degli Stati
Sitzung	07
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	2486
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	11.03.1930
Date	
Data	
Seite	59-77
Page	
Pagina	
Ref. No	20 030 759

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.

Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.

Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.

Vormittagssitzung vom 1. Oktober 1930.
Séance du matin du 1^{er} octobre 1930.

Vorsitz — Présidence: Hr. *Meßmer*.

2486. Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Revision de l'art. 12 de la Constitution.
 Rapport sur l'initiative populaire.

(Siehe Seite 59 hievor. — Voir page 59 ci-devant.)

Beschluß des Nationalrates vom 25. Juni 1930.
 Décision du Conseil national du 25 juin 1930.

Differenzen. — *Divergences.*

Antrag der Kommission.

Eintreten.

Proposition de la commission.

Passer à la discussion des articles.

Berichterstattung. — *Rapport général.*

M. *Weck*, rapporteur: En mars dernier, vous avez décidé de proposer au peuple le rejet de l'initiative contre les décorations et de lui soumettre un contre-projet qui, tout en comportant la revision de l'art. 12 de la Constitution, ne prévoit pas l'application de la disposition nouvelle aux membres des gouvernements et des assemblées législatives des cantons, que le Conseil fédéral veut faire atteindre par la mesure restrictive envisagée.

A la session de juin, le Conseil national a manifesté, comme vous, son opposition à l'initiative. Mais sur des déclarations permettant de croire à l'abandon de cette initiative par ses auteurs, il a admis un contre-projet qui diffère du vôtre quant à la forme tout d'abord — comme nous le verrons tout à l'heure —, quant au fond ensuite, en ce sens qu'il contient l'interdiction proposée par le Conseil fédéral pour les membres des autorités cantonales. Il y a donc une divergence et nous devons nous prononcer à nouveau.

Un point reste acquis depuis nos dernières délibérations: c'est que l'initiative est considérée, en général, comme inacceptable par les membres des Chambres, inacceptable parce qu'elle défend à tous les Suisses de recevoir des distinctions des gouvernements étrangers et qu'elle punit les contrevenants à cette interdiction de la perte des droits politiques.

N'insistons pas sur le caractère odieux d'une interdiction de ce genre, puisqu'il est généralement reconnu, par le Conseil fédéral aussi bien que par les deux Chambres, l'une et l'autre étant d'accord sur ce point.

Demandons-nous simplement pourquoi le Conseil national ne nous a pas suivis dans l'élaboration d'un contre-projet. Il est bon de rappeler à cet égard que

l'idée d'un contre-projet a surgi au Conseil fédéral à seule fin d'éviter l'admission de l'initiative, qui serait profondément regrettable et qui donnerait aux autres pays l'impression d'une Suisse comprenant moins bien que jusqu'ici la liberté individuelle et l'importance des relations amicales et cordiales avec l'étranger. Un contre-projet pouvait à la rigueur ne pas paraître nécessaire. S'il a été présenté, c'est, comme nous le disions déjà en mars, pour des raisons d'ordre technique, d'ordre politique. Au fond, c'est parce que l'on considérait le contre-projet comme le meilleur moyen de faire échouer la malencontreuse initiative.

Nous croyons pouvoir répéter aujourd'hui sans nous tromper que, malgré ses défauts, l'initiative pourrait, au moment du vote, rencontrer une certaine faveur dans différents milieux, soit que l'on invoque l'égalité démocratique ou l'indépendance politique, soit que l'on exploite ce sentiment égoïste, mais humain, qui fait que beaucoup de gens, sachant qu'ils ne seront jamais décorés ou n'aspirant même pas à l'être, trouvent assez normale une interdiction qui s'étendrait à tout le monde.

Il était donc prudent et sage d'élaborer un contre-projet et cette manière de procéder a amené à composition les auteurs de l'initiative eux-mêmes, puisque M. le conseiller fédéral Häberlin a pu déclarer, au mois de juin, au Conseil national, et peut nous déclarer à nouveau, aujourd'hui, que le comité d'initiative est prêt à retirer celle-ci en vertu des pleins pouvoirs qu'il a reçus des signataires, si les Chambres adoptent le contre-projet du Conseil fédéral.

C'est cette attitude du comité d'initiative qui a déterminé le Conseil national, sur la proposition de sa commission unanime, à se rallier au texte du Conseil fédéral, plutôt qu'à celui que nous avons admis au mois de mars.

M. le conseiller fédéral vous dira tout à l'heure qu'il eût désiré qu'après ce vote du Conseil national, le comité d'initiative tînt séance et, par une résolution ferme, décidât l'abandon de l'initiative en cas d'adhésion du Conseil des Etats à la décision du Conseil national. Cette séance n'a pas eu lieu, pour des motifs que nous ignorons, mais il résulte d'attestations des membres du comité que la majorité de celui-ci est réellement disposée à prendre une telle décision si, à notre tour, nous adoptons le contre-projet du Conseil fédéral. Rien ne nous autorise à mettre en doute la parole de ces Messieurs.

Qu'allons-nous faire? Adhérer à la décision du Conseil national et provoquer ainsi le retrait de l'initiative, ou bien maintenir notre texte et laisser soumettre l'initiative au vote du peuple? Votre commission a estimé que la première solution était la plus raisonnable et que le Conseil des Etats aurait tort d'empêcher le retrait d'une initiative qui, si elle était soumise au peuple, entraînerait des malentendus, des discussions pénibles, des dissentiments nuisibles à la paix intérieure du pays, et qui, si elle était acceptée par le peuple, introduirait dans notre Constitution des dispositions malheureuses parce que prohibitives à l'excès.

Plutôt que de courir l'aventure, il faut profiter des bonnes dispositions des auteurs de l'initiative et saisir l'occasion qu'ils nous donnent de la faire tomber définitivement. Le contre-projet du Conseil fédéral, sans doute, ne nous plaît guère, mais de deux

maux il faut savoir choisir le moindre. La situation nette qui résultera de notre adhésion vaut mieux que tous les aléas d'un scrutin populaire portant à la fois sur l'initiative et sur un contre-projet. En somme, l'initiative étant foncièrement mauvaise, nous serions mal venus de refuser le sacrifice d'une concession grâce à laquelle l'initiative sera pour toujours rayée du rôle. Qu'elle disparaisse et qu'on n'en parle plus! Ce sera notre consolation!

Ce sacrifice, malgré tout, nous coûte. Ce n'est pas sans déplaisir que nous voyons la Constitution fédérale fixer des règles en matière d'incompatibilité sur le terrain cantonal et étendre l'interdiction de décorations aux conseillers d'Etat et aux députés des cantons, qui doivent relever avant tout des constitutions cantonales.

Au point de vue juridique, une telle disposition est admissible, je ne le conteste pas; elle heurte nos conceptions fédéralistes.

Il a été dit au Conseil national qu'elle n'avait pas grande importance, en effet, car bien rares sont les membres des gouvernements et des parlements cantonaux qui ont obtenu une distinction étrangère ou qui peuvent en espérer une.

Nous ne considérons pas cet argument comme péremptoire. Ce n'est du reste pas celui qu'invoque le Conseil fédéral. Le motif qui a guidé le Conseil fédéral est le suivant: Il faut opposer à l'initiative un contre-projet qui, au lieu de l'interdiction pour tous les citoyens, ne le prescrive que pour les personnalités officielles; pour faire mieux échec à l'initiative, il faut comprendre parmi les autorités officielles, chargées d'un mandat public, non pas seulement celles de la Confédération, mais encore celles des cantons. Il faut donc que le contre-projet étende un peu le champ d'application de cette interdiction.

En limitant l'application de l'art. 12 révisé aux citoyens investis d'une charge publique, le Conseil fédéral se place sur le vrai terrain de la logique. En mettant les magistrats des cantons sur le même pied que les magistrats, députés ou fonctionnaires fédéraux, il s'éloigne quelque peu de la stricte logique, mais il veut donner une certaine satisfaction aux partisans de l'initiative qui, forts du chiffre de 75,000 signatures, ne désarmeront que si le contre-projet étend le champ d'application de l'article constitutionnel.

Cette attitude du Conseil fédéral a eu un effet que celui-ci n'escamptait probablement pas au début: le comité d'initiative renonce à son mouvement.

Pour les motifs que nous avons énoncés, surtout parce que ce qui paraît le plus souhaitable c'est avant tout l'abandon définitif de l'initiative, votre commission vous propose d'adhérer à la décision du Conseil national et d'adopter le contre-projet du Conseil fédéral.

Au mois de mars, vous avez exprimé par 23 voix contre 14 un avis contraire. Le Conseil national, tenant compte des déclarations du comité d'initiative a pris la décision que vous connaissez à une très forte majorité.

Il est cependant un point sur lequel nous estimons devoir modifier le texte du Conseil national. Il s'agit de la disposition transitoire. Alors qu'il admet l'application de l'article constitutionnel aux membres des autorités des cantons, le Conseil national a omis de les faire bénéficier de la disposition transitoire.

Il va de soi que, traités comme les membres des autorités fédérales quant à l'interdiction, ils doivent être traités de la même manière en ce qui concerne les situations acquises. Mais puisque nous sommes amenés à revenir sur la disposition transitoire, nous trouvons qu'indépendamment de la lacune signalée, elle demande à être largement améliorée.

Selon la teneur actuelle, elle ne tient compte que des citoyens déjà membres des autorités, déjà en fonctions, qui sont rééligibles, s'ils s'engagent à renoncer pour la durée du nouveau mandat à porter leurs titres ou leurs décorations. En d'autres termes, seuls les citoyens déjà élus, déjà en fonctions, pourraient remplir leur mandat à l'avenir sans renvoyer leur décoration, mais en se contentant de renoncer à la porter pendant la durée du mandat. Ce serait, au fond, un privilège établi en faveur de ceux qui ont déjà été élus après avoir été décorés. Or, nous estimons que ces citoyens doivent être mis sur le même pied que ceux qui, ayant été décorés, mais n'ayant pas encore exercé de fonctions, peuvent être appelés ultérieurement à des charges publiques.

Nous ne comprenons pas une différence qui existerait entre ceux qui ont déjà exercé des fonctions et qui viennent en réélection et ceux qui, décorés autrefois, se trouveraient candidats à l'avenir. Lorsqu'une réélection a lieu, lorsqu'une nouvelle nomination intervient, tous les candidats, ceux qui ont déjà été en fonctions et ceux qui ne l'ont pas été doivent être mis sur le même pied. Il ne doit pas y avoir d'inégalité de traitement. Celui qui a déjà exercé la fonction et qui vient en réélection doit être mis sur le même pied que celui qui est nouveau candidat.

C'est la raison pour laquelle, revenant à la disposition transitoire et, appelés à combler une lacune que comporte le texte du Conseil national, nous vous proposons de dire que tous ceux qui ont reçu une décoration avant l'introduction de l'art. 12 révisé pourront occuper des fonctions, exercer un mandat, soit dans les autorités fédérales, soit dans les autorités cantonales, sans renvoyer la décoration, mais en déclarant comme cela se passe sous le régime actuel, qu'ils ne porteront pas la décoration pendant la durée des fonctions ou du mandat.

Votre commission a admis cette proposition; elle l'a faite sienne et M. le conseiller fédéral Häberlin a bien voulu nous déclarer qu'il était d'accord.

Ce qui était un peu odieux dans le contre-projet, c'était précisément ce renvoi prévu de la décoration. Il y a là, à l'égard du gouvernement étranger qui aura décerné la décoration, un geste inamical, discourtois. M. le conseiller national de Muralt est même allé jusqu'à qualifier ce geste, de geste de goujat, d'un goujat malgré lui, puisque le malheureux qui sera obligé de renvoyer sa décoration ne le fera pas de son propre chef, il ne le fera que parce que la Constitution l'y oblige. Il me semble que ce renvoi de la décoration prévu pour l'avenir ne doit pas être exigé de ceux qui, de bonne foi, sans savoir qu'un jour viendrait où l'art. 12 de la Constitution serait révisé, ont, au cours de ces dernières années, accepté des décorations. Nous voulons donc dire que tous ceux qui actuellement sont titulaires d'une décoration pourront, aussi bien que ceux qui sont déjà en charge dans les fonctions publiques, accepter ces fonctions dans l'avenir sans renvoyer leur décoration, mais en renonçant simplement à la porter pendant la durée de leur mandat.

Nous connaissons des personnes qui ont été décorées pour des services humanitaires pendant la guerre, pour avoir visité les prisonniers dans les champs de concentration, pour s'être occupées du rapatriement des réfugiés, pour avoir accompli une œuvre philanthropique, gens qui, il y a dix ans, quatorze ou quinze ans, ont reçu des témoignages de reconnaissance des gouvernements étrangers pour cette activité, qui correspondait au rôle de la Suisse dans la grande guerre. Est-ce que ces gens-là, s'ils viennent à être nommés un jour au Conseil national, tout comme ceux, décorés, qui y sont déjà ou, s'ils viennent à être élus un jour députés de leurs cantons, est-ce que ces gens-là devront renvoyer leur décoration au gouvernement qui la leur a décernée? Nous estimons qu'exiger d'eux ce geste serait vraiment manquer aux notions les plus élémentaires de la convenance dans nos rapports internationaux.

C'est la raison pour laquelle nous vous proposons une disposition transitoire qui tient compte de toutes les situations acquises et qui permet de ne pas chicaner ceux qui, en toute bonne foi, ont accepté jusqu'ici des décorations.

Nous croyons que cette modification n'empêchera pas les auteurs de l'initiative de tenir leur promesse de retirer celle-ci en cas d'adhésion du Conseil des Etats à la décision du Conseil national, car les auteurs de l'initiative avaient prévu, en effet, une disposition transitoire de ce genre, disant, au début: « L'interdiction de l'art. 12 révisé n'est pas rétroactive. » Dans leur idée, il s'agissait bel et bien de respecter toutes les situations acquises. Sur ce point, nous croyons donc être d'accord avec leur conception.

Messieurs, je vous propose, au nom de la commission, d'entrer en matière sur les divergences, que nous prendrons successivement. Il y a d'abord une divergence d'ordre formel. Le Conseil national, à la différence de ce que nous avions prévu, rappelle le texte de l'initiative sous forme de considérant; il inscrit ensuite dans l'arrêté un article 1^{er} disant que, si le comité d'initiative ne déclare pas, en vertu des pouvoirs qu'il a reçus, renoncer à l'initiative, alors celle-ci sera soumise au peuple, avec préavis négatif des Chambres fédérales. Si, par contre, l'initiative est retirée, le vote sur l'initiative tombe de lui-même et le peuple ne se trouve plus en présence que d'un seul projet, celui des Chambres.

Ensuite, à l'art. 2, une seule divergence, celle que je rappelais tout à l'heure concernant l'extension de l'interdiction aux membres des gouvernements et des parlements cantonaux. Enfin, la modification de la disposition transitoire dans le sens que j'ai indiqué.

J'ai donc l'honneur de vous proposer d'entrer en matière sur les divergences et de les aborder ensuite dans l'ordre que je viens de vous signaler.

Hauser: Als Mitglied der Kommission gebe ich folgende kurze Erklärung ab. Ich stimme dem Antrag der Kommission nur unter dem Vorbehalt zu, daß die Initiative zugunsten des Vorschlages der Bundesversammlung zurückgezogen wird. Sollte dies nicht der Fall sein und daher in der Abstimmung des Volkes und der Stände die Initiative dem Antrag der eidgenössischen Räte gegenüberstehen, so werde ich für die Initiative eintreten, trotz den ihr anhaftenden und von mir bei der ersten Beratung gerügten Män-

geln. Nur ein gänzlich Verbot der Annahme ausländischer Orden und Geschenke entspricht den demokratischen Grundsätzen des Glarnervolkes, das ich hier zu vertreten die Ehre habe.

Eintreten wird ohne Gegenantrag beschlossen.
(Le Conseil passe sans opposition à la discussion des articles.)

Ingreß.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Beschluß des Nationalrats.

Préambule.

Proposition de la commission.

Adhérer à la décision du Conseil national.

M. Weck, rapporteur: Comme je le disais tout à l'heure, il y a ici un considérant qui se réfère au texte de l'initiative populaire, et qui en rappelle intégralement la teneur.

Votre commission vous propose d'adhérer au Conseil national.

Angenommen. — *Adopté.*

Art. 1.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Beschluß des Nationalrats.

Proposition de la commission.

Adhérer à la décision du Conseil national.

M. Weck, rapporteur: Au sujet de cet art. 1^{er}, il s'est produit une discussion au sein de la commission. On a trouvé qu'il n'était pas très esthétique, pas très conforme aux usages législatifs d'introduire une formule de ce genre dans un arrêté. C'est un article conditionnel: si le comité ne la retirait pas, l'initiative serait soumise au peuple et, alors, l'Assemblée fédérale en proposerait le rejet. Mais dans les circonstances actuelles, étant donné que nous sommes en face d'une promesse du comité d'initiative de retirer celle-ci si nous adhérons à la décision du Conseil national, nous estimons que, malgré le caractère un peu inesthétique de cette disposition, nous pouvons l'accepter.

Si l'initiative est retirée, cet article tombera de lui-même et le contre-projet sera soumis au peuple selon le texte ténorisé dans l'art. 2.

Sur ce point, nous nous rallions donc au Conseil national.

Angenommen. — *Adopté.*

Art. 2.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Beschluß des Nationalrats.

Proposition de la commission.

Adhérer à la décision du Conseil national.

M. Weck, rapporteur: Je n'insiste pas. Je vous ai déjà expliqué que la seule différence que comporte cet art. 2 avec l'article constitutionnel actuel, c'est qu'il englobe dans l'interdiction les membres des autorités cantonales — Conseil d'Etat et Grand Conseil.

Nous nous y rallions, pour les motifs que je vous ai signalés.

Angenommen. — *Adopté.*

Uebergangsbestimmungen.

Antrag der Kommission.

U e b e r g a n g s b e s t i m m u n g: Wer vor dem Inkrafttreten des abgeänderten Art. 12 erlaubterweise einen Orden oder einen Titel erhalten hatte, darf als Mitglied der Bundesbehörden, eidgenössischer Zivil- oder Militärbeamter, eidgenössischer Repräsentant oder Kommissar, Mitglied einer kantonalen Regierung oder der gesetzgebenden Behörde eines Kantons gewählt oder ernannt werden, wenn er sich verpflichtet, für seine Amtsdauer auf das Tragen der Titel oder Orden zu verzichten. Die Zuwiderhandlung gegen diese Verpflichtung zieht den Verlust des Amtes nach sich.

Dispositions transitoires.

Proposition de la commission.

Disposition transitoire. Ceux qui, avant l'entrée en vigueur de l'art. 12 révisé, avaient, d'une manière licite, reçu une décoration ou un titre, peuvent être élus ou nommés membres des autorités fédérales, fonctionnaires civils ou militaires de la Confédération, représentants ou commissaires fédéraux, membres d'un gouvernement ou de l'assemblée législative d'un canton s'ils s'engagent à renoncer, pour la durée de leurs fonctions, à porter le titre ou la décoration. La contravention à cet engagement entraîne la perte des fonctions.

M. Weck, rapporteur: Je vous ai expliqué les considérations qui nous amènent à étendre les dispositions transitoires et à en faire bénéficier aussi bien les titulaires de décorations que ceux qui le seront plus tard. Il ne faut pas établir de différences de traitement entre ces deux catégories de magistrats. C'est une question d'équité.

Bundesrat Häberlin: Ich möchte nur eine Erklärung abgeben. Es handelt sich hier um einen neuen Vorschlag. In der Kommission hat der Sprechende erklärt, daß er persönlich in keiner Weise opponieren möchte, wenn die Uebergangsbestimmungen auch auf Mitglieder der kantonalen Behörden, also des Regierungsrates und der gesetzgebenden Behörde, und sogar auf andere Schweizer, die bisher in erlaubter Weise Orden angenommen haben, die also vor keinem Gewissenskonflikt standen, in dem Moment, wo sie Orden erhielten, ausgedehnt werden. Das ist logisch, wir müssen zugeben, daß auch diesen nun ermöglicht werden soll, ganz einfach in Zukunft die Orden nicht mehr zu tragen, wenn sie eine Beamtung wieder annehmen oder neu annehmen werden. Ich wollte das nur erklären, weil ich inzwischen Gelegenheit hatte, dem Gesamtbundesrat meine Stellungnahme in

der Kommission zu unterbreiten. Ich darf Ihnen hier erklären, daß auch der Gesamtbundesrat dem Vorschlag Ihrer einstimmigen Kommission seine Zustimmung geben kann. Es wäre auch verwunderlich gewesen, wenn der Bundesrat hier den Bock machen würde wegen einer praktisch untergeordneten Differenz. Wir hatten seinerzeit die Ausdehnung nur deshalb nicht vorgeschlagen, weil man hörte, es gebe überhaupt keine Regierungsräte und Großräte, die solche Dekorationen haben. Jetzt sind sie seither aus dem Busch geklopft worden, es hat sich gezeigt, daß es doch solche gibt. Die möchten wir nicht schlechter stellen als Mitglieder von Bundesbehörden, welche auch schon erlaubterweise Dekorationen erhalten haben.

Ich möchte die Gelegenheit benutzen, um vor allem Ihrer Kommission, und, wie ich zuversichtlich hoffe, auch Ihrem Rate den Dank des Bundesrates auszusprechen, daß Sie zu einer versöhnlichen Haltung in dieser Angelegenheit Hand geboten haben, zu einer Haltung, von der wir uns versprechen, daß sie eine gute eidgenössische Wirkung ausüben wird. Es haben von beiden Seiten Bedenken überwunden werden müssen. Wir haben sie hüben und drüben respektiert; wichtig ist aber, daß man sich über derartige eigene Anschauungen hinwegsetzen kann, wenn das Wohl des Volkes das zu erheischen scheint.

Art. 3.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Beschluß des Nationalrates.

Proposition de la commission.

Adhérer à la décision du Conseil national.

Angenommen. — *Adopté.*

Gesamtabstimmung. — Vote sur l'ensemble.

Für Annahme des Beschlußentwurfes	22 Stimmen
Dagegen	4 Stimmen

M. Bertoni: Je tiens à déclarer que je me suis abstenu au vote.

—
An den Nationalrat.
(Au Conseil national.)

2437. Tabakzoll und Zigarettensteuer. Bundesgesetz.

Droit de douane sur le tabac et impôt sur la cigarette. Loi

Fortsetzung. — Suite.

(Siehe Seite 287 hiervor. — Voir page 287 ci-devant.)

Schöpfer, Berichterstatter: Erlauben Sie mir, mit einem kurzen Wort auf den Art. 29 zurückzukommen. Es hat sich ein kleiner redaktioneller Irrtum

Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Révision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1930
Année	
Anno	
Band	III
Volume	
Volume	
Session	Herbstsession
Session	Session d'automne
Sessione	Sessione autunnale
Rat	Ständerat
Conseil	Conseil des Etats
Consiglio	Consiglio degli Stati
Sitzung	05
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	2486
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	01.10.1930
Date	
Data	
Seite	290-293
Page	
Pagina	
Ref. No	20 030 871

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.

Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.

Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.

er glaubt, wir hätten keine bundesgerichtlichen Organe für das Strafrecht. Der Art. 105 des Bundesgesetzes über die Organisation der Bundesrechtspflege sagt aber: «Das Bundesgericht urteilt als Strafgerichtsbehörde in allen Strafsachen, deren Beurteilung ihm durch die Bundesgesetzgebung zugewiesen ist.» Art. 125 sagt weiter: «Das Bundesstrafgericht hat erst- und letztinstanzlich die Straffälle zu beurteilen, welche der Bundesstrafgerichtsbarkeit unterstellt sind und nicht nach Maßgabe dieses Gesetzes in die Kompetenz der Assisen fallen. Es steht indessen dem Bundesrate frei, die Untersuchung und Beurteilung solcher Straffälle an die kantonalen Behörden zu weisen.» Auf diese letztere Möglichkeit hat bereits Herr Kollege Keller aufmerksam gemacht. Wir haben eine Bundesstrafrechtspflege. Sie wird ausgeübt einesteils durch die Assisen für Schwurgerichtsfälle, andernteils durch das Bundesstrafgericht. Von diesem würden die Münzvergehen beurteilt, wenn nicht der Bundesrat Delegation an die Kantone beschließt. Ich glaube also, wir haben keine Ursache, an der Kompetenzordnung, welche der Entwurf vorsieht, etwas zu ändern.

Abstimmung. — Vote.

Für den Rückweisungsantrag Bosset 7 Stimmen
Dagegen 21 Stimmen

M. Bosset: Je fais alors la proposition, étant donné le vote qui est intervenu, et puisque j'ai également été appuyé par la commission, de remplacer à l'art. 27 les mots «Département fédéral de justice et police» par «Conseil fédéral».

M. Evéquoz, rapporteur: D'accord.

Abstimmung. — Vote.

Für den Antrag Bosset-Keller 22 Stimmen
(Einstimmigkeit)

Art. 28 und 29.

Antrag der Kommission.

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrats.

Proposition de la commission.

Adhérer au projet du Conseil fédéral.

Angenommen. — Adoptés.

Schlußbestimmungen.

Angenommen. — Adoptés.

Präsident: Ich frage Sie, ob Sie auf einen der Artikel zurückkommen wollen.

M. Evéquoz, rapporteur: Je vous prie de bien vouloir revenir sur l'art. 7 où nous avons constaté une divergence entre le texte français et le texte allemand. Le premier est erroné. Le membre de phrase qui figure dans la proposition de la commission ne doit pas se trouver à la fin de l'article, mais dans ce qui est inséré entre parenthèse, au milieu de l'article.

Ständerat. — Conseil des Etats. 1930.

Le texte allemand est exact, il correspond à la décision de la commission. Il suffit de modifier le texte français en conséquence.

Präsident: Dem wird entsprochen werden.

Gesamtabstimmung. — Vote sur l'ensemble.

Für Annahme des Gesetzentwurfs 28 Stimmen
(Einstimmigkeit)

An den Nationalrat.
(Au Conseil national.)

Vormittagssitzung vom 4. Oktober 1930. Séance du matin du 4 octobre 1930.

Vorsitz — Présidence: Hr. Meßmer.

2486. Ordensverbot. Aenderung des Art. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volksbegehren.

Interdiction des décorations. Révision de l'art. 12 de la Constitution.
Rapport sur l'initiative populaire.

(Siehe Seite 290 hievor. — Voir page 290 ci-devant.)

Beschluß des Nationalrates vom 3. Oktober 1930.
Décision du Conseil national du 3 octobre 1930.

M. Weck, rapporteur: Le Conseil national s'est occupé de l'arrêté concernant l'interdiction des décorations et, sans opposition, il a liquidé la dernière divergence portant sur la disposition transitoire dont nous vous avons indiqué l'autre jour le texte.

La commission de rédaction s'est réunie hier. Elle a quelque peu amélioré la teneur de l'arrêté. Voici, très rapidement, les modifications qu'elle y a apportées.

L'art. 1^{er} ne plaisait pas beaucoup à votre commission, parce qu'il était formulé sous une forme conditionnelle. Si la demande d'initiative est retirée, était-il dit, il n'y aura pas de votation fédérale; si elle n'est pas retirée, les Chambres recommanderont au peuple le rejet de l'initiative. On a amélioré cette rédaction en transportant la formule conditionnelle à la fin de l'article, au lieu de la maintenir au commencement.

A l'art. 2, il y a une très légère modification sur laquelle je n'ai pas à insister longuement. On a remplacé, dans le texte français, au troisième alinéa, le mot «recevoir» par «accepter». Puis, dans le texte français une distinction est faite entre le mandat et la fonction. En allemand, le mot «Amt» peut s'appliquer à l'exercice d'un mandat, aussi bien qu'à

l'exercice d'une fonction. Mais, en français, la nuance s'impose. C'est ainsi qu'un député au Conseil national, par exemple, n'exerce pas une fonction, mais bien un mandat. Nous faisons donc une différence dans ce sens, soit à l'al. 4, soit plus loin encore, dans les dispositions transitoires.

Enfin, au lieu de « ceux qui possèdent », nous disons « celui qui possède une décoration ».

Telles sont les principales modifications rédactionnelles que nous vous proposons. Rien n'est changé quant au fond et nous vous prions de passer au vote final.

Abstimmung. — Vote.

Für Annahme des Beschlusstwurfs	19 Stimmen
Dagegen	1 Stimme

An den Nationalrat.
(Au Conseil national.)

Schluss des stenographischen Bulletins der Herbst-Session.

Fin du Bulletin sténographique de la session d'automne.

Ordensverbot. Aenderung des An. 12 der Bundesverfassung. Bericht zum Volks. Hegel».

Interdiction des décorations. Révision de l'art. 12 de la Constitution. Rapport sur l'initiative populaire.

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1930
Année	
Anno	
Band	III
Volume	
Volume	
Session	Herbstsession
Session	Session d'automne
Sessione	Sessione autunnale
Rat	Ständerat
Conseil	Conseil des Etats
Consiglio	Consiglio degli Stati
Sitzung	08
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	2486
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	04.10.1930
Date	
Data	
Seite	333-334
Page	
Pagina	
Ref. No	20 030 877

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.

Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.

Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.